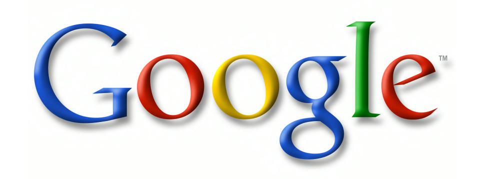



LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



# ŒUVRES
COMPLÈTES
DE MADAME RICCOBONI.

CE TOME CONTIENT :

Le second volume des *Lettres d'Elisabeth-Sophie de Vallière, à Louise-Hortence de Canteleu, son amie.*

# ŒUVRES

COMPLÈTES

# DE MADAME RICCOBONI,

NOUVELLE ÉDITION,

Sur papier fin véliné, revue avec le plus grand soin, et ornée de son portrait d'après l'original.

TOME DIXIÈME.

A PARIS,

Chez VOLLAND aîné, libraire, quai des Augustins, n°. 17.

1809.

DE L'IMPRIMERIE DE P. GUEFFIER.

# LETTRES

## D'ÉLISABETH SOPHIE

# DE VALLIÈRE,

## A LOUISE-HORTENCE

# DE CANTELEU,

## SON AMIE.

---

## XXXVIII[e]. LETTRE.

MADAME de Monglas vient de me faire une prière bien étonnante. J'ai peine à me remettre du trouble qu'elle m'a causé. Des raisons *très-fortes* engagent, dit-elle, M. de Monglas à me demander la permission d'instruire mylord Lindsey de tout ce qui me touche. Il *n'exige pas cette complaisance de ma part*, mais il *la souhaite vivement;* il sera *reconnoissant* de cette preuve de mon estime

pour un ami *que le plus tendre intérêt* porte seul à *vouloir connoître ma fortune*. Afin de mieux l'en éclaircir, on souhaite lui lire le petit cahier de madame d'Auterive et même l'extrait de ses lettres à M. Smitz.

Ma position à l'égard de M. et de madame de Monglas me laisse-t-elle la liberté de résister à leurs désirs? Me *demander*, ma chère, en vérité c'est exiger. Prompte à satisfaire le Marquis, j'envoie un exprès à Paris, il porte mes clefs à Pauline, et l'ordre d'aller prendre ces papiers à l'hôtel de Monglas pour les lui donner.

Mais d'où vient M. de Monglas veut-il confier à son ami les tristes particularités qui me concernent? Pourquoi mettre sous ses yeux des malheurs qui lui sont étrangers, une aventure plus horrible qu'intéressante? Pourquoi lui dévoiler mon état, ma misère, me rendre l'objet de sa compassion, changer en pitié l'estime, les égards? — Quel vain orgueil agite encore un cœur abattu?

que m'importent les suites de cette confidence ? J'ai pu rougir d'être pauvre, d'être inconnue, quand, instruite des desseins de madame d'Auterive sur moi, sur son aimable neveu, j'ai regardé mon abaissement comme une barrière insurmontable entre M. de Germeuil et moi. Ah ! sans lui, sans son amour, moins sensible à l'infortune, plus raisonnable, plus soumise aux décrets de la providence, j'aurois supporté sans murmure, peut-être sans douleur, l'humble condition où je me voyois placée ; mais comment ne pas en gémir quand elle me mettoit à tant de distance de lui, quand elle me contraignoit à lui cacher tous les sentimens d'un cœur. — On m'interrompt. — C'est une lettre de vous. — Vous me surprenez, ma chère Hortence, vous me causez la plus vive inquiétude. M. d'Arclai, vient de partir, dites-vous, pour le château de Melville ; sa première lettre vous *apprendra le succès de sa négociation*, et vous attendez *sans beaucoup d'impatience* une nouvelle si im-

portante ? Votre *plus douce espérance est anéantie*, et vos *idées de bonheur sont à présent renfermées dans un cercle trop étroit pour satisfaire votre cœur.*

Eh ! bon Dieu, ma chère amie, d'où naît cette indifférence si subite, si étrange, si peu naturelle, dans une occasion qui va décider de si grands intérêts ? Je n'ose former des conjectures sur un changement où je ne reconnois ni votre caractère, ni vos sentimens. Après un assez long silence, pourquoi ma tendre amie m'écrit-elle avec un dessein prémédité de n'être point entendue ? Plus je relis cette courte, cette chagrine lettre, moins je puis concevoir. — Au nom de cette sincère, de cette vive amitié qui unit toujours nos esprits et nos cœurs, qui est devenue l'unique consolation de ma vie, expliquez-moi la cause de ce procédé ; il m'afflige plus qu'il ne m'est possible de vous l'exprimer.

## XXXIXe. LETTRE.

La vue de votre lettre m'a vivement agitée ; j'espérois, je craignois, ma main trembloit en rompant le cachet : le plaisir le plus pur a bientôt dissipé mon inquiétude. Mais quelle surprise de vous voir passer avec tant de rapidité sur un sujet si touchant pour vous, si flatteur pour votre amie ! Cette singularité m'a frappée. Eh quoi ! me suis-je dit, ma chère Hortence n'ose-t-elle m'entretenir de son bonheur ? Un *heureux mariage assure dans deux mois son sort ;* ses souhaits sont comblés, elle me l'écrit ; *elle se hâte de me l'écrire*, et c'est en trois lignes, c'est comme d'un événement où je prendrois peu de part, qu'elle me parle de sa félicité ! J'ai relu plusieurs fois ces premières lignes ; étonnée, interdite, mille idées confuses m'arrêtoient, je ne pouvois poursuivre. Que la suite m'a causé d'émotion, d'attendrissement, de tristesse !

C'est donc moi qui trouble votre joie? qui *obscurcis la riante perspective où vos regards commençoient à se fixer*? O ma compagne! ô ma sœur! ne me dites point, ne me dites jamais que ma retraite *répandroit une éternelle amertume sur vos jours.* Ai-je besoin de vous rappeler tout ce qui la rend nécessaire, indispensable? Comment nommez-vous ce choix *un triste sacrifice*? Eh! qu'est-ce donc que j'immole? qu'ai-je à prétendre dans cet univers? quel bien l'avenir me promet-il? Destinée en naissant à la dépendance, à l'humiliation, le cloître m'offre au moins les apparences de l'égalité : mes yeux n'y seront point blessés par de choquantes comparaisons; plus de titres, plus de distinctions dans la vie monastique; elle éteint l'ambition, anéantit les espérances, détruit et l'amour de nous-mêmes, et sans doute le goût de ces liaisons si pénibles à entretenir, si difficiles à rompre.

Vous me demandez si je pense à M. de Germeuil, *au trait mortel dont cette*

*cruelle démarche percera son cœur!* Quelle question, Hortence! ah! j'y pense assurément : M. de Germeuil m'est bien cher : le trait qui *percera son cœur* déchirera le mien. Mais puis-je éviter de lui causer une violente douleur ou de longs chagrins? Dans cette position, le parti qui n'entraîne aucune suite fâcheuse pour lui, me semble préférable. Il sera *sensible à ma perte*, elle lui *coûtera des larmes :* je le crains; mais le temps adoucira ses regrets : le voile, comme la mort, nous plonge dans l'oubli; mon souvenir s'effacera de son idée, il recouvrera cette paix dont je l'ai trop long-temps privé; peut-être moi-même, au pied des autels où mes vœux la demanderont pour lui, me sentirai-je plus calme, par l'assurance d'avoir tenté tous les moyens de la lui rendre.

Quand vous me représentez combien ma situation seroit agréable dans le monde, si je consentois à vivre avec vous, ou du moins *à me partager entre madame de Monglas et vous*, je pour-

rois vous répéter votre question, ma chère ; vous dire : pensez-vous à M. de Germeuil ? Vous ne connoissez point l'inexprimable tourment de rejeter sans cesse les prières d'un homme dont on aimeroit à combler tous les souhaits, de s'opposer continuellement à ses désirs, de consentir à lui paroître *dure, inflexible, ingrate !* de lui laisser attribuer à l'*obstination*, à la *froideur*, à l'*indifférence*, tous les sacrifices faits, avec effort, à ses intérêts, à son avancement, à sa gloire ; de se dire : celui que j'aime n'est point heureux, et c'est moi qu'il accuse de toutes les peines de son cœur. Croyez-le, Hortence, cet état est violent, il afflige, il accable ; une ame tendre ne peut le supporter.

Non, ma généreuse amie, non, je ne vous presserai point sur la faveur que vous m'accordez avec tant de répugnance et de noblesse : j'attendrai, pour vous rappeler votre consolante promesse, le temps où madame de Monglas sera prête à quitter Malzais. Je suis bien éloignée

d'envisager sans chagrin l'instant où je me séparerai d'elle.

Il semble qu'un hasard, contraire à mes désirs, préside à tous les événemens où je suis intéressée. Si la décision de vos affaires eût précédé la rencontre et les bontés de la Marquise, un lien de moins m'attacheroit au monde. Comment n'aimerois-je pas madame de Monglas? comment penserois-je sans douleur à ne plus la voir? comment ne craindrois-je pas de lui causer de la tristesse, d'interrompre un seul moment la douce tranquillité de son ame, le bonheur véritable dont elle jouit? J'ai mille fois souhaité qu'elle ne m'honorât point d'une affection si tendre. Hélas! ma chère, mon sort est de paroître ingrate à tous ceux dont je suis aimée.

Pardonnez-moi *cette constante opposition à vos conseils*, dont vous vous plaignez. Un malheureux enchaînement de circonstances ne m'a pas permis de suivre vos avis; j'ai dû me défier de votre tendre partialité: cette raison, que

vous nommez *austère*, a pu seule me guider dans la route difficile où l'abandon et la pauvreté m'ont forcée de marcher ; le soin de conserver ma propre estime, a déterminé toutes mes démarches ; et jusqu'au dernier instant de ma vie, je m'applaudirai de n'avoir point préféré des avantages passagers à la durable satisfaction de ne trouver jamais au fond de mon cœur le sujet d'un juste reproche.

Adieu, mon aimable, ma chère Hortence, cessez de vous occuper d'une amie que vous rendrez heureuse. Ah! je *ne désire point d'être oubliée de vous ;* mais je désire de n'élever jamais de mélancoliques réflexions dans votre esprit, de ne jamais troubler les plaisirs dont l'amour et la fortune s'apprêtent à vous faire jouir. Goûtez les douceurs d'une union assortie ; et pour effacer de mon cœur le chagrin que votre lettre me donne, dites-moi, répétez-moi : Je *suis contente*, je *suis heureuse*, *rien ne manque à mon bonheur.*

## XL^e. LETTRE.

Hélas ! ma chère ! quelle inquiétude, quelle tristesse remplit en ce moment une maison où la plus douce tranquillité régnoit encore ce matin ! le plus étrange accident nous alarme, nous fait craindre pour la raison, pour les jours de mylord Lindsey. Sans que rien ait annoncé de l'égarement dans son esprit, ou du dérangement dans sa santé, après un long évanouissement, des transports, un délire effrayant, la plus terrible agitation, foible, abattu, tout en pleurs, il vient de quitter Malzais, de retourner chez lui. M. de Monglas l'accompagne ; il ne veut pas l'abandonner dans ce cruel état.

Une circonstance bien étonnante ajoute à l'émotion que cet événement me cause. Les papiers demandés par M. de Monglas m'ont été remis comme on sortoit de table. Je les lui ai donnés ; il les a reçus avec joie, m'a remerciée de ma complaisance, a passé tout de suite dans son

cabinet, a fait prier Mylord de s'y rendre. Hortence, il lui lisoit ces papiers à l'instant où ce mal subit, imprévu, l'a forcé d'interrompre sa lecture et d'appeler au secours de son ami.

Quelles idées me frappent !... Mais cela n'est pas possible! comment cette aventure écrite par madame d'Auterive, arrivée depuis tant d'années, auroit-elle pu jeter mylord Lindsey dans un si grand anéantissement, exciter ses cris, ses larmes ?... Quel rapport ces deux malheureux étrangers ?... Son ame est tendre; il est Anglais; peut-être le sort de ses infortunés compatriotes a-t-il vivement touché son cœur compatissant... Mais cette longue foiblesse, des regrets, des pleurs ! peut-être les connoissoit-il ?... Hortence, que penser ?... Quoi! le hasard découvriroit-il ?... Je ne sais si je dois le souhaiter : je pense avec une sorte d'effroi aux premiers mouvemens de mylord Lindsey quand je m'offris à ses yeux. Je crois vous l'avoir dit : mes traits parurent réveiller en lui de tristes,

de cruels souvenirs... Minuit sonne... M. de Monglas devoit écrire, envoyer un de ses gens; la Marquise l'attend encore... J'entends une voiture... c'est lui, c'est le Marquis... le cœur me bat... je vous laisse, ma chère, je descends...

Deux heures du matin.

Jamais la malheureuse Sophie ne fut plus digne de votre pitié. Grand dieu, quel trait est suspendu sur ma tête ! que m'a-t-on dit ? Quel funeste secret est caché dans le sein de mylord Lindsey ! Il est trop vrai, le cahier de madame d'Auterive a causé son accident. *Ah ! ces infortunés n'étoient point des étrangers pour moi,* a-t-il répété plusieurs fois à M. de Monglas : il frémissoit en le disant. Mais, ma chère, ce qui m'étonne, ce qui m'alarme, il ne *peut plus*, il ne *veut plus me voir.* Il ne *levera jamais les yeux*, dit-il, *sur la triste orpheline dont il ignoroit l'existence.* Hortence, qui suis-je donc ? dois-je le jour à un infâme ravisseur ? serois-je le

fruit de la honteuse foiblesse d'une femme méprisable ? est-ce un frère irrité, est-ce un époux trahi, dont la main perça le cœur ? hélas ! de qui ?... Le vengeur du crime étoit-il un parent, un frère de mylord Lindsey ?..... quelle confusion dans mes idées ! M. de Monglas ne peut les éclaircir. Son ami, malade, accablé d'une douleur inexprimable, l'a supplié de le laisser à lui-même : il a promis de lui dévoiler tous ses secrets, quand son esprit plus calme lui permettroit de parler ou d'écrire. Le Marquis pense que ma mère intéressoit vivement Mylord ; mais il n'a pu s'assurer du lien qui l'attachoit à elle.

Après avoir souhaité pendant un an de me connoître, faut-il que je tremble dans l'attente d'une découverte mille fois demandée au ciel par mes vœux les plus ardens ! Aimable et cher Germeuil ! j'espérois qu'elle me rapprocheroit de toi. D'agréables idées flattoient souvent mon cœur, dans ces momens où la raison assoupie laisse à l'imagination le

pouvoir de se former de riantes images, d'amuser nos désirs par de douces illusions... Mylord Lindsey ne *veut plus*, il ne *peut plus lever les yeux sur moi!* que ce peu de mots me trouble, m'effraie!... Quel mépris, quelle horreur devoient lui inspirer ces deux infortunés, si leur fin déplorable n'a pu éteindre sa haine, si le malheureux enfant arraché de leur tombe ranime et partage son aversion, ses dédains!... Ah! ma chère, je suis humiliée; je le suis jusqu'au fond du cœur.

A midi.

Un des gens de M. de Monglas revient de chez mylord Lindsey. Il n'a pu lui parler. John, son valet-de-chambre, troublé, baigné de larmes, lui a dit que son maître avoit un peu de fièvre, beaucoup d'agitation dans l'esprit, et le cœur violemment oppressé.

O ma tendre amie, plaignez-moi, consolez-moi; une amertume affreuse se mêle à ma crainte, à tous les mouvemens de mon ame.

## XLI^e. LETTRE.

Ma main peut à peine conduire ma plume : je tremble, je frémis des malheurs dont je puis devenir la cause... Le désordre de mon esprit me permettra-t-il?... Hortence! mes craintes n'étoient que trop fondées. M. de Germeuil depuis quelques jours à huit lieues de Malzais, chez le comte du Roure, instruit des propos du voisinage, croit qu'éblouie par la fortune de mylord Lindsey..... lui, ma chère, lui penser!... il me quitte à l'instant; il est parti furieux... Ah! l'ingrat! comment n'a-t-il pas lu dans mon cœur?

Éveillée fort matin par mon inquiétude, je suis descendue dans les jardins; l'habitude, plus que mon choix, m'a fait suivre les bords d'un canal dont le tour règle assez souvent ma promenade solitaire. Je marchois lentement, l'ame triste et l'esprit occupé. Un homme, sorti de derrière une palissade, obser-

vant si personne ne pouvoit l'apercevoir, s'est avancé, m'a paru venir à ma rencontre : je ne sais quelle crainte m'a fait retourner sur mes pas ; il a pressé sa marche, j'ai hâté la mienne ; je commençois à courir, quand le son d'une voix trop connue a frappé mon oreille, ému tous mes sens par ses douces inflexions. Arrêtez, Sophie, arrêtez, me crioit-on, n'évitez pas le malheureux que vous désespérez. O ma chère, il m'eût été bien inutile de vouloir fuir : j'ai tressailli, je suis restée sans force, interdite, immobile : en me joignant, M. de Germeuil m'a trouvée prête à perdre connoissance. Saisi lui-même, ne pouvant parler, il a passé ses bras autour de moi, m'a soutenue, m'a conduite sur un banc de gazon, est tombé à mes pieds, et couvrant son visage de mes deux mains qu'il serroit avec ardeur, il les a baignées de ses larmes brûlantes.

Ah! quel sentiment a pénétré mon ame! mes lèvres n'ont pu s'ouvrir, je n'ai pu faire un mouvement pour retirer

mes mains ; mes yeux n'ont pu retenir les marques visibles de mon attendrissement, un cri s'est échappé du fond de mon cœur. M. de Germeuil a levé la tête, et me considérant avec une inquiète, une sombre attention : Pourquoi pleurez-vous, Mademoiselle, m'a-t-il demandé d'un air abattu ? quel intérêt vous touche en ce moment ? craignez-vous que mylord Lindsey ne me surprenne à vos genoux ? craignez-vous que je vienne attaquer ses jours ?... Inhumaine ! m'aviez-vous condamné à ne jamais vous revoir ? vous flattiez-vous de n'entendre jamais les plaintes d'un cœur irrité, d'un ami trompé, d'un amant abandonné ?

Tant d'injustice dans cette interprétation de mon silence, de mes larmes, m'a vivement blessée. Eh quoi ! Monsieur, me suis-je écriée, vous ai-je donné le droit de me traiter avec si peu d'égards, de m'insulter par des reproches, de me forcer à rougir d'une condescendance ?... Non, cruelle ! a-t-il brusque-

ment interrompu, en se levant, en s'éloignant de moi, non, vous ne m'avez donné de droit que celui de me plaindre de vous. Insensible à ma tendresse, vous avez également rejeté les empressemens de l'amour et les soins de l'amitié; votre fierté, votre indifférence ne vous ont pas permis de distinguer le compagnon de votre enfance, de ces hommes méprisables dont vous pouviez redouter les piéges ou la témérité. Vous avez craint celui qui méritoit votre confiance. Son amour, son honneur, son respect n'ont pu vous rassurer; vous l'avez fui comme un vil séducteur; vous avez préféré l'abaissement à des offres aussi décentes que désintéressées; vous n'avez pu croire votre ami sincère; vous n'avez pu le croire généreux, ingrate! et vous vous reprochez de la condescendance?

Je suis malheureuse, bien malheureuse, lui ai-je dit, plus touchée de sa douleur, qu'irritée de ses expressions; vous me connoîtrez mieux un jour, Monsieur, et peut-être vous repentirez-

vous d'avoir pénétré d'amertume un cœur dont la plus sensible peine est de troubler la tranquillité du vôtre.

Un rayon de joie a brillé dans ses yeux humides de pleurs ; il s'est assis près de moi, a pris une de mes mains, l'a retenue malgré mes efforts. O ma cousine, m'a-t-il dit d'une voix basse, altérée par son émotion ; ô ma Sophie! tant de rigueurs n'ont point affoibli cette passion née avec mon intelligence, le premier et le plus cher de mes sentimens ; elle s'est entretenue par les charmes de votre esprit, par la noblesse de votre ame ; j'admire, je révère vos vertus, même cette austérité de principes dont vous me forcez de gémir. Je vous aime, je vous adore, je ne puis vivre sans vous, je ne puis plus vivre éloigné de vous! Ah, si la plus sensible peine de votre cœur est de bannir la paix du mien, rendez-la-moi, ma charmante amie! il m'est impossible de la recouvrer dans la distance, dans l'incertitude où vous me tenez. Cette main, que je me sens heureux

de presser entre les miennes, cette main peut seule assurer mon bonheur. Ah! donnez-la-moi, ma cousine, donnez-la-moi par pitié, si vous n'osez me la présenter comme un don de l'amour. Fixer à jamais mes yeux sur cet aimable visage, jouir, loin du monde et du bruit, des plaisirs d'une douce intelligence, passer tous les instans de ma vie près de vous, dans la flatteuse assurance de vous plaire, d'être aimé de vous, voilà le bien suprême, le bien où tendent tous mes vœux. Il n'est plus temps d'hésiter, de craindre, de m'opposer de vains préjugés, des devoirs que rien ne vous impose; vous êtes libre, je le suis: périsse tout ce que l'orgueil inventa pour gêner les droits de l'amour et de la nature; il m'est permis d'enfreindre de dures lois, quand je puis m'en affranchir sans blesser l'honneur, sans élever contre moi d'autre murmure que celui de l'intérêt et de la vanité.

O ma chère! quelle image séduisante s'est offerte à mes regards, a porté dans

mon cœur l'oubli du reste de l'univers ! avec quelle rapidité j'ai perdu de vue tout ce qui n'étoit point M. de Germeuil ! quel mouvement enchanteur m'agitoit, me pressoit de parler, d'être vraie, de laisser connoître au Marquis tous les sentimens de mon ame, de dire comme lui, de répéter après lui : vous plaire, être aimée de vous ; ah ! c'est pour moi le bien suprême.... Eh ! d'où vient, d'où vient ne l'ai-je pas dit ? il m'auroit quittée satisfait, content.... Je voudrois.... oui, je voudrois... mais tout est fini, je l'ai mortellement offensé, je ne le verrai plus... il me hait.... je me meurs de douleur.

Ma rougeur, mon embarras, ma confusion animoient ses espérances ; il me conjuroit à genoux de les confirmer par un tendre aveu ; je cédois à ses prières, quand en portant sur lui mes timides regards, un triste retour de ma raison égarée a remis devant mes yeux tant d'obstacles disparus un instant ; j'ai pensé à l'éclaircissement redouté, qui peut-être alloit m'avilir encore, placer de nou-

velles barrières entre M. de Germeuil et moi : j'ai soupiré, j'ai repoussé ses bras qui m'entouroient ; cessez, Monsieur, cessez d'exiger, lui ai-je dit, un aveu que je ne puis faire. Dans quel temps me le demandez-vous ? Mon sort va changer ; mylord Lindsey en est actuellement l'arbitre, attendez au moins.... Furieux, il s'est levé ; qu'entends-je ? s'est-il écrié : il est donc vrai !.... *l'arbitre de votre sort !* lui ? mylord Lindsey ? non, tant que je respire, il ne le sera pas. Quoi ! cet étranger me raviroit ?.... Vous pleurez, ingrate.... Ah, s'il vous est cher, tremblez.... je ne me connois plus.... adieu.... J'ai voulu l'arrêter, le retenir. Laissez-moi, cruelle, laissez-moi, a-t-il répété, en rejetant ma main loin de lui, je n'écoute rien, vous m'en avez trop dit ; frémissez d'entendre encore prononcer mon nom, craignez de ne jamais vous le rappeler sans peine et sans remords. En parlant, il fuyoit ; mes yeux baignés de larmes l'ont vu disparoître.... Dieu tout-puissant ! veille

sur ses jours. J'accepte de ta main tous les maux, toutes les humiliations, toutes les douleurs; mais préserve-moi de la destinée de mon infortunée mère: que je n'expire point à la vue du sang de celui.... O ma chère Hortence ! joignez vos vœux à ceux d'un cœur accablé sous le poids de l'affliction.

---

## XLII^e. LETTRE.

DANS quelle démarche la crainte a pu m'engager ! mon dieu, ma chère, M. de Germeuil connoît en ce moment toute la foiblesse de mon cœur. J'ai passé la nuit entière à vaincre mes scrupules, à surmonter ma délicatesse ; je viens d'écrire à ce cruel, à ce tourmentant ami. Je lui confie mes desseins sur l'avenir, votre généreuse promesse ; je l'instruis de ma position à l'égard de mylord Lindsey, des circonstances qui ne me permettent pas d'envisager un changement favorable à ses intentions ; je lui avoue combien

... un état, une fortune ca-
pable de diminuer la distance qui m'éloigne de lui; j'ose l'assurer d'une préférence dont il n'eût jamais dû douter; je lui dis, je lui jure qu'il m'est cher, qu'il me le sera tout le temps de ma vie. Un exprès est parti de grand matin.... Avec quelle émotion j'attends son retour.... ô ma chère amie, qu'ai-je fait? je rougis en songeant.... oui, je me reproche..... dans le calme de mes sens, pourrois-je me pardonner?.... mais la nécessité m'a contrainte.... Ah! faut-il que sa fureur m'entraîne loin de moi-même, m'arrache un aveu?.... pourquoi, pourquoi n'ai-je pu l'accorder à son amour?

Un des gens de mylord Lindsey vient d'apporter un paquet à M. de Monglas; la Marquise et lui se sont enfermés pour le lire. Le cœur me bat avec violence. Cet écrit va dévoiler.... Quoique vive et pressante, ma curiosité cède à un intérêt plus pressant encore: c'est la réponse de M. de Gerville, dont l'at-

tente m'agite; c'est sa colère, c'est sa prévention, c'est sa douleur qui me troublent, m'alarment.... il ne me croira pas peut-être; Hortence, pensez-vous...

Je suis au désespoir, mon courrier est revenu, voilà ma lettre. A son retour chez le comte du Roure, M. de Germeuil a reçu l'ordre de se rendre à son régiment, pour appaiser je ne sais quel tumulte dans la province; il est parti; j'ignore où lui écrire; mon esprit est accablé, je n'ai pas la force de poursuivre.

Dix heures du soir.

Tout s'unit pour serrer mon cœur, pour redoubler ma tristesse. Que veut dire mylord Lindsey? Intéressé personnellement dans les papiers de madame d'Auterive, lui! eh comment.... mais lisez la copie de sa lettre.

*Lettre de mylord Lindsey, à M. le marquis de Monglas.*

« Je vais, mon cher Monglas, rem-

plir ma promesse, vous confier le sujet de cette noire mélancolie dont vous sembliez me plaindre dès les premiers temps de notre liaison; je n'aurois point eu de secrets pour mon estimable ami, s'il m'eût été possible d'ouvrir mon cœur sans le briser. L'état où vous me vîtes à Malzais, celui où vous me laissâtes ici, vous ont trop prouvé combien mes douleurs sont encore vives, combien le souvenir des événemens qui les causèrent est encore capable de troubler mon esprit, d'égarer ma raison. Comment pouvois-je me croire personnellement intéressé.... que de cruels, que d'amers reproches se sont réveillés dans mon cœur!

» Vous me représentez mademoiselle de Vallière inquiète; quel accroissement à ma peine d'être forcé de l'instruire moi-même... elle connoîtra trop tôt peut-être... Lisez, mon ami, lisez l'histoire d'une vie agitée, plaignez un homme vraiment malheureux. Dans l'abattement où je suis, j'ai besoin de votre compassion, de votre indulgence. Ah! votre

amitié me devient nécessaire : c'est d'elle que j'attends, que j'espère et des secours et de la consolation. »

M. de Monglas m'a donné le cahier de mylord Lindsey. Je l'ai lu avec beaucoup d'émotion, sans pourtant y rien trouver qui paroisse me concerner. *Elle apprendra trop tôt peut-être...* Ah ! ma chère, qu'est-ce donc que j'apprendrai ?

Minuit.

Je ne puis espérer de repos, l'agitation de mon esprit éloigne le sommeil de mes yeux ; pour m'arracher à moi-même, à ma triste inquiétude, je vais transcrire le manuscrit de Mylord ; vous me renverrez ma copie quand vous l'aurez lue.

*Copie du cahier de mylord Lindsey.*

Sir William Densib, oncle de ma mère, passé fort jeune à la Caroline, après y avoir dignement rempli d'honorables emplois, y jouissoit d'une grande fortune.

famille, le déterminoit à en assurer la réversion à unique à son plus proche parent. Elle me fut destinée dès son enfance. On m'éleva dans le dessein de m'envoyer à la Caroline, quand j'aurois fini mes études. La mort de mon frère aîné dérangea ce projet, et celle de mon père le rompit entièrement.

Sir William ne put désapprouver la répugnance de sa nièce à se priver d'un fils resté seul d'une nombreuse famille. Lady Densib ne vouloit ni se séparer de sa fille, ni quitter son pays natal pour la suivre. Malgré ces obstacles, sir William, prévenu par le portrait trop flatteur qu'on lui avoit fait de moi, conserva dans son cœur ses premiers desseins. Sa femme mourut. Libre de disposer de sa fille et de sa fortune, son retour en Angleterre fut décidé : il alloit y conduire miss Densib et d'immenses richesses, quand une fièvre maligne lui enleva cette fille, objet de ses plus tendres affections. Le même vaisseau qui devoit le ramener

dans sa patrie, nous apporta la nouvelle de ce triste événement, et ses lettres nous prouvèrent combien il en étoit accablé.

La douleur de ce père infortuné pénétra ma mère de la plus vive compassion : il demandoit avec instance à me voir ; il vouloit *nommer son héritier l'époux désigné de sa fille, la pleurer dans ses bras, mourir en pressant contre son sein l'homme qui l'auroit rendue heureuse. Le temps l'avoit privé de ses alliés, de ses amis, il alloit expirer seul, au milieu d'une terre étrangère : sa foiblesse, son abattement ne lui permettoient pas de traverser les mers, il mêleroit bientôt ses cendres à celles de sa malheureuse fille* ; il conjuroit ma mère, par les expressions les plus fortes, de ne pas lui refuser la consolation qu'il attendoit de son amitié.

La crainte d'exposer les jours d'un fils chéri, fit balancer ma mère ; mais la tendresse, la pitié la déterminèrent ; elle consentit à mon voyage, je partis. Ma

… fus … heureuse ; mais l… on si ardemment souhaitée à sir William une … En arrivant à Charles-Town, lieu de sa résidence, j'appris avec douleur que ce vieillard vénérable, aimé, respecté dans cette ville, en excitoit actuellement les pleurs et les regrets. Plus d'un mois avant mon débarquement, il avoit cessé de vivre. Ma présence fit répandre de nouvelles larmes à tous ceux qui s'étoient vus long-temps sous sa dépendance, et l'avantage d'être son parent me procura l'accueil le plus favorable chez tous les habitans.

Le testament de sir William assuroit mes droits à sa succession ; on me mit en possession de tous ses effets ; l'ordre de ses affaires rendit les miennes faciles à terminer ; après deux mois de séjour à Charles-Town, je pouvois partir, si un tendre souvenir, fatal au bonheur du reste de ma vie, ne m'eût fait souhaiter de revoir sir Edmond Wesby, un ancien ami de mon père, que son mérite et ses

infortunes avoient gravé dans ma mémoire.

Depuis huit années, contraint d'abandonner sa patrie, il erroit inconnu, parcourant nos colonies, redoutant par-tout un ennemi puissant, trop offensé pour pardonner jamais. Un homme, autrefois attaché à sir Edmond, m'apprit qu'ayant perdu sa femme à la Virginie, il venoit récemment d'en quitter le séjour, et résidoit actuellement à Beauford, à deux ou trois milles de cette charmante habitation. Devenu sombre, farouche, il fuyoit la société. Cet homme ajouta que depuis son exil il vivoit solitaire et malheureux.

Comment sir Edmond n'eût-il pas été malheureux dans une situation si différente de celle où je l'avois vu? Resté seul d'une famille noble et fort ancienne, malgré la médiocrité de sa fortune, des qualités brillantes, des talens supérieurs lui promettoient les premières places du royaume; il en remplissoit une qui lui

ouvroit le chemin aux plus grandes, quand il eut la témérité de quereller le fils d'un ministre puissant, de se battre avec lui, de porter le deuil, la douleur et l'indignation au sein d'une famille favorisée de la cour, chérie, respectée de la nation. Le ressentiment et le crédit de cette maison détruisirent en un instant toutes ses espérances; connu pour l'agresseur, une prompte fuite put seule dérober sa tête à la punition prescrite par la loi, il se hâta de passer en France. Lady Nesby, restée à Londres, implora vainement la clémence du roi; sûre de ne point obtenir le pardon de son mari, elle traversa la mer, le rejoignit, tous deux se déterminèrent à s'embarquer pour les colonies anglaises; ils partirent ensemble, conduisant avec eux miss Emma, leur fille, alors âgée de sept ou huit ans.

Je sortois à peine de l'enfance quand je connus sir Edmond : familier chez mon père, il s'amusoit souvent à m'entretenir, et me donnoit, en riant, de sérieuses et d'utiles leçons : plus formé,

lorsque sa triste aventure l'éloigna de nous, je mêlai mes larmes à celles de mon père, et regrettai sincèrement un homme qui m'avoit déjà fait sentir les premières douceurs de l'amitié. En découvrant le lieu de sa retraite, je trouvai du plaisir à penser que peut-être ma présence lui donneroit de la consolation; je résolus d'aller le visiter, lui offrir mes services, savoir de lui-même s'il me seroit possible de l'obliger en Angleterre, ou de lui procurer un sort moins fâcheux à la Caroline : je partis pour Beauford; on m'indiqua la demeure du Baronnet; elle étoit au bord de la mer, je m'y rendis. Comme on lui disoit mon nom, un cri de surprise et de joie m'apprit combien il étoit sensible au sentiment qui m'attiroit chez lui. Mais dans quel état je le vis! attaqué d'un mal incurable, menacé d'une mort prochaine, inquiet du destin de sa fille, gémissant de la perte d'une compagne chérie, dont les soins complaisans charmoient toutes les peines de son cœur. Il pénétra le mien par l'ex-

trême altération de ses traits, par le récit d'une partie de ses chagrins. Les marques de mon attendrissement l'émurent, le touchèrent. O mon cher compatriote, me dit-il, en me serrant contre son sein, qu'un instant d'imprudence m'a coûté de larmes! de quels reproches cet instant est devenu la source! ma condamnation, mon éternel exil ont fait succomber ma femme à sa triste langueur, ils réduisent ma fille à une condition obscure; j'ai causé le malheur de tout ce que j'aimois : ah! Lindsey! à quel prix on achète la satisfaction cruelle et passagère de punir une offense que peut-être on eût dû mépriser? O mon jeune ami, que la vengeance prépare de longs et d'amers regrets!

J'offris à sir Edmond toutes les consolations, tous les secours qu'il étoit en mon pouvoir de lui donner : à sa prière, je consentis à passer un peu de temps chez lui. Il parut prendre une extrême confiance en moi; ma vue et mon entretien sembloient le ranimer; je m'en ap-

plaudissois ; à chaque instant je le pressois d'éprouver combien je me croirois heureux, s'il daignoit me fournir une occasion de lui être utile. Vous pouvez m'obliger, me dit-il un jour, m'obliger essentiellement. J'ai dessein d'éloigner ma fille de ces contrées, de la rendre à sa patrie ; il me seroit affreux de la laisser, en mourant, sur ces rives funestes à sa mère, à moi : ah ! qu'elle retourne aux lieux chéris où elle vit le jour, d'où son père imprudent s'est banni ! voudrez-vous la conduire en Angleterre ? à qui la confierois-je ? quel guide plus sûr puis-je lui donner ? La noblesse de votre caractère, cette tendre pitié dont vous me laissez voir les marques touchantes, m'assurent de l'intérêt que vous prendrez au sort de ma fille ! hélas ! elle en méritoit un moins rigoureux ! Emma n'a plus de mère, je vais terminer ma pénible carrière ; que deviendroit-elle ici ? qui s'occuperoit du soin de la consoler ? qui veilleroit sur ses démarches ? Depuis huit ans nous errons dans ces climats ; in-

connus, étrangers par-tout, aucun lien n'attache personne à nous. O mon ami, chargez-vous de ce dépôt précieux, menez ma fille à Londres ; une parente de sa mère vit à Yorck, c'est lady Walters ; vous remettrez Emma entre ses mains : si je puis, sans indiscrétion, demander une grâce de plus, j'oserai vous conjurer d'accepter la tutelle d'une malheureuse orpheline. Des débris de ma fortune, il me reste à Londres quatre mille livres sterling, vous les recevrez sur mon ordre. Cette somme est bien modique ; cependant, ajoutée à celle qu'on trouvera quand je ne serai plus, elle peut mettre à l'abri de l'extrême besoin, de l'entière dépendance. Eh ! que doit espérer de plus la fille d'un proscrit ?

Je n'hésitai point à promettre de remplir les vœux de sir Edmond ; je lui jurai de regarder miss Nesby comme ma sœur, de la respecter, de la chérir, de la protéger, de m'occuper de ses intérêts, de son bonheur, de ne rien négliger pour augmenter sa fortune par mes soins, et

l'agrément de sa vie par mes attentions. Elle n'eut point de part aux engagemens que je pris alors : malade quand j'arrivai chez son père, elle ne descendoit point dans son appartement ; six jours se passèrent sans qu'elle parût à mes yeux. Heureux l'un et l'autre, si jamais le hasard ne nous eût offert l'occasion de nous rencontrer, de nous voir, de nous connoître ! Ah ! Monglas, il est des blessures que le temps ne peut fermer ! le souvenir de cette belle et infortunée créature accompagnera le dernier soupir de ma vie.

Miss Emma Nesby joignoit à une figure noble et majestueuse les grâces les plus touchantes. La bonté de son cœur, un esprit cultivé, un naturel tendre, la rendoient aimable, intéressante ; je ne sais quel air sensible, mélancolique même, répandoit un charme attachant dans ses regards, dans le son de sa voix, sur ses moindres mouvemens ; ses plus indifférentes expressions sembloient dictées par le sentiment, en inspiroient pour elle ; on ne pouvoit la regarder,

l'entendre, sans désirer de lui plaire, sans souhaiter d'être aimé d'elle.

Sa présence me causa une surprise dont aucun objet ne m'avoit encore frappé; des sensations nouvelles et flatteuses agitèrent mon cœur; l'aspect de la jeune Miss, ses regards, ses discours portoient au fond de mon ame une joie vive, un plaisir délicieux. Je me trouvois heureux de la voir, de lui parler, d'être auprès d'elle: combien je me félicitois de la confiance de sir Edmond! Quoi! me disois-je avec transport, je vais conduire miss Nesby dans notre commune patrie, et sous un titre qui me permettra de m'occuper de ses intérêts, de sa fortune, de son bonheur! Vaine et trompeuse espérance, que vous étiez charmante, que vous séduisiez un cœur déjà trop sensible!

Le temps s'approchoit où je devois m'embarquer. Le mal de sir Edmond faisoit de considérables progrès. Il s'en apercevoit et pressoit sa fille de quitter la Caroline, de me suivre; elle refusoit de partir, de l'abandonner; il s'irritoit

de ce refus, il le traitoit d'obstination, il s'emportoit, il vouloit être obéi. La résistance d'Emma me paroissoit si naturelle, si raisonnable, que je supportois impatiemment les plaintes, les reproches dont le Baronnet l'accabloit. Comment pouvoit-il désirer de l'éloigner de lui, de se priver de ses soins caressans? Et comment pouvoit-il la traiter durement? Quelquefois elle sortoit tout en pleurs de sa chambre; il la rappeloit, s'attendrissoit avec elle, mêloit des larmes à celles qu'il s'efforçoit d'essuyer; ensuite il recommençoit à la conjurer de partir, à le lui ordonner, à la menacer de sa malédiction, si elle ne cédoit à sa volonté. J'attribuois à ses souffrances ces surprenantes inégalités: qu'il m'eût épargné d'ennuis, de peines, de regrets, si, m'ouvrant son ame tout entière, il m'eût confié le secret d'une conduite en apparence si bizarre!

Pour dissiper une partie des chagrins de son aimable fille, j'essayai de calmer cette humeur inquiète et fâcheuse. Qui

vous engage à précipiter le départ de miss Nesby, lui demandai-je un jour ? est-ce la crainte de me voir éloigner sans elle ? Me croyez-vous capable de vous abandonner durement, de refuser un plus long séjour à vos souhaits ? Cessez d'affliger votre fille, conservez la douceur de recevoir les tendres preuves de son affection, laissez-lui remplir des devoirs sacrés pour son cœur, ne lui ravissez pas un père avant le temps où le ciel la condamne à le pleurer : je ne quitterai point la Caroline au moment où je me l'étois promis ; le vaisseau chargé de mes effets partira sans moi ; j'attendrai près de vous que miss Nesby soit disposée à me suivre avec moins de répugnance.

Je vous entends, ami vraiment généreux, s'écria sir Edmond ; cette assurance comble tous mes vœux. Hélas ! si j'augmente les douleurs d'un enfant si chéri, ce n'est pas sans en partager l'amertume, sans redoubler la violence de mes peines : ma mort va nous séparer pour jamais ; si j'ai voulu sacrifier ce peu

d'instans dont je jouis encore, c'est par la crainte... Un destin cruel menace ici cette fille infortunée... Ah! je l'aime tendrement! elle en doute peut-être.... Il s'arrêta, fixa les yeux sur moi; et reprenant d'une voix basse, étouffée par ses soupirs, par ses larmes : Ah! si ma funeste aventure n'eût pas détruit la fortune d'Emma, dit-il, avec quelle joie je verrois Lindsey s'intéresser pour elle, avec quel transport je lui offrirois une compagne si digne de lui!

Ce discours m'éclaira sur des sentimens où je me livrois sans les connoître. Jamais émotion si vive n'avoit agité mon cœur, j'entrevoyois un bonheur dont je ne m'étois point encore formé d'idée : posséder Emma, passer tous les momens de ma vie avec Emma! attendri, charmé, uniquement occupé de la flatteuse perspective qui sembloit se peindre sous mes yeux, je ne songeois ni à répondre, ni à cacher le trouble de mes sens.

Comment dois-je interpréter le changement visible de votre visage, continua

… cette rougeur, ce silence, cet embarras me disent-ils.... est-ce un aveu ?... et saisissant mes deux mains, les pressant entre les siennes : O mon cher Lindsey, pourquoi vous taire, s'écria-t-il ? Ah ! ne fermez pas votre cœur à l'ami qui sent pour vous la tendresse d'un père !

Vous venez de m'apprendre à lire dans ce cœur où vous voulez pénétrer, lui dis-je enfin ; vous venez de me présenter l'image d'une félicité dont la plus légère espérance me rendroit heureux. Oui, je m'intéresse à miss Nesby, je la respecte, je la chéris, je l'aime : vous demander sa main, recevoir de la vôtre une si charmante compagne, ce seroit m'assurer un éternel bonheur ! mais je ne puis disposer de moi-même ; une promesse exigée, un consentement donné me retient. Ma mère a pris des engagemens pour moi, comment les rompre sans manquer à ma parole, au respect, à la soumission, dont rien ne peut me dispenser à l'égard de lady Lindsey ?

Cette résolution de préférer vos devoirs au penchant de votre cœur, ajoute éncore à ma première estime, reprit le Baronnet; mais ne deviez-vous pas épouser miss Densib? n'êtes-vous pas l'héritier de son père? ne jouissez-vous pas d'une fortune indépendante? Non, lui dis-je. Le testament de mon père me soumet aux volontés de ma mère, et celui de sir William la remet en possession de toutes les richesses qu'il me laisse, si je la désoblige par ma conduite. Mais l'attente d'une immense fortune n'est pas l'objet de mon attention à lui plaire : ce sont ses soins, ses bontés, la reconnoissance, l'amitié, qui me défendent de l'affliger. Née dans un haut rang, peut-être attache-t-elle trop de prix à l'éclat des titres, des dignités, à la considération qu'attirent les grandeurs et la richesse. Elle a fait des démarches pour m'assurer l'alliance d'une des premières maisons d'Angleterre, de celle dont vous êtes malheureusement devenu l'ennemi; avant mon départ elle me communiqua

à … cette …t. Dans … obéir, je les a… je le prom… quel embarras… cette promesse, devenue imposs… à remplir ! mon cœur s'est donné, j'a-
dore Emma ; jamais une autre n'aura de droit sur ce cœur tout entier à elle, jamais une autre ne recevra la foi que je jure, entre vos mains, de lui garder toujours. Mais permettez-moi de concilier des intérêts si chers, de remettre au temps, à ma conduite, aux événemens, le bonheur où j'aspire : recevez la parole d'un homme fidèle à ses engagemens ; je le répète, je ne veux pas affliger ma mère, me soustraire ouvertement à son autorité dans une occasion aussi importante, dans celle de ma vie où peut-être elle désire le plus de me guider, de diriger mon choix ; mais je puis éluder la conclusion d'un traité contraire à mes vœux, me conserver libre, et par des ménagemens adroits parvenir à changer les dispositions de lady Lindsey, à lui faire approuver les miennes : eh…

pourquoi n'espérerois-je pas qu'elle voudra le bonheur d'un fils, l'unique objet de toutes les affections de son cœur ? .

Sir Edmond rêva, garda le silence, parut méditer profondément, puis se tournant vers moi, me tendant les bras, me pressant avec tendresse : O mon ami, ô mon fils, me dit-il, je me repose sur vous, sur votre honneur, du destin de ma chère Emma; vous serez son époux, vous me le promettez? Je reçois vos sermens. Soyez maître du temps où vous jugerez convenable de former un lien que le ciel ne me permet pas de voir serrer. J'approuve vos sentimens pour une mère respectable; mais j'exige de vous une parole positive, formelle, inviolable, de ne découvrir vos intentions à ma fille qu'au moment où vous serez libre de lui donner la main, de recevoir la sienne. La connoissance de son cœur, de son extrême sensibilité, me force à vous imposer cette loi, à vous conjurer de ne point l'enfreindre. Qu'Emma voie en vous son ami, son protecteur, et jamais

son amant : ne l'exposez pas au tourment d'une longue attente, ne la livrez point à des désirs pénibles, à des craintes inquiètes ; daignez, mon cher Lindsey, daignez me le jurer ; ajoutez cette condescendance à tant de faveurs répandues sur un ami mourant ; si vous m'accordez cette grâce, je vous regarderai comme un ange de lumière descendu dans ces contrées pour rendre heureux le dernier instant de ma vie. Je donnai ma parole à sir Edmond, et fis serment de me conformer exactement à ses souhaits : combien de fois je me reprochai depuis cette promesse gênante, sans oser me croire permis de manquer à mes engagemens !

Peu de jours après cet entretien, le Baronnet s'affoiblit. Les alarmes de sa fille augmentèrent : Elle ne quittoit plus la chambre de son père ; nous unissions nos soins pour soulager les maux de sir Edmond, nous le servions ensemble. Que le souvenir de ces momens est encore présent et cher à ma mémoire ! Je

ne sais quelle sorte de plaisir se mêloit à la douleur dont je me sentois pénétré ! Je soupirois, je pleurois, il est vrai ; mais je soupirois, je pleurois avec Emma ; la compassion, l'horreur, mille mouvemens terribles s'élevoient dans mon ame, mais c'étoient les mouvemens de l'ame d'Emma, dont la mienne se trouvoit agitée ; émus par les mêmes objets, touchés des mêmes plaintes, la conformité de nos sensations sembloit nous rapprocher, nous lier l'un à l'autre ; tristes et pourtant délicieux instans, que je regrette encore vos sombres, vos mélancoliques douceurs !

Un soir, sir Edmond voulut entretenir sa fille ; il lui parla long-temps ; quand il me fit prier de rentrer, je vis Emma baignée de larmes, la terreur se peignoit sur son visage ; elle gardoit un morne silence, interrompu seulement par les gémissemens d'un cœur oppressé. Sir Edmond m'appela, prit une de mes mains, la posa sur celle de miss Nesby ; et les pressant entre les siennes : O vous,

... condition ..., Emma, ...vez fidèleme... vous savez ... venez d'obtenir mes plus tendres bénédictions : si, par une criminelle désobéissance, vous osiez... tremblez, ma fille, tremblez alors, la vengeance d'un père peut s'étendre au-delà de sa vie ; mais je ne veux pas douter de votre cœur. Vous, Lindsey, n'oubliez jamais vos sermens, ne trompez point l'attente d'un ami que sa confiance en vous fait descendre paisible au tombeau. O mes chers enfans ! que toutes les puissances célestes veillent sur vous, répandent le bonheur sur vos jours ; qu'elles vous récompensent, Lindsey, de rendre ma mort tranquille, je dirois heureuse, si vos larmes, si celles de ma fille n'en troubloient les consolantes approches.

Miss Nesby ne put supporter ces touchantes expressions ; ses yeux se fermèrent ; elle tomba sans connoissance sur le sein de son père ; on l'emporta de cette ... lui.

chambre où elle ne devoit plus rentrer. Avant qu'elle eût repris l'usage de ses sens, sir Edmond expira dans mes bras, en la recommandant encore à ma tendresse, à mon honneur, à ma protection.

Je rendis au père de miss Nesby tous les devoirs qu'il eût pu attendre d'un fils respectueux. Son testament, signé depuis peu de jours, me nommoit tuteur de sa fille, et seul exécuteur de ses dernières volontés. Plusieurs articles de cet acte me surprirent; la fortune d'Emma devoit rester entre mes mains, même après l'âge où la loi lui permettoit d'en disposer; elle n'en seroit point maîtresse avant son établissement; elle ne pourroit en former aucun sans mon aveu, ni épouser, *même avec mon consentement*, un homme né hors du sein de la Grande-Bretagne. Si elle se marioit à un étranger, il la privoit de son héritage, et transportoit ses droits à lady Walters, nièce de sa mère.

La vente de tous ses effets, ajoutée aux quatre mille livres sterling laissées à

Londres, composoient une somme d'environ neuf mille guinées ; j'admirai le soin que prenoit le Baronnet d'assurer à sa patrie un fonds si modique, et je m'étonnai de tant de précautions pour empêcher qu'un étranger n'en profitât.

Dans un temps où mon cœur, moins rempli d'un seul objet, m'eût laissé cette liberté d'esprit qui nous rend capables d'examiner les mouvemens des autres, d'en chercher, d'en pénétrer les causes, des circonstances assez frappantes auroient peut-être fixé mon attention sur la conduite, sur les expressions du Baronnet. Ce mélange de caresses, de reproches, ces menaces faites à sa fille, ces bénédictions conditionnelles, cette prohibition de tout étranger, devoient exciter mes soupçons : heureux si j'en avois formé ; si, porté vers la défiance... Je ne veux point attaquer la mémoire de sir Edmond, l'accuser d'une dissimulation intéressée, mais il connoissoit les engagemens de sa fille ; il les connoissoit, et fut assez cruel pour me les cacher ! peut-

être craignit-il d'éteindre une ardeur qui lui donnoit l'espérance de replacer miss Nesby au rang dont il l'avoit fait descendre ; peut-être craignit-il aussi de me livrer à de jalouses inquiétudes. Il osa trop présumer de l'autorité d'un père ; il compta trop sur des sermens prononcés par une jeune et timide personne qui, tremblante devant lui, en se soumettant à ses ordres, en jurant de les suivre, ignoroit la force des sentimens qu'elle promettoit de sacrifier : sans doute sir Edmond la croyoit capable d'en triompher ; il ne vouloit pas me tromper, ses désirs le trompèrent lui-même ; il souhaitoit le bonheur d'Emma, le mien ; il pensoit l'assurer... fatale erreur ! elle a causé tous les maux dont mon cœur gémit encore.

Dès l'instant où sir Edmond étoit expiré, j'avois offert à miss Nesby de la conduire à Charles-Town, mais elle préféra le séjour d'une petite maison située près du port, où elle voulut partager la demeure de la mère d'Hélène, une jeune

fille qui la servoit. Occupé le matin du soin de ses affaires, des préparatifs de notre prochain départ, j'allois la retrouver le soir. La profonde tristesse où je la voyois s'abandonner me touchoit sensiblement : loin de diminuer sa douleur, le temps sembloit l'accroître, rendre chaque jour ses larmes plus abondantes et plus amères. Je m'efforçois de la consoler en m'affligeant avec elle, en mêlant mes soupirs à ses tendres regrets. Elle me traitoit avec bonté, me montroit des égards, de l'amitié, paroissoit remarquer mon empressement à la servir, à l'obliger ; mais rien ne m'annonçoit qu'elle en fût flattée.

Ses affaires terminées, j'allois arrêter notre passage sur un vaisseau marchand, quand un heureux hasard amena, dans le port de Beauford, le Royal-Briton, commandé par Edouart Morgan, un habile marin, qui devoit son avancement à mon père. Il remettoit à la voile dans huit jours ; et charmé de me transporter en Angleterre, où il retournoit, il me

promit sur son bord toutes les commodités et tous les agrémens qu'il seroit en son pouvoir de me procurer.

J'appris le soir à miss Nesby qu'un vaisseau de guerre la conduiroit dans sa patrie ; et je lui annonçai le jour de notre départ. Je la croyois disposée à s'éloigner sans peine de la Caroline. Mon attente fut cruellement déçue : elle me regarda, pâlit, se troubla : Partir si-tôt ! quoi, si-tôt ! répéta-t-elle plusieurs fois ; et joignant ses mains, laissant tomber sa tête sur son sein, elle l'inonda de ses pleurs.

Une répugnance si vivement exprimée pour un départ prévu depuis mon arrivée chez son père, me causa autant de surprise que de chagrin ; je me sentois incapable de contraindre miss Nesby, de l'arracher avec violence des lieux qu'elle sembloit affligée de quitter ; mais l'amour n'éteignoit point en moi les sentimens de la nature : qui pouvoit excuser mon séjour à la Caroline ? devois-je exciter les craintes, les alarmes de ma mère ? Eh !

qui rendoit la Caroline si chère à miss Nesby, qui l'attachoit à des lieux étrangers pour elle? Depuis six mois elle les habitoit sans les connoître, sans y être connue. Je la pressai vainement de m'expliquer la cause de sa tristesse, de ses pleurs; elle continua de s'affliger tout le soir, et je sortois de chez elle inquiet, indécis, quand Hélène, présente à notre entretien, me suivit et m'arrêta.

Cette fille, jeune, mais sensée, réfléchie, sincèrement attachée à miss Nesby, en étoit chérie, même considérée. Un présent de trois cents guinées venoit d'engager sa mère, chargée d'une nombreuse famille, à lui permettre de suivre Emma. Elle me remercia d'un bienfait qui lui assuroit le plaisir de ne jamais quitter sa maîtresse, et baissant la voix: Si vous désirez la paix, si vous désirez le bonheur de Miss, me dit-elle, gardez-vous de trop de complaisance. Vous ne verrez point tarir la source de ses larmes, tant qu'elle habitera sur ces rives. La différence

des objets, leur variété, peuvent seules distraire son esprit, en dissiper la noire mélancolie. Daignez me croire, Mylord, mais cachez à Miss que j'ai osé vous parler, elle blâmeroit mon zèle, et se tromperoit peut-être à ses motifs. Je fis plusieurs questions à cette fille, elle n'y répondit qu'en me pressant de suivre ses conseils, et je m'y déterminai.

Qu'il m'en coûta pour m'opposer aux désirs d'Emma, pour user une seule fois du pouvoir de contraindre son inclination ! il fallut me priver de la douceur de la voir, une simple prière eût fait évanouir ma résolution. Le moment du départ vint enfin ; miss Nesby se laissa conduire au port ; elle s'embarqua sans se plaindre, sans laisser apercevoir le chagrin violent dont elle se sentoit oppressée ; mais sa pâleur, son silence, ses soupirs exprimoient assez sa douleur. Dès que le vent nous éloigna du rivage, ses larmes coulèrent : obstinée à rester sur le pont, soutenue par Hélène et par

moi, elle fixa ses regards sur ces bords regrettés, et répéta mille fois : Jamais, jamais je ne les reverrai !

A peine avions-nous fait trois lieues en mer, qu'une barque sortie du port sembla se mettre à notre poursuite : elle venoit à voiles et à rames ; sa manœuvre et ses signaux annonçoient qu'elle vouloit nous joindre. Des hommes de l'équipage se mirent à plaisanter, à dire que la barque nous donnoit la chasse, alloit nous présenter le combat ; ils s'avertissoient, en riant, de s'y préparer. La gaieté bruyante des matelots contraignit Emma d'abandonner le pont et de se retirer avec Hélène. Je vis du trouble sur son visage, et je l'attribuai aux propos qu'elle venoit d'entendre.

Un instant après, la barque nous atteignit. A portée de la voix, un jeune homme qui paroissoit commander à ceux dont il étoit environné, demanda à parler au capitaine. Il le pria de lui accorder le passage sur son bord ; averti trop tard, lui dit-il, il avoit manqué l'occasion

d'arriver la veille à Beauford : Edouart fit plusieurs difficultés et beaucoup de questions. En lui répondant, le jeune homme se montroit si chagrin, si révolté de l'incertitude où le laissoit la lenteur de Morgan à se déterminer, que je joignis mes prières à ses instances. Les conditions proposées, acceptées, le passage fut accordé pour lui et deux de ses gens. Les rameurs se préparoient à mettre leur canot en mer, quand un petit grain s'élevant tout-à-coup, repoussa la barque, et nous sépara d'elle. A l'instant où elle s'éloignoit, le jeune homme jeta un cri perçant, et s'élança dans la mer.

Cette vue m'en fit pousser un de surprise et d'horreur. J'offris vingt guinées à ceux qui voudroient aller à son secours, et trente de plus si on sauvoit sa vie. Encouragés par l'espoir du gain, quatre matelots se précipitèrent dans la mer, heureusement ils virent reparoître l'objet de ma compassion, luttant contre les vagues, et s'efforçant de nager vers nous. Un matelot le saisit par les cheveux, les

autres par ses vêtemens, et pleins de joie du succès de leur entreprise, ils vinrent triomphans recevoir la récompense de leur zèle.

Celui qui échappoit à un si grand péril étoit privé de tout sentiment. Agé d'environ vingt ans, sa jeunesse, la beauté de ses traits, le danger où l'on venoit de le voir mêloit l'intérêt à la curiosité qu'il inspiroit. On se hâta de lui donner les secours nécessaires à son état. On se pressoit autour de lui ; on attendoit impatiemment le moment où il reprendroit l'usage de ses sens. Il ouvrit enfin les yeux, porta des regards étonnés sur la foule empressée à le considérer, les arrêta sur moi ; apercevant sans doute sur mon visage une compassion plus tendre ou plus marquée, il me tendit les bras avec une action si touchante, que mon cœur en fut vivement ému. Je lui parlai, il voulut me répondre, mais regardant encore autour de lui : Bon dieu ! s'écria-t-il, où suis-je, et qu'ai-je fait? Ses larmes s'ouvrirent alors un passage, et

leur abondance le contraignit à se taire.

Dès qu'il put s'exprimer, il demanda si ses gens tarderoient à se rapprocher du vaisseau : on lui prouva l'impossibilité du retour de la barque; cette assurance redoubla son affliction. La façon dont il venoit de se séparer des siens, le livroit à des besoins de toute espèce; le plus pressant étoit de quitter ses habits. Je le priai d'être sans inquiétude, nos tailles différoient peu, et je m'offris à suppléer à tout ce qui lui manquoit. Edouart voyant l'intérêt que je prenois à l'étranger, m'abandonna le soin de sa personne : en attendant qu'on lui préparât un lieu pour s'y retirer, je le conduisis à ma chambre, lui fis donner du linge; on sécha ses cheveux, on le mit au lit; un peu de nourriture et son extrême fatigue lui causèrent bientôt de l'assoupissement; j'ordonnai à John, mon valet-de-chambre, de ne pas le quitter, et de lui présenter à son réveil tout ce qui lui seroit nécessaire pour s'habiller.

Impatient de revoir miss Neshy, j'al-

lai la retrouver. Elle me parut moins triste, mais fort agitée, même dans une sorte de désordre. Hélène, assez incommodée de la mer, se croyoit prête à mourir ; j'attribuai le saisissement de sa sensible maîtresse à ses plaintes, à son état ; je les rassurai toutes deux sur ce mal passager. Ensuite nous parlâmes de l'événement où l'équipage avoit pris tant de part. Je laissai voir à miss Nesby combien je me sentois prévenu en faveur du jeune étranger. Elle écouta mon récit avec beaucoup d'attention, rêva un moment, baissa les yeux, et les relevant sur moi, me regardant d'un air attendri : Que votre cœur est noble et compatissant, Mylord ! me dit-elle ; cet homme est bien heureux s'il trouve en vous un ami.

Ces paroles me pénétrèrent de plaisir. Elles m'assuroient de la bonne opinion d'une personne dont je souhaitois passionnément l'estime. Je m'applaudis d'avoir eu l'occasion d'entendre de sa bouche des expressions si flatteuses ; et l'objet

fiance, je lui jurai de faire pour lui tout ce qu'il pourroit attendre d'un ancien, d'un tendre ami.

D'un ami! répéta-t-il avec un mouvement d'impatience : quoi! toujours le jouet d'un destin contraire! sans cesse traversé dans mes projets, dans mes vœux les plus ardens! Quand la haine, la fureur, l'espoir de la vengeance soutiennent, animent seuls ma triste existence, on m'invite à la confiance, à l'amitié: ah, grand dieu! est-ce donc un ami que je cherchois?

Il étoit facile de s'apercevoir qu'un chagrin violent troubloit l'esprit de cet homme, infortuné sans doute; ses soupirs, ses larmes abattirent insensiblement ses transports; mes expressions caressantes l'appaisèrent; il parut honteux de son emportement; il commençoit à m'en faire des excuses quand on vint l'avertir qu'un petit cabin, près du mien, venoit d'être débarrassé et préparé pour le loger. Il me pria de lui permettre de s'y retirer pendant un peu

de temps. J'y consentis, à condition qu'il reviendroit dans une heure prendre du thé avec moi ; il le promit, je le laissai sortir, en recommandant à John de veiller sur ses mouvemens, et de ne pas le perdre de vue.

Il revint au temps prescrit, et m'aborda avec cette aisance, cette politesse, marques distinctives des personnes au-dessus du commun. Il me demanda pardon de tout ce qui pouvoit lui être échappé pendant l'espèce de frénésie dont il se souvenoit avec confusion.

Un événement bien triste avoit autrefois, me dit-il, fait une si forte impression sur ses sens, qu'à la moindre cause d'agitation il tomboit dans les accès dont je venois d'être témoin. Il mêla des remerciemens à ses excuses, me nomma son libérateur, et me pria d'oublier qu'il eût osé me reprocher mes bienfaits.

Pendant qu'il me parloit, la noblesse et les grâces de sa figure, le choix de ses expressions, un air de sensibilité qui rendoit sa reconnoissance animée, tou-

chante, m'attendrirent, augmentèrent le penchant que je sentois à l'aimer, à l'obliger; nous nous assîmes pour prendre du thé. Mon dessein étoit de l'engager à se faire connoître; tout annonçoit de la singularité dans son caractère et dans sa fortune; des mouvemens très-variés se peignoient sur son visage, j'y voyois de l'inquiétude, de la contrainte et du chagrin. Je l'interrogeois vainement; ses réponses courtes et réservées marquoient peu de disposition à la confiance; et tout ce qui détermine ordinairement un cœur à s'ouvrir, paroissoit sans force sur le sien.

Aucune de mes questions n'amenant la confidence désirée : Eh quoi, lui dis-je, me cacherez-vous qui vous êtes? refuserez-vous de m'apprendre le sujet de cet empressement de passer en Europe, qui vous a fait exposer votre vie, la mettre en un péril évident, sans doute dans la crainte de manquer l'occasion de vous embarquer? Des motifs bien pressans ont dû vous porter à cette action té-

méraire. Quel objet vous attire en Angleterre ? Un voyage entrepris avec tant d'ardeur n'a pas assurément une cause ordinaire, et ce n'est point la curiosité qui vous conduit dans nos climats.

Il rougit, parut incertain, embarrassé ; il soupira. Je vis ses larmes prêtes à couler ; je lui tendis la main : Vous vous taisez, lui dis-je, vous semblez craindre de vous confier à l'homme qu'un tendre intérêt engage seul à vouloir pénétrer vos secrets. Peut-être puis-je vous servir ; mais s'il m'est impossible d'adoucir vos peines, vous me verrez au moins les sentir, les partager et vous plaindre. Tant de bonté me pénètre de reconnoissance, dit-il d'un ton qui marquoit beaucoup d'émotion. Mon silence peut me nuire dans votre esprit, peut-être aussi ma sincérité détruiroit-elle les favorables dispositions de votre cœur.

Malgré le peu de différence de notre âge, vous me paroissez si raisonnable, qu'un imprudent, un indiscret, un homme

fougueux ne peut sans honte vous laisser lire dans son ame. Qu'y verrez-vous? des passions dont la vôtre n'est pas susceptible, ou qu'au moins vous sauriez mieux régler. Cependant, je n'ai rien à dire, Mylord, qui me rende indigne à mes propres yeux, des faveurs dont vous me comblez, ni du titre précieux de votre ami.

« Je me nomme Henri Nelson ; je descends d'une de ces nobles familles anglaises qui, dégoûtées de leurs premiers établissemens, passèrent de la Virginie à la Caroline, sous le règne de Charles II. Mon père possédoit de riches plantations sur les rives d'Asheley. Ma mère mourut en me donnant le jour, et j'étois encore au berceau quand je perdis mon père. Richard Hervey, mon oncle maternel, se fit nommer mon tuteur ; on m'éleva sous ses yeux, lui-même présidoit à mon éducation ; mais trop affectueux, trop complaisant peut-être pendant mon enfance, il se montra sévère, impérieux,

quand j'eus atteint l'âge où l'indulgence et l'amitié guident plus sûrement que la hauteur et l'austérité.

» Singulier, bizarre, soupçonneux, avare, inquiet, mon oncle n'aimoit personne ; il vivoit presque seul : son ame étroite ne lui permit jamais de connoître les charmes de la société ; pour m'éloigner de la chercher, il me la peignoit sous les plus fausses couleurs. Contrarié dans mes goûts, gêné dans mes démarches, privé de tous les amusemens propres à délasser l'esprit d'une continuelle application à l'étude, je devins sombre, farouche ; un naturel vif me rendoit la contrainte insupportable ; le chagrin et la solitude aigrissoient mon humeur, tout me fatiguoit, tout me révoltoit ; avant d'avoir connu les agrémens de la vie, je songeois à m'affranchir de ses peines, quand des sentimens nouveaux changèrent les dispositions de mon esprit ; ils m'apprirent à priser, à chérir mon existence, à la regarder comme un bien véritable. Une fille céleste vint habiter

près de nous ; à son aspect, mon cœur s'ouvrit au désir, à l'espérance ; mes idées s'étendirent, je formai des projets, je sentis le plaisir s'introduire dans mon ame attendrie, j'entrevis le bonheur..... Flatteuse illusion, qu'êtes-vous devenue ? comment des mouvemens si doux ont-ils produit des sensations si douloureuses ?... Ah ! Mylord, pardonnez, répéta-t-il avec une sorte de confusion, ne méprisez pas ma foiblesse ; je pleure, il est vrai, mais un frivole attachement ne fait point couler mes larmes ; ce n'est point une maîtresse que je regrette, c'est ma femme, c'est la compagne de ma vie, je l'ai perdue, elle m'est pour jamais ravie ; il n'est plus au pouvoir de l'amour, il n'est plus au pouvoir du sort de me rendre heureux ! Permettez-moi, continua-t-il, de ne pas entrer dans des détails peu dignes de votre attention ; conserverois-je de la modération en racontant les circonstances d'une passion trop vive, trop ardente ? Le temps, mes peines, la perte de toutes mes espérances n'en ont

point diminué la force ; et pour comble de douleur je me suis préparé le reproche amer d'avoir détruit mon bonheur par le désir indiscret d'avancer l'instant où peut-être il m'eût été permis d'en jouir.

» Doué de mille talens, de mille vertus, l'objet de ma tendresse étoit peu favorisé des biens de la fortune : je m'en applaudissois ; pour la première fois je sentois le prix des richesses que je pouvois employer à rendre heureuse l'aimable fille dont le cœur se laissoit toucher par mes soins empressés, par les naïves expressions de mon amour. Sa mère consentoit à nous unir ; mon bonheur dépendoit de mon oncle : je tremblois en lui découvrant mes désirs : quelles furent ma surprise et ma joie en le voyant m'entendre sans colère, en recevant de sa bouche l'assurance d'une entière liberté dans mon choix ! Détestable trahison, cause de toutes mes infortunes ! dès la nuit même une troupe de soldats, introduits dans ma chambre par cet inhumain parent, m'arrachent au sommeil,

m'enlèvent, me transportent sur une frégate, elle met à la voile; mes cris, ma résistance sont inutiles. En vain je veux obliger des hommes impitoyables à retourner vers les bords chéris dont ils m'éloignent : mes promesses, mes prières, mes menaces ne peuvént les engager à m'obéir. On me conduit à un fort espagnol. Le gouverneur, ancien ami de mon oncle, me reçoit avec de grands égards; les soins, les caresses me sont prodigués; mais comment y serois-je sensible quand la liberté m'est ravie, quand je suis séparé de ce que j'aime, quand j'ignore le destin de ma charmante amie, quand je ne puis l'instruire du mien ?

» Dix mois passés en cet état de dépendance et d'incertitude me replongèrent dans cette noire mélancolie que l'amour avoit dissipée. Des projets violens, de funestes desseins occupoient sans cesse mon imagination : mes momens les plus doux étoient ceux où, déterminé à cesser de vivre, j'adressois de tristes adieux à celle que mon cœur adoroit :

peu-à-peu je m'attendrissois, mes larmes couloient, elles soulageoient le poids de mes peines, elles suspendoient mes cruelles, mes sanglantes résolutions. Je me peignois la douleur dont je m'apprêtois à pénétrer le sein d'une tendre, d'une foible fille; elle entendroit dire, elle entendroit répéter : Henri n'est plus ! elle se diroit : Nelson a rompu lui-même les liens qui l'attachoient à moi ! Je me représentois son saisissement, ses cris, son désespoir; si je ne pouvois supporter la privation de sa vue, comment penser qu'elle supporteroit notre éternelle séparation ?..... Combien de fois cette crainte de l'affliger trop, a retenu ma main ! combien de fois les yeux baignés de pleurs, me suis-je écrié : Divinité de mon ame, je vivrai pour toi, plutôt souffrir toujours, qu'exciter un instant les gémissemens de ton cœur !

» Un rayon d'espérance vint enfin éclaircir ces sombres idées; on m'annonça que ma captivité alloit finir. Le fort ne me servit plus de prison; j'eus la

liberté d'en sortir, d'étendre mes promenades dans les îles voisines, d'y prendre le plaisir de la chasse. On me donna tout l'argent que je demandai. Une lettre de mon oncle confirma les discours du gouverneur. Je connoîtrois un jour, me disoit-il, de quel danger sa prudence m'avoit préservé, et le piége que l'artifice tendoit à ma jeunesse, à ma crédulité, à la simplicité de mon cœur. Inquiet, troublé par ces insinuations, je me hâte d'écrire à celle dont je commence à craindre l'inconstance ou l'infidélité. J'achète un esclave, je l'intéresse à me servir avec zèle; je lui promets la liberté, un sort heureux, s'il porte promptement ma lettre, s'il revient plus promptement encore: il s'embarque, il s'éloigne, et mon cœur le suit. Bientôt je compte les momens de son absence; j'oublie que sa course et son retour dépendent de la mer et des vents; je l'accuse de lenteur; je me crois trahi; l'impatience diminue l'espace à mes yeux, et l'ardeur du désir prolonge

la durée du temps. Cet esclave, fidelle et diligent, arrive; je vole au-devant de ses pas, il me présente une lettre; je reconnois les caractères d'une main adorée, mes lèvres pressent ces traits dont la vue charme toutes mes peines. Hélas! en les parcourant, une douloureuse surprise glace mes sens, me livre à l'horreur du désespoir. Celle qui m'a donné son cœur, qui m'a promis sa foi, renonce à mon amour, à moi! elle m'aime, elle me le dit, me le jure, et m'ordonne de l'oublier : elle me prie de ne plus m'occuper d'elle, de la bannir de ma mémoire; elle n'est point destinée au bonheur de combler mes vœux; on l'entraîne loin des lieux où je dois habiter, où je ne serai rappelé qu'après son éloignement : elle va les perdre de vue; elle en gémit; on la force de me dégager de mes sermens, de m'affranchir de tous les liens qui m'attachoient à elle. On le veut, on l'exige, elle obéit, elle me rend libre; mais fidelle à ses premiers sentimens, elle conservera toujours le souvenir du seul homme

dont elle a souhaité la tendresse ; sa main ne sera jamais donnée ; elle m'aimera dans le secret de son cœur ; elle me dit un éternel adieu, et la trace de ses pleurs a presque effacé ses tristes expressions qui déchirent mon ame.

» La perdre, la perdre pour jamais ! renoncer à une fille assez noble, assez généreuse pour me rendre mes sermens et me conserver sa foi ! on me l'enlève, on l'éloigne de moi ! ah ! comment supporter ce coup accablant ! Ranimé par la certitude d'être aimé, par l'espoir de prévenir les malheurs que je crains, je m'assure en secret d'une barque légère, je la fais armer à la hâte ; je monte ce frêle bâtiment, mes largesses encouragent les mariniers ; mais les vents contraires m'écartent de ma route : dix fois obligé de relâcher, je me vois arrêté par le calme ou repoussé par la tempête ; je découvre enfin le port où tendent tous mes vœux ; des rochers dérobent ma barque à la vue : un ami me reçoit, me cache à tous les yeux, se charge d'avertir

messes; elle consent à me voir, à me parler. Introduit dans ses jardins au milieu de la nuit, mes prières, mes larmes obtiennent tout de l'amour, déterminent l'aimable fille à s'unir pour jamais à l'amant qui l'adore. Au premier rayon du jour, elle me suit en tremblant; je la guide vers le temple où m'attend un ministre prêt à sanctifier mon heureuse témérité. Déjà nos cœurs et nos mains s'unissoient, déjà le ciel entendoit mes sermens, la voix de la charmante maîtresse de mon ame s'élevoit pour prononcer le vœu de m'aimer toujours, quand ses parens, suivis d'une troupe de gens armés, forcent la porte; sa mère la saisit, veut l'arracher de mes bras, je la retiens: on m'entoure, on me presse, on parvient à nous separer; attaqué par une foule d'esclaves, je repousse loin de moi ces misérables; ils tombent, se renversent, je m'ouvre un passage; j'étends le bras, je touche à ma compagne éperdue; un audacieux s'élance entr'elle et

moi ; furieux, je lui porte un coup, l'épée glisse, se détourne, va percer le sein d'une infortunée.... Ah ! que n'ai-je cessé de vivre avant ce fatal instant !.... »
Il se tut, pencha la tête, cacha son visage ; ses larmes, ses soupirs, le contraignirent de s'arrêter.

Frémissant de son malheur, pénétré d'horreur et de pitié, je me reprochois de l'avoir excité à se retracer un si funeste événement. Hélas ! qui m'eût dit alors que je sentirois un jour les mêmes douleurs dont je croyois son ame atteinte ! je plaignis Nelson ; mes pleurs et mes expressions lui prouvèrent combien j'étois touché de son récit, de la perte irréparable qui excitoit ses justes regrets. Il me regarda, parut méditer un moment, baissa les yeux, et les relevant sur moi : Que votre compassion est adoucissante pour mon cœur, me dit-il d'un ton affectueux ! elle me présente des idées consolantes, un espoir flatteur, si pourtant il est possible de croire, de penser.... Il s'interrompit, et reprenant ensuite :

« Permettez-moi, me dit-il, de ne rien ajouter en ce moment ; ne me forcez point à vous entretenir de mes fureurs ; échappé d'une prison rigoureuse où mon oncle me retenoit, j'ai voulu me soustraire à sa tyrannie, fuir ces contrées qui ne pouvoient plus offrir à mes yeux l'objet de tous les désirs de mon cœur. J'emportois en lingots d'or une somme suffisante pour me procurer de l'aisance en Angleterre, où je souhaitois passer le reste de mes jours : mon impatience, ma précipitation, m'exposent au besoin, me réduisent à la dépendance, au moins pour quelque temps ; mais dans la nécessité de contracter de si grandes obligations, je me trouve heureux de rencontrer un bienfaiteur dont les qualités distinguées m'invitent autant à l'amitié qu'à la reconnoissance. »

Ces dernières paroles prononcées avec un air de franchise et de noblesse me touchèrent extrêmement. J'embrassai Nelson, je le priai de me regarder comme un ami, comme un frère, et d'être sans

inquiétude sur son séjour en Angleterre. Pendant le reste de l'entretien, il perdit cet air sombre qui obscurcissoit une physionomie pleine d'esprit et de feu. Devenu plus calme, plus ouvert, il s'informa des affaires qui m'avoient appelé à la Caroline. Je satisfis sa curiosité, sans pourtant lui parler de la situation actuelle de mon ame. Je voulois renfermer en moi-même mes sentimens pour ma pupille, et de tous ceux qu'elle m'inspiroit j'avouai seulement l'estime et l'amitié.

Le soir même j'instruisis miss Nesby des particularités qui concernoient Nelson. Elle parut prendre un vif intérêt à ce court récit. Je lui demandai si elle le connoissoit, si elle avoit entendu parler de cette aventure, et pouvoit me donner les éclaircissemens que je n'osois exiger d'un homme dont la douleur si violente encore exigeoit des ménagemens.

Elle fut un peu de temps sans me répondre, Jamais je n'entendis prononcer le nom de Nelson, dit-elle enfin sans lever les yeux sur moi. Je plains celui

pénible et son état fâcheux. C'est un grand malheur de nourrir un penchant capable d'irriter contre nous ceux que les lois rendent maîtres d'approuver ou de condamner les affections de notre ame. Engagés par la nature à nous protéger, à nous chérir, à nous rendre heureux, si notre cœur se donne sans leur aveu, ils semblent oublier leur première tendresse, ignorer qu'il n'est pas en notre pouvoir d'aimer ou de haïr à leur gré; trop souvent ils nous punissent cruellement d'une résistance involontaire.

Emma fit cette réflexion d'un air si triste, que cent fois depuis je me suis étonné comment elle n'excita point mes soupçons. Mais quand on est sans défiance, si on observe les mouvemens ou les expressions d'une personne aimée, c'est avec une disposition si forte à les interpréter favorablement, qu'elle peut nous en imposer long-temps, si le moindre intérêt l'engage à nous déguiser ses pensées; le moment, les circonstances ne me laissè-

rent apercevoir dans ce discours d'Emma que la justesse de son esprit, et sa pitié pour deux amans dont les parens avoient causé l'infortune.

Le lendemain je présentai Nelson à ma charmante pupille. Elle le reçut avec assez de froideur; il parut embarrassé près d'elle. Insensiblement une douce, une agréable liberté s'établit entre nous trois. Tant que dura notre navigation, je ne regrettai aucun des amusemens dont j'étois privé. Quels plaisirs peuvent se comparer à cette activité de l'ame, excitée, entretenue par l'amitié, par l'amour! a-t-on besoin de dissipation quand on aime? Le soin de plaire, d'obliger, remplit si bien tous les momens! ô temps de ma vie, dont le souvenir m'est encore cher, que je me trouvois heureux alors! je me croyois l'arbitre du sort de deux personnes qui partageoient les plus vives affections de mon cœur :.... ah! les cruels! pourquoi la défiance de l'un et la timidité de l'autre m'ont-elles conduit à déplorer sans cesse mon peu

de pénétration et ses suites terribles ! Infortuné Henri ! malheureuse Emma ! comment vos cœurs me restèrent-ils fermés ? comment pûtes-vous douter de la tendresse, et j'oserai le dire, de la générosité du mien ? O Monglas, ô mon sage ami ! ne vous trompez pas à mes sentimens, je ne pleure point une femme ravie à mon amour, à mes désirs : je ne regrette point les plaisirs que je m'attendois à goûter avec elle et par elle ; non, ce n'est pas l'amour, c'est la compassion, c'est l'amitié qui m'arrachent encore des cris de douleur ! heureux, et mille fois heureux, si, privé d'Emma, la voyant dans les bras d'un autre, je pouvois me dire, elle vit, elle me doit son bonheur, je lui ai sacrifié le mien !

En approchant des côtes de la Grande-Bretagne, je commençai à m'occuper des moyens de dérober à ma mère la connoissance des engagemens que j'avois pris à la Caroline. Liée avec une famille ennemie irréconciliable de sir Edmond, pouvois-je lui présenter la fille d'un hom-

me proscrit, détesté de la maison où elle vouloit me faire entrer? Prêt à me voir dans la fâcheuse nécessité de m'opposer à ses volontés, lui montrer Emma, ne seroit-ce pas lui indiquer la cause de ma résistance, en exposer l'objet à son dédain, à sa haine? Ma promesse m'obligeoit à remettre miss Nesby entre les mains de lady Walters; mais avant de la remplir, il falloit m'assurer si cette dame vivoit encore à Yorck, si elle étoit disposée a recevoir sa parente : en le supposant, je voulois conduire moi-même miss Nesby chez elle ; il me seroit difficile de m'éloigner de Londres pendant les premiers jours de mon arrivée ; je songeai donc a procurer à ma pupille une retraite convenable, où elle pût attendre sans ennui le temps de son départ pour la province. J'avois une amie à Londres, elle se nommoit mistriss Howard, je fixai toutes mes idées sur le désir que je lui connoissois de m'obliger.

Cette dame, née avec de grands avantages, avoit su se les conserver. En per-

dant la jeunesse, elle mit toute son étude à se rendre aimable dans cette saison de la vie où la gaieté, l'égalité d'humeur et la bonté remplacent si bien les agrémens que chaque jour enlève à son sexe. Elle faisoit les délices d'une société choisie. Introduit chez elle, je m'étois vu assez heureux pour être utile à deux personnes qu'elle aimoit; elle cherchoit l'occasion de m'en marquer sa reconnoissance, je ne doutai pas qu'elle ne reçût avec joie chez elle une étrangère dont le sort m'intéressoit si vivement; et mon attente ne fut point trompée.

Ma mère venoit de partir pour Bath quand j'arrivai à Londres; son absence de la ville me donna la facilité de prendre tous les arrangemens nécessaires à la tranquillité de mon esprit. Mistriss Howard, retirée depuis long-temps de la cour, étoit peu connue de lady Lindsey: des liaisons différentes, des amusemens d'une autre espèce, ne leur permettoient pas de se rencontrer souvent. A l'égard de Nelson, rien ne m'engageoit à cacher

mon amitié pour lui. Avant de le mener à Bath, je le contraignis à recevoir une somme d'argent, dont je le priai de disposer. Ce ne fut pas sans une extrême répugnance qu'il consentit à la prendre, à s'en servir. Sûr de s'acquitter un jour de ces petites obligations, il rougissoit d'accepter mes avances ; cette noble fierté ne pouvoit lui nuire dans mon esprit, mais elle m'affligeoit ; je l'aimois trop pour ne pas souhaiter qu'il se montrât plus libre et plus ouvert avec moi.

Pendant la route, Nelson parut fort triste. Je l'étois beaucoup aussi. Je n'avois point encore éprouvé cet ennui, cette langueur qu'inspirent l'absence et la perte d'une douce habitude. Je priai Nelson de ne point parler de ma pupille devant lady Lindsey. Sans lui confier mes sentimens pour elle, je lui montrai seulement la crainte de faire naître des soupçons dans l'esprit de ma mère sur mon attachement aux intérêts de cette jeune personne.

De quelle douloureuse surprise je me

sentis saisir en tombant aux pieds de lady Lindsey, en la serrant entre mes bras! cette tendre mère avoit défendu qu'on m'instruisît du dérangement de sa santé; elle s'efforça même de me le cacher; mais son abattement, sa maigreur annonçoient déjà l'affreux dépérissement où jette la consomption. Le plaisir de me revoir sembla la ranimer, lui rendre l'espérance de se rétablir. Elle reçut Nelson comme l'ami d'un fils qu'elle chérissoit; occupée de son état, elle me parut détachée de tous les projets ambitieux qu'elle formoit avant mon départ. Loin de penser à me donner des liens, elle s'applaudissoit de me voir libre: sensible à mes attentions, charmée de mon assiduité près d'elle, de mes soins, de mes complaisances, elle répétoit à ceux qui l'approchoient: Je me trouve heureuse de jouir de toute la tendresse de mon fils, de n'avoir point de rivale dans son cœur.

Elle passoit le reste de la saison à Bath; mon devoir m'imposoit la loi de

ne pas la quitter. J'entretenois un commerce de lettres avec mistriss Howard. J'appris par elle que miss Nesby préféroit la solitude à tous les amusemens dont la nouveauté sembloit devoir exciter sa curiosité. Toujours renfermée avec Hélène, elle ne quittoit son appartement qu'aux heures où la politesse exigeoit sa présence dans celui de mistriss Howard ; elle s'empressoit d'en sortir dès que le cercle commençoit à s'y former ; ou, si elle cédoit à ses instances, si elle restoit, on lisoit dans ses yeux qu'elle se gênoit. Cependant elle prêtoit une obligeante attention à l'entretien, parloit peu, mais avec tant de douceur, de justesse, d'agrément, qu'on ne pouvoit sans regret l'abandonner à ce goût de retraite qui privoit la société d'une personne née pour en être l'ornement, pour en faire les délices.

Dès que j'eus reçu des informations d'Yorck, j'écrivis à miss Nesby. Lady Walters n'y habitoit point alors. Passée depuis six mois en France, elle résidoit

actuellement à Nîmes, espérant y rétablir une poitrine délicate et foible. Son retour dépendoit du moment où elle se sentiroit en état de se passer des secours qu'elle trouvoit au midi de la France.

Je vis avec plaisir le séjour de miss Nesby se prolonger à Londres sans que je pusse me reprocher de changer les dispositions de son père sur elle. Mistriss Howard se félicita de ne point se séparer de son aimable compagne, et ma pupille m'écrivit, qu'attachée à cette dame par l'estime et la reconnoissance, elle attendroit sans impatience auprès d'elle le retour de lady Walters.

Satisfait de cette assurance, je partageois mes soins entre ma mère et Nelson. Le caractère et la singularité de ce colon offroient à mon examen une foule de contrariétés dont il m'étoit impossible alors de démêler le principe. Sa situation devoit plutôt le livrer à la mélancolie que lui causer des mouvemens d'impatience et de fureur; il paroissoit moins attristé par le souvenir d'un événement

passé, que tourmenté par des peines présentes : une continuelle inégalité d'humeur marquoit tous ses instans. Il évitoit de se laisser voir ; souvent il me fuyoit pendant des jours entiers ; en vain je voulois l'engager à chercher de la consolation dans mon amitié, il ne connoissoit pas ce besoin de l'ame, cette douce communication de sentiment, si nécessaire à un cœur tendre. Sensible à son état, je le pressois de s'entretenir avec moi de tout ce qui l'occupoit. Il rougissoit, gardoit le silence, ou le rompoit par des paroles entrecoupées, par des exclamations de douleur ; quelquefois il me faisoit des reproches amers. Que ne me laissiez-vous périr au milieu des flots, me disoit-il un jour d'un ton dur et d'un air farouche ? pourquoi m'arrachâtes-vous à la mort ? C'est un être malheureux sur qui tombent vos bontés ; c'est un sauvage dont la rusticité doit lasser votre amitié ; peut-être vous repentirez-vous de l'avoir conservé, de l'avoir aimé : ah ! vous ne connoissez

pas toutes les peines qui déchirent mon ame !

Un cœur si peu capable de céder aux instances de l'amitié, devoit rebuter le mien ; mais attribuant cette espèce de férocité à son éducation, à la violence de ses chagrins, elle me fâchoit sans me révolter : j'espérois que le temps et la dissipation feroient sur son esprit leur effet ordinaire ; je me proposois de changer ce naturel emporté, par la douceur, par la complaisance : sa position actuelle, le besoin qu'il avoit de moi, aidoient à me rendre indulgent ; des qualités estimables compensoient à mes yeux la rudesse momentanée de son caractère ; loin de m'obstiner à pénétrer ce qu'il vouloit cacher, je m'imposai la loi de ne jamais lui faire une seule question ; mais ni mes attentions, ni le plus beau séjour du monde, ni les amusemens variés de Bath ne purent calmer son inquiétude, ni diminuer sa sombre tristesse.

La santé de ma mère se rétablit assez pour lui permettre de retourner à Lon-

dres. Avec quel plaisir je revis miss Nesby! combien j'eus de peine à renfermer ma joie dans le fond de mon cœur, à cacher la flatteuse émotion de mes sens! tout me forçoit encore à cette dure contrainte. Je devois tant d'égards à lady Lindsey! mon respect pour elle et la prudence m'ordonnoient également de me taire. Si j'avouois mon amour, en serois-je long-temps le maître? pourrois-je contenir une passion si vive? la plus légère espérance de retour ne m'entraîneroit-elle pas au-delà des bornes que je m'étois prescrites? ne rendroit-elle pas mes désirs plus ardens et mon attente plus pénible? Quelquefois je croyois apercevoir dans les regards de la charmante fille... Ah! ne rappelons point cette fatale erreur! elle n'aida que trop peut-être à fermer mes yeux sur ses vrais sentimens.

La qualité de tuteur me donnoit des droits dont je profitois pour procurer à miss Nesby tout ce qui pouvoit flatter son goût : on ignoroit l'état de sa fortune;

elle-même n'en connoissoit pas le peu d'étendue. Les quatre mille livres sterling que je devois recevoir à Londres, confiées à un négociant, se trouvèrent confondues parmi les dettes immenses de cet homme, échappé par la fuite aux poursuites de ses créanciers. Il venoit de quitter le royaume quand j'arrivai à Londres. Nelson étoit avec moi chez le banquier où j'en appris la nouvelle ; je le priai de se taire sur un événement que je voulois cacher à ma pupille. Je me plaisois à la faire vivre dans l'aisance, à voir briller sur elle les ornemens dont son deuil avancé lui permettoit de se parer. Je saisissois les plus légers prétextes pour lui donner des fêtes ; je jouissois du plaisir inexprimable de répandre mes dons sur l'objet le plus aimable, et de la douce satisfaction d'obliger sans imposer le poids de la reconnoissance.

Une partie de l'hiver se passa sans apporter aucun changement dans ma situation, mais sa fin fit renaître mes

craintes. En recouvrant ses forces, ma mère se rapprocha de la cour, et reprit insensiblement ses premières idées. Mylord Portland, dont elle me destinoit la fille, étoit alors vice-roi d'Irlande, et résidoit à Dublin avec toute sa famille. Il s'y ennuya, demanda son rappel, l'obtint, annonça son prochain retour à Londres. Ma mère en montra de la joie; elle m'en parla comme d'une nouvelle qui devoit m'intéresser et me plaire. Les plus vives inquiétudes commencèrent à m'agiter. Quelle objection opposer à cette alliance si convenable? n'avois-je pas consenti aux démarches de lady Lindsey? comment les rendre vaines sans aucunes raisons apparentes de les désapprouver? comment soutenir la pensée de l'irriter, de blesser son cœur d'un trait douloureux! Il étoit des momens où touché de ses bontés, espérant tout de sa tendresse, je voulois lui ouvrir mon ame tout entière, lui avouer mon amour, lui présenter Emma, tomber à ses pieds, lui dire: Vous souhaitez mon bonheur; ah!

daignez le faire en m'accordant cette femme chérie ; que je la tienne des mains de ma mère, et tous les vœux de mon cœur seront comblés !

Cent fois prêt à suivre ces mouvemens, je me sentois retenu par la connoissance du caractère de lady Lindsey. Si l'ambition fermoit ses yeux au mérite d'Emma, si, ne voyant en elle que la fille d'un proscrit, l'objet de ma désobéissance, un obstacle à ses vœux les plus chers, elle exigeoit de moi le sacrifice impossible de mon amour, quel reproche me serois-je préparé ! j'aurois perdu l'avantage précieux de vivre avec ma mère dans une douce intelligence, j'aurois exposé miss Nesby à son ressentiment, et rendu ma situation plus embarrassante et plus fâcheuse.

En s'appliquant à détourner les maux dont on se croit menacé, trop souvent on s'occupe d'un soin inutile. Avant l'arrivée de mylord Portland, j'eus la douleur de voir retomber ma mère dans une langueur dont il restoit peu d'espoir de

la retirer. On lui conseilla d'aller en France, ou d'essayer si son air natal ne lui feroit point éprouver un heureux changement : elle se détermina pour l'Écosse, et ce projet de voyage effaça peu-à-peu de son esprit tous les autres objets.

Rien ne pouvoit me dispenser d'accompagner ma mère, de la servir, de la consoler dans un état où ma tendresse, où mes soins lui devenoient si nécessaires. Il falloit donc me séparer une seconde fois d'Emma ; la quitterois-je encore sans lui ouvrir mon cœur, sans sonder les dispositions du sien, sans connoître si ses idées de bonheur s'accordoient avec mes désirs ? Tout me prouvoit son estime ; elle me montroit des égards, même une sorte de préférence ; mais je souhaitois inspirer un sentiment plus flatteur et plus tendre. L'absence alloit détruire une partie des raisons qui me forçoient au silence : cependant lié par ma promesse, par les sermens que sir Edmond avoit exigés de moi, je n'osois manquer à ma parole, trahir la

confiance d'un ami descendu paisible au tombeau, dans la consolante certitude de ma fidélité. Cet engagement frivole, peut-être, aux yeux d'un homme moins exact, devenoit imposant et respectable aux miens, quand je me rappelois l'attendrissant souvenir de l'instant où je m'étois soumis à cette loi; mon intérêt me permettoit-il de l'enfreindre? Quelquefois je me proposois d'instruire Nelson de mes sentimens; il m'eût été bien doux de parler d'Emma, de mon amour, de mes projets, mais son humeur et sa réserve le rendoient peu propre à s'attirer ma confiance. Il est rare d'en inspirer, quand on est incapable d'en montrer soi-même.

En revenant de Bath, je m'étois fait un plaisir de le présenter à mes amis; pendant un peu de temps il se répandit dans le monde avec assez de répugnance. La maison de mistriss Howard fut la seule où il parut se plaire; insensiblement il devint assidu chez cette dame, s'attira l'estime de sa société, et bientôt en fit

partie. Peu-à-peu je le vis moins sombre, moins négligé, plus aimable ; il commençoit à chercher, à goûter les amusemens. Miss Nesby le traitoit avec bonté. Quand je ne pouvois la visiter, je chargeois Nelson de lui porter des livres, de la musique, des fleurs, mille bagatelles dont elle s'amusoit. Il sembloit s'attacher plus tendrement à moi, il me disoit qu'il vouloit faire passer ses fonds en Angleterre, s'y fixer, ne me quitter jamais. Je m'applaudissois de ce changement, quand le hasard me fit découvrir dans son cœur un désir aussi vif de retourner à la Caroline, qu'il avoit montré d'ardeur à s'en éloigner.

Nous promenant tous deux, un matin, sur les bords de la Tamise, nous nous arrêtâmes pour regarder une frégate qui mettoit à la voile. Les yeux de Nelson s'attachèrent sur ce bâtiment, le suivirent, ne purent s'en détourner. Ses soupirs, son agitation, ses mouvemens me frappèrent. Eh! d'où naît votre émotion, lui demandai-je? connoissez-vous ceux

que le vent éloigne de nous ? Ils partent, s'écria-t-il ; qu'ils sont heureux, que j'envie leur sort ! et joignant ses mains, levant au ciel ses yeux humides de pleurs : O douces contrées, dit-il d'un ton triste et passionné, lieux chers à mon souvenir, ai-je perdu l'espoir de respirer encore votre air délicieux !

Tant d'inconstance et de bizarrerie m'étonnèrent, me confondirent. Il remarqua ma surprise, parut fâché de s'être abandonné au transport qui venoit de déceler un désir si contraire à ses discours. Je rêvois, il se taisoit : et nous rentrâmes chez moi sans qu'aucun de nous songeât à rompre le silence.

Malgré le caractère incompréhensible de cet homme, j'avois senti trop de plaisir à l'obliger pour me refuser à la douceur de le servir encore. Il vouloit me quitter à la porte de mon appartement ; je le retins, lui demandai la raison d'une dissimulation dont je pouvois me plaindre. Pourquoi feignoit-il de vouloir vivre à Londres ? pourquoi se préparoit-il à me

suivre en Ecosse, quand tous les vœux de son cœur se tournoient vers sa patrie? eh! d'où vient me cachoit-il un désir si naturel, si facile à satisfaire?

Mes questions l'embarrassèrent. Il porta sur moi ces regards inquiets, qui semblent chercher dans les yeux d'un ami si ses premiers reproches ne seront point suivis d'une plainte plus grave. Il me dit enfin, que venant d'atteindre l'âge où la loi le rendoit maître de sa fortune, pouvant la retirer des mains de son oncle, vivre indépendant, se choisir une habitation, il se trouveroit heureux de repasser les mers, et de revoir les lieux de sa naissance; mais tant de difficultés s'opposent encore à ce dessein, ajouta-t-il, que je n'ai cru devoir ni en parler, ni m'en occuper. Je me levai, pris dans un tiroir six cents guinées, et les mettant devant lui: M'avez-vous cru capable, lui dis-je, de vous refuser les moyens d'être heureux?

Il changea de couleur, hésita, parut délibérer avec lui-même; ensuite se blâ-

mant tout haut d'avoir pu balancer un instant, il repoussa l'or que je lui présentois, se leva brusquement, s'éloigna de la table et de moi. Chagrin, blessé de mes instances : Cessez, s'écria-t-il, cessez de me presser ; qui, moi, j'accepterois !.... quoi, j'abuserois !.... non ; l'honneur me défend ;.... puissé-je périr ici, ne me voir jamais possesseur tranquille.... Ah ! je ne devrai point mon bonheur à la bassesse. Il se tut, se promena dans la chambre avec agitation, et se rapprochant, il prit ma main, la serra : Cher Lindsey, me dit-il ; je ne connoissois pas toute ma foiblesse ; vous venez de tenter un homme indigne de votre amitié, un vil esclave de ses passions, un ingrat.... Oui, je le suis, il n'est pas en mon pouvoir de cesser de l'être ; cette certitude brise mon cœur, le déchire, me livre au désespoir. Alors tombant sur un siége, il donna toutes les marques d'une douleur immodérée. Mes caresses, mes prières ne purent l'obliger à s'expliquer : il m'interrompoit, me conjuroit

de ne pas le rendre méprisable à ses propres yeux : il pleuroit, gémissoit, prononçoit sur lui les plus terribles imprécations. Jamais, jamais ne quitter l'Angleterre, s'écria-t-il, si pour revoir sa patrie il devoit se préparer de honteux, d'éternels reproches !

Ah ! pourquoi son cœur ne fut-il pas assez noble, assez vrai, pour me dévoiler cet étrange langage ? comment put-il résister à mes tendres prières ? l'honneur ne lui permettoit pas d'accepter un service du seul ami dont il eût droit de l'attendre ; il s'avouoit ingrat : il sembloit craindre de le devenir davantage : aucune idée, aucun soupçon ne m'aidoient à l'entendre ; en vain je le pressois de parler, il se tut obstinément, continua de rejeter mes offres, dans un moment avec des marques de sensibilité, dans un autre avec une sorte d'horreur, mais toujours avec la même opiniâtreté.

Depuis l'instant où son malheur et le mien nous avoient liés ensemble, ses actions, ses discours, tous ses mouvemens

étoient une impénétrable énigme pour moi. Son caractère se contredisoit sans cesse. Jamais pourtant il ne se démentit sur un seul point. Dans la nécessité absolue de contracter des obligations, il montra toujours une extrême répugnance à recevoir mes avances ; il prenoit les plus minutieuses précautions pour les constater et m'en assurer le retour. Je riois de son exactitude, et le grondois de sa réserve, sans obtenir de lui qu'il se gênât moins dans sa dépense ; sa fierté la bornoit à d'indispensables besoins, et jamais il ne consentit à regarder ma fortune comme un bien dont il pouvoit disposer librement.

L'ami qui n'ose répandre ni ses peines, ni ses plaisirs dans notre cœur, cesse insensiblement de nous intéresser. La confiance est le charme d'un commerce intime, et sans elle l'amitié ne peut être un sentiment durable. Peu-à-peu Nelson perdit auprès de moi ; si je continuai à vivre avec lui dans la même familiarité, ce fut moins par une suite de mon premier goût,

que par les égards dus à sa situation. La moindre plainte, le plus doux reproche pouvoit le porter à se priver de mes secours, à s'éloigner du seul appui qu'il eût en Europe. J'appris indirectement son impatience pour le retour d'un vaisseau chargé de ses lettres ; le désir de recevoir une réponse, sans doute bien intéressante, devoit le fixer à Londres ; par une suite de l'apparente inconséquence de ses démarches, il voulut m'accompagner en Ecosse.... Ah ! que ne demeura-t-il, que les vents favorables à ses projets ne l'emportèrent-ils loin de moi ! heureux si les mers s'élevant entre nous !.... mais que servent de vains souhaits ? Une puissante, une invisible main semble préparer les événemens, nous guider, nous conduire, nous forcer à marcher dans le sentier qu'elle trace devant nous. Foible raison, inutile prudence ! votre pouvoir se borne-t-il à exciter nos regrets ?

Le temps où je devois éprouver toutes les peines, sentir toutes les douleurs qui

peuvent accabler une ame sensible, étoit déjà marqué par le sort. La saison s'avançoit, ma mère se disposoit à partir, mon cœur se serroit à l'approche de l'instant qui m'alloit séparer d'Emma. Je ne lui cachois point ma tristesse ; je cherchois à pénétrer si elle en étoit touchée : un sentiment inquiet me faisoit observer ses regards, ses discours, ses moindres mouvemens. Depuis mon retour de Bath, elle ne me paroissoit plus la même. Je ne sais quelle différence je croyois remarquer dans sa conduite, dans son accueil : si j'avois osé m'en plaindre, il m'eût été difficile d'exprimer l'espèce de son changement, mais je le sentois : ma présence annoncée, attendue, lui causoit souvent de la surprise, même une sorte d'effroi : je la trouvois plus réservée, plus grave, plus silencieuse. Chaque jour augmentoit la distance où me tenoit son sérieux imposant, sa politesse trop marquée et trop exacte. Elle me montroit de l'amitié, mais elle ne me parloit point avec cette liberté d'esprit, cette confiance que mon

respect, le temps, l'habitude de me voir devoient lui inspirer. Ses yeux se fixoient rarement sur les miens, et quand ils s'y arrêtoient un moment, j'y apercevois un mélange de trouble, de crainte, d'attendrissement..... qu'il m'en coûtoit alors pour ne pas lui dire : je vous aime, je vous adore ! Ces mots erroient sans cesse sur mes lèvres ; je ne contenois mes tranports, je ne conservois d'empire sur mes sens que par une fuite soudaine. Je sortois sous de vains prétextes ; je rentrois sous de plus vains encore, miss Nesby voyoit mon émotion, et jamais elle ne m'en demandoit la cause. Combien de fois prêt à parler, emporté par un mouvement passionné, saisissant sa main, tremblant..... O mon ami, votre ame paisible ne se peindra jamais les violentes agitations de la mienne ! pardonnez-moi ces longs, ces inutiles détails. Mon cœur long-temps privé de la douceur de s'ouvrir, abuse peut-être du plaisir de se répandre dans le vôtre. Vous m'avez promis une tendre pitié, ne me refusez pas

de l'indulgence. Quel triste récit il me reste à vous faire ! faut-il me retracer des images si terribles, me livrer à des souvenirs si déchirans !.... souffrez que j'interrompe ici cette fatigante narration : elle me replonge dans ce noir chagrin, dans cet accablement d'esprit où vous me laissâtes.

Excitez en ma faveur la compassion de madame de Monglas, engagez son aimable amie à me plaindre ; elle seule me laisse encore entrevoir une consolante perspective. Je ne formois plus de désirs ; mais la rendre heureuse, contribuer à son bonheur : ah ! c'est un espoir qui ranime mon ame abattue.

Mademoiselle de Vallière consentira-t-elle à me devoir sa félicité ? ne dédaignera-t-elle point les soins, les vœux d'un infortuné ?.... la justesse de son esprit, la noblesse de ses sentimens me rassurent. Pourroit-elle me punir des fautes du hasard, d'un destin malheureux? Belle Sophie ! vous ne tromperez point mon attente ; vous mêlerez des larmes à

mes pleurs, et vous en tarirez la source; je retrouverai près de vous ce calme, cette paix si long-temps perdus, vous me rendrez à la raison, au monde, à moi-même, aux douceurs du repos. Adieu, mon cher Monglas, vous recevrez bientôt la suite des événemens qui intéressent le plus tendre et le plus sincère de vos amis.

---

Mon émotion, mon trouble m'avoient fait parcourir ce cahier avec rapidité, lire la fin sans beaucoup d'attention : à présent, ma chère, j'en suis frappée. Moi! je ne *punirai pas les fautes du hasard, un destin malheureux!* je *mêlerai des larmes aux pleurs* de mylord Lindsey! il est *personnellement intéressé*, dit-il, en commençant sa lettre..... quoi! les liens du sang m'uniroient-ils?..... flatteuse et vaine espérance, ne me séduisez pas!

Les dernières expressions de Mylord ont charmé madame de Monglas; tout le

soir elle m'a félicitée d'être destinée à bannir d'un cœur tendre *cette triste Emma, dont le souvenir afflige encore l'intéressant, le généreux Lord.* Ah! je puis pleurer avec mylord Lindsey, le plaindre, désirer son repos; mais le consoler, lui rendre la paix, faire son bonheur, lui devoir le mien; oh! jamais, jamais!

---

## XLIII<sup>e</sup>. LETTRE.

Le hasard vient de m'apprendre que M. de Germeuil est attendu chez le comte du Roure vers la fin de la semaine. Il ne m'écrit point; il revient, est-ce dans l'intention de me revoir; me cherchera-t-il? Je n'ose lui envoyer ma lettre. Après plusieurs jours passés, quand un premier mouvement n'excuse plus à mes propres yeux... non, je ne puis m'y déterminer.

Mille inquiétudes agitent mon cœur. La suite du récit de mylord Lindsey me jette dans un trouble inconcevable. Je

vous l'envoie. Vous jugerez, en la lisant, de tous les sentimens qu'elle peut exciter dans mon ame.

*Lettre de mylord Lindsey à M. de Monglas.*

« Je suis bien flatté des reproches de madame de Monglas. Comme je la crois plus sensible que curieuse, elle me permettra d'attribuer son empressement de voir la suite de mon manuscrit, à la bonté dont elle daigne m'honorer. Assurez-la, je vous en prie, de ma reconnoissance, de mon respect et du chagrin que je sens de ne pouvoir me rendre encore à son obligeante invitation.

» Les dernières lignes de mon cahier ont *embarrassé*, dites-vous, mademoiselle de Vallière, et vous me félicitez de l'*intérêt* qu'elle commence *à prendre aux peines de mon cœur. S'inquiéter*, ce n'est pas *s'attendrir.* Mais pourquoi ces insinuations ? N'égarez pas vos idées, ne formez point de conjectures, elles vous

jetteroient dans l'erreur. Gardez-vous, mon ami, gardez-vous bien de *devenir l'interprète de mes sentimens*; ils vous sont inconnus. Vous ne pouvez apercevoir les liens qui m'attachent à l'aimable Sophie : liens chers, liens forts, plus forts mille fois que ceux de la nature et de l'habitude. L'amour, l'honneur, le devoir les rendent à jamais indissolubles.

» Ce langage, mystérieux en apparence, s'expliquera à mesure que vous parcourrez mes feuilles. N'étendez point vos vues, ne les communiquez pas. Ah! sans doute j'aurai besoin de *votre assistance* auprès de mademoiselle de Vallière. Vous seul pourrez demander, obtenir une faveur précieuse, une grâce ardemment souhaitée. Sa condescendance pour vous me les fait espérer. O Monglas, après une longue tourmente, qu'il est doux d'envisager le calme! Heureux si mon attente n'est point trompée, si votre charmante amie consent à ramener la paix dans mon cœur, à répandre l'agrément sur le reste de ma vie! »

*Second cahier de mylord Lindsey.*

Chaque instant qui s'écouloit, rapprochoit celui qui m'alloit arracher au plaisir de voir, d'entretenir Emma : je ne sais quelles idées indéterminées, mais sombres, affligeantes, aigrissoient mes chagrins. Tous les jours augmentoient la tristesse de ma pupille, et rien ne pouvoit me faire penser que mon prochain éloignement en fût l'objet. Je me sentois agité : un secret pressentiment sembloit m'annoncer combien ce voyage me préparoit de peines. En vain je m'efforçois d'appaiser ce trouble intérieur par toutes les raisons capables de le dissiper. Je laissois miss Nesby chez une amie empressée à l'obliger ; je ne lui connoissois aucun goût de préférence, aucun penchant dont je dusse m'alarmer. Tous ses amusemens se bornoient à de longues promenades avec Hélène dans les environs de Londres, promenades solitaires où personne ne l'accompagnoit. Elle ne

recevoit point de visites : son appartement s'ouvroit pour moi seul ; le titre de tuteur m'en donnoit l'entrée à toutes les heures du jour ; des mouvemens jaloux ne devoient point m'agiter, et pourtant je me livrois à la plus vive inquiétude ; mon cœur se brisoit à la seule pensée de m'éloigner d'elle ; de m'en éloigner sans lui découvrir mes sentimens, sans m'assurer des siens.

J'aurois voulu me dispenser de prendre congé de miss Nesby, mais la bienséance ne me le permettoit pas. Je redoutois ce moment. Pourrois-je, en lui disant adieu, me rendre maître des mouvemens de mon cœur, en retenir, en cacher la violence? La veille de mon départ, j'allai chez elle avant l'heure où elle sortoit ordinairement. Je la trouvai dans son cabinet, négligée, pensive, abattue ; l'altération de sa voix, la rougeur de ses yeux me découvrirent qu'elle venoit de pleurer, et l'air dont elle me reçut m'apprit combien elle désiroit dérober à ma vue les traces trop apparentes de ses larmes.

Cette connoissance me toucha sensiblement. Eh quoi! tant de soins, des attentions si délicates, si suivies, si désintéressées ne m'avoient donc point acquis l'amitié de miss Nesby? étois-je encore un étranger pour elle? Me tairez-vous le sujet de votre douleur, Madame, lui demandai-je, en contenant à peine ma vive émotion; doutez-vous de mon zèle, de mon attachement? D'où naît cette tristesse si profonde? pourquoi vous efforcez-vous de me la cacher? Vous pleurez, Madame, vous pleurez, et ne daignez pas répandre vos chagrins dans le sein d'un ami! ai-je mérité cette cruelle défiance? vous plaignez-vous de moi? Je serois bien ingrate, interrompit-elle, si je me plaignois d'un ami si généreux. La réserve n'est pas toujours une marque de défiance; je n'ai point de secrets dont la communication pût être un soulagement pour mon cœur, ou une preuve de ma reconnoissance pour mylord Lindsey. Mes seules réflexions font couler mes larmes. Eh! comment n'en verserois-je pas?

privée de mes parens, des avantages de ma naissance, étrangère dans ma patrie, vivant sous les yeux des ennemis de mon père; triste, inquiète, sans état, sans appui, des idées vagues remplissent mon esprit de terreur : le passé m'afflige, et l'avenir m'épouvante. Je ne puis être paisible à Londres; la fille d'un proscrit devoit-elle jamais paroître au milieu de cette brillante capitale? Hélas! pourquoi la volonté de mon père m'a-t-elle arrachée d'un asile plus convenable à ma fortune? Ah! si son malheur, si le mien s'étendoit sur vous..... un destin rigoureux s'attache à me nuire : il vous menace peut-être..... et s'arrêtant, levant au ciel ses yeux baignés de larmes : Dieu tout-puissant, s'écria-t-elle, ne permets pas, ne permets jamais que le noble, le compatissant, le généreux ami de mon père, partage les malignes influences du sort affreux qui me poursuit.

Quel mouvement son action, ses paroles élevèrent dans mon ame! combien je me reprochai ce long, ce pénible si-

lence que j'avois cru devoir m'imposer ! L'avenir effrayoit Emma, Emma s'inquiétoit, s'affligeoit d'être sans appui ; en lui cachant mon amour, mes desseins, les dispositions de son père, je la livrois moi-même à ces vaines terreurs. Eh quoi ! Madame, lui dis-je, avez-vous oublié que j'ai juré de vous rendre heureuse ? que sir Edmond m'a transmis ses droits, s'est reposé sur moi du soin de votre bonheur ? Chère Emma, bannissez à jamais vos craintes, dissipez ces tristes alarmes ; comment vous croyez-vous sans appui, quand on m'a nommé l'arbitre de votre félicité ? Ah ! la mienne dépend de votre repos, de votre joie ! Souvenez-vous des vœux de votre père, de mes sermens, de cet instant où nos mains unies entre les siennes... Ah dieu ! quel temps retracez-vous à ma mémoire, s'écria douloureusement Emma ! l'image d'un père expirant redouble encore mes craintes. Sans cesse je crois entendre sa voix menaçante ; il me semble que son ame erre autour de moi, se plaint,

m'accuse, conserve le pouvoir d'attirer la vengeance céleste sur un enfant rebelle ; forcée d'enfreindre une dure, une cruelle loi, je frémis en songeant que bénie conditionnellement.... Transportée, hors d'elle-même, elle se leva, joignit ses mains, et fléchissant un genou : Pardonne, ô mon père, pardonne à ta malheureuse fille, s'écria-t-elle tout en pleurs, elle a dû préserver...... Si trop coupable à tes yeux elle est indigne de ta clémence, au moins punis-la seule ! Ses soupirs, ses cris, ses gémissemens étouffèrent sa voix. Je la relevai, elle se renversa sur un siége, et cachant son visage, elle se mit à pleurer amèrement.

Que les expressions d'Emma, que ses larmes excitèrent de sensations différentes dans mon cœur ! un mouvement inquiet et passionné me fit tomber à ses pieds, saisir ses mains, les presser avec ardeur. Ah ! si l'ame de votre père pouvoit errer autour de vous, lui dis-je, ce seroit pour vous engager à confirmer

le don précieux qu'il daigna me faire. Il me nomma votre époux ; il me rendit dépositaire de son autorité : je veux m'en servir, mais seulement pour calmer votre esprit, votre cœur. Emma, ma chère Emma ! ma sœur, mon amie, objet de mon respect, de ma vénération, de mon amour, de mes désirs ! prononcez sur mon destin, sur le vôtre ; maîtresse souveraine de vos volontés, des miennes, approuvez ou rejetez mes vœux. Ah ! voudrois-je vous devoir aux dispositions de sir Edmond ? Soyez libre, Madame, je vous affranchis des promesses qui, peut-être, vous furent arrachées en ma faveur ; je vous remets tous mes droits, je vous immole toutes mes espérances ; mais accordez-moi de l'amitié, de la confiance ; daignez me répondre dans la sincérité de votre cœur : qui élève vos alarmes ? d'où naissent ces craintes si vives ? quelles lois vous a-t-on *forcée d'enfreindre?* de quel *bien* la *préservation* vous intéresse-t-elle ? pourquoi vous traitez-vous d'*enfant rebelle* ?

dussiez-vous m'accabler de douleur en me révélant ce secret, parlez, Madame, parlez ; dissipez le trouble que vos pleurs, que votre effroi viennent d'exciter dans mon cœur.

Je ne le puis. Non, je ne le puis, répéta tristement Emma. Un noir pressentiment.... si je n'exposois que ma vie en rompant le silence, je croirois devoir ce sacrifice à votre généreuse amitié. Cessez, Mylord, cessez de me presser ; laissez-moi mes funestes secrets ; séparez à jamais vos intérêts des miens ; élevée loin du monde, au sein de la disgrâce, je ne suis point destinée à vous rendre heureux. Oubliez une infortunée, trop sensible à vos bontés pour ne pas rougir d'en paroître ingrate ; permettez-moi de vous débarrasser des soins dont mon père osa vous charger ; souffrez que je quitte une maison où trop d'éclat m'environne ; une simple habitation, une retraite ignorée convient à ma fortune. C'est dans l'obscurité, c'est dans la

solitude que je dois chercher cette paix dont vous désirez me voir jouir.

Les paroles d'Emma, ses propositions si étranges, si peu attendues, pénétrèrent mon cœur de mille traits douloureux. Elle avouoit un secret, et refusoit de me le confier. Elle craignoit de me paroître ingrate ; mes soins la gênoient ; elle vouloit s'y soustraire : plusieurs circonstances se rassemblèrent sous mes yeux ; je me rappelai sa répugnance à s'éloigner de Beauford, l'article du testament portant l'exclusion de tout homme *né hors du sein de la Grande-Bretagne* : sans doute en me suivant en Angleterre, elle laissoit à la Caroline un objet chéri. Mais d'où vient sembloit-elle craindre les menaces, les malédictions de son père ? Le choix d'une fille si éclairée pouvoit-il révolter ses parens, être si positivement rejeté ? Agité par ces réflexions embarrassantes, je levai les yeux sur miss Nesby ; qu'elle me parut touchante ! ému, attendri, animé du désir

d'essuyer ses pleurs : Séparer vos intérêts des miens, vous oublier, moi, Madame ? lui dis-je, ah ! ce sacrifice est le seul que je ne puis vous faire. Disposez de ma fortune, de ma liberté, de ma vie ; imposez-moi des lois ; prêt à m'y soumettre, je jure à vos pieds de remplir tous vos vœux, d'obéir à tous vos ordres. Osez, Madame, osez vous confier à ma foi, c'est un tendre, un sincère, un ardent ami qui vous presse, qui vous conjure de lui ouvrir votre cœur. Etes-vous engagée ? pleurez-vous l'absence d'un amant aimé ? faut-il vous rendre à cet homme heureux ? traverser les mers pour me priver à jamais de vous ? Ah ! je vous reconduirai sur ces rives regrettées : en vous y laissant, je les arroserai de mes pleurs ; mais Emma, ma chère Emma n'en répandra plus, et son bonheur me consolera de la perte éternelle du mien.

La charmante fille soupira, porta sur moi des regards timides, baissa les yeux, rougit, hésita, voulut parler, me re-

garda encore, et d'un ton bas, d'une voix tremblante : Je ne pleure point l'absence d'un amant, dit-elle, un amant ne fait point couler mes larmes ; le bonheur ne m'attend point dans ces contrées où mon père m'a défendu de vivre, mais j'y perdrois au moins une partie de mes terreurs ; je gémirois seule sous le poids des terribles imprécations prononcées sur ma tête ; je ne craindrois plus qu'elles s'étendissent sur les uniques objets de toutes mes affections.

Eh ! quels sont, Madame, quels sont ces objets d'une si tendre inquiétude ? lui demandai-je avec un trouble inconcevable ; il existe donc des *objets de vos affections ?* nommez-les moi, ils le deviendront des miennes. Tout ce qui vous intéresse, tout ce que vous aimez peut m'être cher. Elle parut incertaine ; je la vis balancer, s'émouvoir. Je redoublai mes instances ; elle cédoit ; j'allois lire dans son cœur, quand plusieurs voix se firent entendre. Je me levai précipitamment, miss Nesby s'éloigna de moi dans

un désordre extrême ; la porte s'ouvrit, Hélène entra, introduisant mistriss Howard et Nelson.

De quelles légères circonstances le sort des malheureux humains peut dépendre ! fatale interruption ! un instant de plus m'ouvroit ce cœur si long-temps fermé, détournoit tous les maux que redoutoit miss Nesby. Elle alloit perdre ses craintes, en m'en découvrant le principe ; elle alloit trouver dans un amant passionné un sensible, un indulgent ami. Chère Emma ! tu vivrois, ton heureux possesseur eût vu ses droits confirmés par mon aveu ; mon souvenir se seroit gravé dans ta mémoire ; tes plaisirs, ton bonheur t'auroient sans cesse rappelé mon idée... hélas ! elle n'est plus. Vaines plaintes, vains regrets !... puisse au moins celle qui m'en retrace une si touchante image s'attendrir en ma faveur, me croire assez puni. O vous, qui devez des larmes à l'infortunée dont la destinée fait couler les miennes, daignez me plaindre, daignez la pleurer avec moi ! Du fond de son tom-

beau elle vous donne un père.... Ah ! j'en ai pris pour vous les douces, les vives affections, accordez-m'en le titre, j'en remplirai les devoirs. Je le jure par Emma, par ses cendres révérées, par le sentiment immortel qui m'attache à sa mémoire, qui me rend son souvenir à jamais cher, à jamais respectable !

Ce jour, le dernier de ma tranquillité, avoit été choisi par la princesse de Galles pour voir un cabinet d'histoire naturelle dont lady Lindsey faisoit ses délices et l'objet d'une amusante étude. On me cherchoit de sa part. Nelson m'en avertit ; il ajouta qu'elle se trouveroit embarrassée, si la Princesse arrivoit avant moi. Il prononça ce peu de mots très-bas ; à peine me fut-il possible de les entendre. Trop occupé de mes mouvemens pour observer les siens, j'allois le prier de retourner auprès de lady Lindsey, de ne pas lui dire qu'il venoit de me rencontrer, quand son extrême pâleur me frappa ; je le vis chanceler, chercher un appui, tomber sur un sopha, y res-

ter sans force et sans connoissance. Miss Nesby jeta un cri, mistriss Howard et moi nous nous empressâmes à le secourir; il revint bientôt à lui-même, parut mortifié de cet accident, attribua sa foiblesse à des fleurs qui parfumoient le cabinet, dont l'odeur lui causoit toujours, dit-il, cette espèce d'anéantissement: on passa dans une autre pièce. Je désirois me revoir seul avec Emma; mais mistriss Howard demandant du thé, se montrant disposée à ne pas quitter miss Nesby le reste du matin, je pris congé de toutes deux; déterminé pourtant à ne point partir sans une explication si nécessaire à mon repos, en sortant j'avertis Hélène du dessein où j'étois de revenir le soir, et lui dis d'engager sa maîtresse à m'attendre dans son appartement. Je remarquai de l'attendrissement sur le visage de cette fille; la tristesse de ses regards redoubla le serrement de mon cœur; elle sembloit retenir des larmes prêtes à lui échapper, et je l'entendis

pousser un profond soupir au moment où je m'éloignois d'elle.

Dans quel trouble d'esprit j'aidai ma mère à recevoir la Princesse! avec quelle impatience je remplissois un devoir indispensable! que ce jour me parut long! combien j'en souhaitois la fin! elle arrive, je me vois libre, je cours, je vole où l'inquiétude, la crainte, mille sentimens confus m'appellent. Prêt d'entrer chez miss Nesby, une palpitation violente ralentit mes pas; j'approche, en tremblant, de sa porte, je frappe, on ne me répond point; je redouble, on ouvre; c'est mistriss Howard qui se présente à ma vue; elle sort de la chambre, m'impose silence de la main, m'entraîne dans une autre pièce, elle m'apprend que miss Nesby s'est trouvée mal; on vient de la mettre au lit, elle est foible, elle a besoin de repos. Désespéré de ce contre-temps, j'insiste pour la voir, pour lui parler un seul instant : mon amie m'oppose la décence, le danger d'éloi-

gner un sommeil nécessaire à miss Nesby. Forcé de céder, je la recommande aux soins, aux attentions de mistriss Howard ; je me retire pénétré d'une affliction inexprimable. Avec le chagrin de partir sans revoir Emma, j'emporte la douleur de la laisser malade, et le regret d'avoir peut-être causé son mal, en m'obstinant à lui arracher le secret de son cœur.

Mon inquiétude me tint éveillé toute la nuit. Le matin, un billet d'Hélène calma mon agitation ; elle m'assuroit que l'accident de sa maîtresse n'auroit point de suite ; *un sommeil long et paisible venoit de lui rendre ses forces et sa santé.* Ce consolant billet me mit en état de partir avec moins de trouble. Hélas ! je ne prévoyois pas le destin d'Emma, le mien ! l'arrêt irrévocable étoit déjà prononcé contre moi ! je ne devois plus la voir, je ne devois plus entendre les accens chéris de sa voix ; séparé pour jamais d'elle, cette aimable, cette infortunée fille ne devoit plus exciter dans mon ame que des sensations doulou-

reuses, d'amers souvenirs, d'éternels regrets.

Les premiers jours de notre arrivée à Edimbourg, répondirent à l'attente de ceux qui avoient conseillé ce voyage à ma mère. Elle parut beaucoup mieux. Cet heureux effet du changement d'air me causa de la joie, mais elle fut de courte durée; bientôt mes espérances s'évanouirent, et tout s'unit pour augmenter mon chagrin.

Je reçus plusieurs billets de miss Nesby; l'état de foiblesse et d'appesantissement où elle se trouvoit, ne lui permettoit pas, disoit-elle, d'entrer dans les détails que je lui demandois. Les lettres de mistriss Howard me confirmoient cette foiblesse dont elle se plaignoit, elles me livroient à des craintes vagues; ses expressions ménagées, mystérieuses même, sembloient me préparer à de fâcheux éclaircissemens, m'annoncer une découverte désespérante; son silence, pendant plusieurs courriers, me fit sentir les plus vives alarmes. Quelle

fut ma surprise, en recevant une explication si long-temps attendue! dans quel état me peignoit-on miss Nesby! de quelle douleur me pénétroit une tristesse assez grande pour faire naître de tels soupçons?

« J'ai toujours voulu rejeter une idée, *me disoit mistriss Howard*, que la conduite de cette jeune personne et tous ses mouvemens me donnoient d'elle; mes dernières observations me forcent de m'y arrêter. Vous le dirai-je, mon ami? depuis plusieurs mois sa raison me paroît altérée. Remplie d'objets fantastiques, son imagination la livre à des terreurs qui marquent l'aliénation de son esprit. Quelquefois immobile, abîmée dans une sombre méditation, elle revient à elle en frémissant, paroît surprise, étonnée, pleine d'effroi. Dans un autre moment il lui échappe des cris, des exclamations douloureuses. Elle se prosterne, elle pleure, elle prie, elle implore le secours du ciel. Souvent elle appelle son père; elle lui demande pardon,

elle le conjure de la relever d'un serment, de retirer de dessus sa tête le poids de sa malédiction. Elle est déjà punie, dit-elle, rigoureusement punie ! Une de mes femmes, chargée du soin de la servir pendant une incommodité d'Hélène, l'entendoit gémir toute la nuit; le jour, elle la voyoit écrire, fermer sa lettre, la rouvrir, la déchirer en pleurant, reprendre sa plume, recommencer à écrire, déchirer encore ce qu'elle venoit de tracer. Elle n'est jamais paisible, jamais tranquille : mes instances, mon amitié, mes caresses ne peuvent lui persuader de quitter son appartement. Depuis votre départ elle n'en est point sortie. Mes soins l'importunent ; elle me conjure de ne point m'occuper d'elle ; elle craint de m'attrister; elle voudroit n'être plus, n'avoir jamais existé ; elle veut se cacher à tous les yeux...... Intéressante et malheureuse fille ! que je suis touchée de son état ! A son âge un chagrin si vif, de si fortes impressions ! eh ! qui le cause ce chagrin ? a-t-

elle senti des peines ? en auroit-elle de récentes ? mais non ; tout me confirme une opinion prise après un long examen, tout me rappelle à soupçonner d'égarement l'esprit de cette charmante créature. Si pourtant vous lui connoissez des sujets de crainte, si vous savez d'où naissent ses alarmes, vous m'obligerez extrêmement par cette confidence. En vérité miss Nesby m'afflige, elle m'afflige beaucoup. »

Je parcourus cette lettre avec un saisissement que chaque ligne redoubloit ; je la relus cent fois. Je n'adoptois point les idées de mistriss Howard, je ne doutois point qu'elle ne se trompât. Les personnes heureuses, dont la compassion réfléchie n'a jamais pour objet que des peines étrangères à leur cœur, connoissent-elles bien les effets d'une grande douleur ? Eh ! quelle ame peut juger le degré de sensibilité d'une autre ame ! Je ne croyois point la raison de ma pupille altérée, mais sa situation m'arrachoit des larmes. L'image d'Emma baignée de

pleurs, solitaire, affligée, effrayée par de cruels souvenirs, par des craintes secrètes, se présentoit sans cesse à mon esprit : pénétré de ses chagrins, dévoré des miens, éprouvant malgré moi le tourment d'une jalouse inquiétude, ma position me paroissoit si fâcheuse, que je m'étonnois de pouvoir la supporter. Hélas ! j'ignorois combien elle deviendroit plus pénible encore.

Les lettres les plus tendres, de pressantes instances, d'ardentes prières, des sermens réitérés de me conformer à toutes ses volontés, de remplir tous ses souhaits, m'attirèrent de la part de miss Nesby des assurances de son estime, de son amitié, de sa reconnoissance, et pas une seule marque de sa confiance ! elle n'avoit point de secret, disoit-elle, qu'il m'importât de connoître, au moins à présent ; elle me dévoileroit un jour la raison d'un silence où des intérêts bien chers la condamnoient : Ne pensez plus à une infortunée, me répétoit-elle, n'ajoutez point à mes peines la triste certi-

tude de troubler le bonheur d'un ami dont les bontés, dont les vertus vivront toujours dans mon cœur.

Combien cette promesse de me découvrir ses secrets me faisoit regretter d'être éloigné d'elle ! s'il m'eût été possible d'aller à Londres, avec quelle promptitude j'aurois volé près d'elle ? mais l'état de lady Lindsey ne me permettoit pas même le désir de l'abandonner un seul instant. Nelson ne me quittoit point ; ses attentions pour ma mère étoient tendres, ses soins empressés ; il passoit les jours entiers dans sa chambre ; il s'inquiétoit comme moi, il s'affligeoit avec moi, souvent nos larmes se mêloient. Ces preuves de sa sensibilité, d'un attachement véritable, ranimèrent ma première affection, firent renaître cette amitié que la bizarrerie de son caractère avoit assoupie sans l'éteindre. Dans un de ces momens où son cœur partageoit ma tristesse, où le mien sentoit le besoin de s'ouvrir, je lui confiai mon amour, mes craintes, mon incertitude, tout ce qui rendoit ma pas-

sion si pénible, tout ce qui me faisoit paroître l'absence si rigoureuse, si difficile à supporter.

Son émotion en m'écoutant, les changemens variés de son visage, les marques visibles de son attendrissement m'assurèrent de l'intérêt qu'il prenoit à ma situation, à celle d'Emma. Il lut plusieurs fois les lettres de mistriss Howard, il plaignit miss Nesby, il me plaignit davantage. Cependant il ne pouvoit comprendre que j'aimasse avec tant d'ardeur une personne dont la conduite à mon égard ne devoit me donner aucune espérance de retour : sans doute miss Nesby m'avoit montré moins d'indifférence à la Caroline ; il m'engageoit à lui raconter toutes les particularités de mon séjour à Beauford ; il ne se lassoit point de m'entendre répéter des détails si uniformes ; mais loin de flatter un reste d'espoir que j'aimois à conserver, il rassembloit sous mes yeux toutes les raisons capables de me faire étouffer mon amour, renoncer à mes projets. M'unir à miss Nesby, ce

seroit, disoit-il, réveiller la haine des ennemis de son père, les révolter contre moi : souffriroient-ils patiemment que la fille de sir Edmond obtînt la préférence sur une héritière de leur maison ? Insultés par cette alliance, ils formeroient de puissans obstacles à mon avancement, et peut-être parviendroient-ils à m'arrêter dans la brillante carrière que ma naissance, ma fortune et mes qualités personnelles ouvroient devant moi. Je n'opposois rien à des objections dont je sentois la force sans en être touché. L'ambition et l'amour résident rarement ensemble au fond d'un même cœur ; et le mien rejetoit tout ce qui l'éloignoit d'Emma.

Les symptômes les plus effrayans annonçoient la fin prochaine de lady Lindsey ; le feu qui l'animoit encore consumoit insensiblement les restes de sa vie. Chaque instant me menaçoit d'une perte irréparable. Toute autre peine cédoit au spectacle déchirant que ma mère mourante offroit à mes yeux ; son état seul m'oc-

cupoit, quand une lettre de mistriss Howard vint encore aigrir ma douleur, en m'apprenant une nouvelle aussi affligeante qu'inattendue. Miss Nesby n'étoit plus chez cette dame, elle venoit de quitter sa maison et la ville pour habiter à la campagne.

« Sans m'avertir de son dessein, me disoit mon amie, sans m'en parler qu'au moment où elle se disposoit à me quitter, miss Nesby vient de s'éloigner d'une maison où tout s'empressoit à la servir, à lui plaire Elle s'est retirée à cinq milles de Londres, dans une assez belle ferme, où je l'ai conduite moi-même. Elle y occupe un petit pavillon séparé du logement principal. Des arbres touffus entourent ce simple bâtiment; un ruisseau d'eau courante entretient leur verdure, et donne de l'agrément à ce lieu champêtre. Mes plus fortes représentations sur les inconvéniens de cette solitude, l'offre de la mener à la campagne chez une de mes parentes, mes tendres caresses, rien n'a pu persuader cette étrange fille; elle veut

vivre seule ; son état languissant, l'ennui qu'il doit inspirer, l'engagent, dit-elle, à fuir le monde, à ne pas lasser, par sa tristesse, par une humeur trop sauvage, le peu d'amis qui daignent s'intéresser à son sort. »

Que de craintes cette démarche inconsidérée, imprudente, fit naître dans mon esprit ! Si jeune, si belle, avec une figure si distinguée, si remarquable, sans appui, sans défense ; exposée à l'audace, aux téméraires entreprises d'une foule d'hommes vicieux, adroits, hardis, toujours prêts à tendre des piéges à l'innocence ! La modeste simplicité de ses pensées lui cachoit des dangers dont je frémissois : Nelson en fut alarmé comme moi. Eh ! d'où vient me traite-t-elle avec si peu de confiance, lui disois-je ? pourquoi ne m'a-t-elle pas montré ce désir de vivre à la campagne ? avant mon départ je l'aurois conduite dans une de mes terres : elle y eût trouvé des femmes pour la servir, d'anciens, d'affectionnés domestiques y veilleroient à sa sûreté. Seule,

avec une fille de l'âge d'Hélène, toutes deux étrangères, sans connoissance des mœurs, de la conduite trop libre des habitans de la capitale, à cinq milles de Londres! entourée de gens que rien n'engage à prendre ses intérêts, à s'occuper d'elle! eh! dans quel temps de si cruelles inquiétudes viennent m'agiter? quand je ne puis voler au secours d'Emma, la sauver d'un péril dont la seule idée trouble mes sens. Grand dieu! si je la perdois, si elle m'étoit ravie, si jamais, jamais je ne revoyois Emma!

Plût au ciel, s'écria Nelson avec impatience, plût au ciel que jamais la fille de sir Edmond ne se fût offerte à vos regards! quelle fatalité vous conduisit si loin de votre patrie, pour former ce triste attachement? Eh, quel charme si puissant vous lie? est-il possible qu'une passion si violente soit demeurée si longtemps cachée? quoi! jamais miss Nesby ne connut vos sentimens, jamais elle ne vous donna d'espérance, comment le croire? Non, votre cœur ne s'ouvre pas

tout entier ; Emma flattée de vos soins, s'y montra sensible autrefois, ou du moins disposée... Eh! sans vous occuper de ces vaines recherches, interrompis-je, supportez ma foiblesse, prêtez-vous à mes désirs. Ce n'est point assez de me plaindre; si je vous suis cher, si ma douleur vous touche, servez-moi dans cette intéressante occasicn ; partez, mon ami, courez à Londres, unissez-vous à mistriss Howard, pour arracher Emma d'un asile si peu convenable, si peu sûr. Je vous devrai tout si vous la déterminez à m'obliger cette seule, cette unique fois.

La surprise, l'émotion, l'embarras se peignirent tour-à-tour sur le visage de Nelson. La déterminer à vous obliger, moi! dit-il; et poussant un profond soupir, il baissa les yeux, s'abîma dans une sombre rêverie. Son trouble, son silence m'étonnèrent. Eh quoi! lui dis-je, hésitez-vous à me rendre ce service? En vous le demandant, aurois-je trop exigé de votre amitié?

Que ne puis-je vous la prouver aux

dépens de ma vie, cette amitié dont vous doutez, s'écria-t-il avec feu ! oui, je voudrois, au prix de tout mon sang, vous donner des marques sincères de mon zèle, de ma reconnoissance : si vous saviez quel sentiment oppresse mon ame... avec quel regret... Ah ! Lindsey, vous quitter, vous laisser dans une situation si triste !... vos peines ont aigri toutes les miennes ; elles m affligent ; elles m'accablent, je ne puis supporter l'amertume dont elles pénètrent mon cœur ! En parlant, il s'éloigna de moi, s'appuya sur le dos d'un fauteuil, répétant d'une voix étouffée : Bon dieu, bon dieu ! que ferai-je ? et fixant sur moi des yeux baignés de larmes : Que ne pouvez-vous lire au fond de mon ame, me dit-il, que n'ai-je la force de vous exprimer tout ce qui l'agite !

Extrêmement ému d'une affection si tendre, du motif qui le retenoit, je courus à lui, et le pressant contre mon sein, je le conjurai de modérer des mouvemens dont je me sentois trop touché. O mon

ami, mon généreux ami, me dit-il, en me serrant avec ardeur, si vous vouliez... si vous pouviez... ce cœur si noble est-il incapable d'un grand effort? Le mien gémit du penchant qui vous entraîne : cessez de vous occuper d'une fille dont tout doit vous éloigner; cédez à ses désirs, abandonnez-lui le soin de sa destinée; craignez le malheur attaché à elle, à sa famille... Je ne sais quel sombre présage me fait craindre... elle-même vous presse de l'oublier, elle-même redoute... au nom du ciel ne vous obstinez plus... Est-il possible, interrompis-je, que vous preniez si peu d'intérêt au sort de cette charmante créature? Comment me conseillez-vous de l'abandonner, de trahir la confiance de son père? Pourquoi combattez-vous une passion devenue le sentiment habituel de mon cœur? Oublier miss Nesby, je ne puis le vouloir! Mais nous perdons des momens précieux dans cette inutile contestation : ah! si quelque événement nous forçoit à les regretter! je ne supporte point l'idée

des dangers où le moindre retard expose Emma. Voulez-vous me servir, voulez-vous acquérir des droits immortels à ma reconnoissance ? Partez, mais partez tout-à-l'heure ; chaque instant qui s'écoule augmente mon inquiétude et mes chagrins.

Eh bien, vos vœux seront remplis, je vais partir, reprit Nelson, il le faut. Si j'ai balancé, votre intérêt, l'état de lady Lindsey ont pu seuls causer mon indécision. Quelle perte vous allez faire ! comment soutiendrez-vous ?... Cher Lindsey, au milieu des douleurs, des amertumes qui vont déchirer votre sein généreux, souvenez-vous des larmes dont je l'inonde en ce moment. Si mon voyage ne répond pas à votre attente, si vous sentez des peines nouvelles, accusez le hasard, un cruel destin, et jamais, jamais le malheureux qui gémit dans vos bras de ne rien pouvoir pour votre bonheur !

Comment l'extrême attendrissement de Nelson, ses discours interrompus,

ses pleurs ne me portèrent-ils point à soupçonner la triste vérité? ne sembloit-il pas me dire un éternel adieu, m'annoncer que son voyage me causeroit *des peines*? que miss Nesby se préparoit à m'en accabler! pourquoi, Monglas, pourquoi ne l'entendis-je pas? Mais accoutumé depuis long-temps à la chaleur de ses expressions, à la véhémence de ses transports, inquiet, agité moi-même, je ne vis en lui qu'un regret de me quitter trop vif peut-être pour l'occasion, et la crainte de ne pas réussir dans une négociation où mon cœur attachoit tant d'importance.

Plus sensible à l'amitié de Nelson qu'attentif à ses mouvemens, je l'assurai que je n'aurois jamais l'injustice de l'accuser du mauvais succès d'une démarche où mes prières et sa complaisance l'engageoient. Il se calma, je commençai à lui expliquer mes intentions et le plan que je formois pour le bonheur et la sûreté de miss Nesby. J'avois près de Windsor une maison, dont le séjour

étoit délicieux. Si ma pupille sentoit de la répugnance à retourner chez mistriss Howard, je souhaitois qu'elle se retirât dans cette belle solitude. Un ordre de ma main suffisoit pour l'en rendre maîtresse. Je voulois qu'elle le devînt aussi de sa fortune.

La veille de mon départ je portois à miss Nesby douze mille liv. sterling en billets de banque, avec un compte idéal, dont les articles étoient calculés pour lui dérober la connoissance du don modique que j'osois ajouter à son héritage. Sa tristesse, ses larmes, me firent tout oublier le matin, et son accident ne me permit pas le soir d'entrer chez elle. Je donnai ces billets de banque à Nelson. Vous les remettrez à miss Nesby, lui dis-je; dès ce moment je la rends indépendante; qu'elle ne m'envisage plus comme dépositaire de l'autorité de sir Edmond; je m'ôte le droit de gêner ses inclinations, de punir sa désobéissance, ce n'est plus son tuteur, c'est son ami qui lui demande une grâce: pour l'obte-

nir, je me repose sur ses bontés; la raison, la prudence doivent la déterminer à me l'accorder. Si elle consent à se retirer dans ma maison, je lui donnerai de ma reconnoissance toutes les preuves qu'elle en exigera. Ne lui dites rien de plus, mon cher Nelson, ne l'entretenez ni de mon amour, ni de mes espérances. Elle connoît les dispositions de son père, l'ardeur de mes désirs; libre dans sa conduite, dans ses sentimens, elle prononcera sur mon sort, je le soumets à la générosité de son cœur.

Nelson prit les papiers que je lui présentois, parcourut des yeux les articles du compte de ma recette, et le posant sur la table avec les billets de banque: Ni cette somme n'appartient à miss Nesby, dit-il, ni en la supposant à elle, vous ne devez vous en dessaisir. Oubliez-vous les conditions du testament de son père? Si elle ne les remplit pas, lady Walters peut vous demander l'héritage de sa parente, exiger les fonds réels déposés entre vos mains. Eh! de

quels frivoles soins vous inquiétez-vous, lui répondis-je ? Si je ne craignois d'offenser miss Nesby, la moitié de ma fortune seroit mise à la place de cette petite somme. Aucune considération ne me retiendroit : ah ! si elle ne remplit pas ces conditions, si son cœur, si sa main sont le partage d'un autre, que m'importent tous les biens du monde?

Je n'ai plus rien à vous opposer, reprit Nelson d'un air abattu : alors il se leva, sonna, demanda une chaise, des chevaux, et pendant qu'il alloit prendre un habit de voyage, j'écrivis à mistriss Howard, à miss Nesby, au concierge de ma maison. Nelson rentra, je fermai mes lettres ; on vint l'avertir que sa chaise étoit prête. Nous nous embrassâmes plusieurs fois. Avec quelle douleur je vous quitte, mon cher Lindsey, répétoit-il ! que ce moment, que cette séparation élèvent en moi de tristes, de pénibles mouvemens ! puisse le ciel veiller sur les jours de mon noble ami, le consoler, répandre sur lui ses plus douces in-

fluences, le combler de tous les biens.... ses larmes arrêtèrent sa voix; il s'arracha de mes bras, s'élança hors de la chambre, franchit l'escalier, se jeta dans sa chaise. Je l'entendis partir avec une sorte de saisissement, je m'étonnois de son extrême agitation, mais ce n'étoit pas la première fois que son naturel passionné m'avoit causé de la surprise, et mes propres sensations ne me laissoient pas la liberté de m'occuper des siennes.

Le temps nécessaire au voyage de Nelson s'écoula sans diminuer ni accroître mes inquiétudes : je comptois les heures, les momens, j'attendois impatiemment le jour qui devoit m'apporter des nouvelles de Londres. Il vint, passa, et je ne reçus aucune lettre des seules personnes dont j'en souhaitois avec tant d'ardeur.

Livré au tourment d'une pénible attente, chaque courrier redoubloit mon trouble et mes alarmes. Mistriss Howard ne me répondoit point, miss Nesby ne m'écrivoit pas, Nelson se taisoit! comment, pourquoi gardoient-ils tous trois cet

effrayant silence ? Eh ! quel événement mes amis me cachoient-ils donc ? Incapable de soutenir cet état de trouble et d'incertitude, je fis partir un exprès pour Londres : son retour m'accabla de douleur. Depuis près d'un mois, mistriss Howard, fort malade, entroit alors dans une convalescence qui n'ôtoit point la crainte d'une dangereuse rechûte : on n'avoit vu Nelson ni chez elle, ni chez moi ; miss Nesby venoit récemment de quitter sa demeure : on ignoroit à la ferme le lieu de sa retraite.

L'instant où cette triste intelligence me fut donnée, devoit être un des plus cruels de ma vie. Pendant que j'écoutois le rapport de mon courrier, les cris perçans des femmes de lady Lindsey me rappelèrent dans sa chambre : quel spectacle m'y attendoit ! J'entendis ma mère prononcer mon nom.... Ah ! le son foible et touchant de sa voix retentit encore au fond de mon cœur ! elle me tendit les bras.... Passons rapidement sur cet attendrissant souvenir. O ma mère ! ma

sensible, ma respectable mère! quelle amertume eût troublé la paix de vos derniers momens, si vous aviez pu prévoir que le repos, le bonheur, toutes les espérances de votre fils alloient pour jamais s'anéantir avec vous. Je la perdis, Monglas, elle expira sur mon sein..... Comment des peines si vivement senties ne brisent-elles pas cette frêle machine que de moindres douleurs détruisent? comment résistai-je?.... Mais condamné à souffrir long-temps, je devois pleurer tous les objets qui m'étoient chers; être privé d'une maîtresse adorée, et pour comble d'horreur, lancer de ma propre main le trait fatal destiné à lui percer le cœur.

Dès que j'eus rempli les tristes et derniers devoirs d'un fils et d'un ami, déposé la dépouille mortelle de ma mère sous la même voûte où reposent les cendres de mes aïeux, l'ame livrée à l'abattement, l'esprit rempli des plus sombres pensées, je me hâtai de quitter Edimbourg et de prendre la route de Londres.

Quelles inquiètes idées se mêloient à la désolante certitude d'avoir perdu les traces de miss Nesby ! Eh ! pourquoi me cachoit-elle ses démarches, son asile, ses desseins ? l'aveu de mes sentimens l'engageoit-il à me craindre, à m'éviter ? me haïssoit-elle ? qu'étoit devenu Nelson ? d'où vient me laissoit-il ignorer le succès de ses soins ? D'exactes enquêtes me prouvoient que depuis son départ aucun accident ne retenoit personne sur la route : quelquefois, en me retraçant son naturel capricieux, l'extrême singularité de ses procédés, je le croyois embarqué, parti. Une occasion pouvoit s'être présentée, l'avoir déterminé à retourner dans sa patrie ; mais eût-il quitté l'Angleterre sans m'écrire ? en supposant miss Nesby sortie de sa retraite avant son arrivée à Londres, impossible à découvrir, à retrouver, n'auroit-il pas été chez mistriss Howard, ne lui eût-il pas remis le dépôt confié entre ses mains ? Je ne formois point de vils soupçons sur un homme dont je connoissois

la noble fierté. Mes idées erroient, rien ne les fixoit, je me perdois dans de vaines conjectures, et mes chagrins s'aigrissoient encore par la crainte que miss Nesby ne se vît exposée à de fâcheux embarras. Sans ami, sans secours, je me la représentois réduite à se servir, pour subsister, de ses bijoux et de ses pierreries, fonds que l'avide avarice et la mauvaise foi rendent de peu de valeur, quand la nécessité oblige de s'en faire une ressource.

Deux heures après mon arrivée à Londres, j'allai chez mistriss Howard. Elle commençoit à se rétablir de sa longue maladie, et je la trouvai disposée à partager toutes les peines de mon cœur. Depuis sa convalescence elle s'étoit occupée du soin de découvrir la demeure de miss Nesby, sans réussir dans ses recherches. Cependant elle la croyoit à Londres. Peu de jours auparavant, une de ses femmes l'avoit reconnue traversant en voiture la place de Grovesnor : elle s'étoit efforcée de suivre ses traces, mais

la voiture allant très-vite disparut bientôt à ses yeux.

Le séjour de ma pupille à Londres ou dans ses environs me rendoit l'espérance de la retrouver; mais tous les détails où mon amie voulut bien entrer, ne répandirent aucune lumière sur l'étrange conduite d'une fille sensée, qui ne se déroboit point au monde, à ses amis, sans avoir de fortes raisons pour se justifier à elle-même une démarche si extraordinaire, si imprudente en apparence. Mais comment les imaginer? Mistriss Howard me voyant sans soupçons, me cacha les siens: elle en formoit d'une espèce très-grave; ils effaçoient ses premières idées sur la tristesse d'Emma, mais l'honnêteté de son cœur ne lui permettoit pas de les communiquer, dans la crainte de se tromper et d'offenser la jeune infortunée qu'elle plaignoit.

En sortant de chez elle, je me fis mener à la ferme où logeoit miss Nesby. L'appartement du jardin étoit à louer; je demandai à le voir. On m'ouvrit le

petit pavillon. Avec quelle émotion je parcourus les lieux auparavant habités par Emma! mes regards se fixoient sur tous les objets où les siens devoient s'être arrêtés; je cherchois des traces de son séjour dans cette simple demeure : un papier blanc et chiffonné s'offrit à ma vue, je le pris, et reconnus l'enveloppe des billets de banque dont j'avois chargé Nelson. Je ne pouvois m'y méprendre, ayant cacheté le paquet avec une pierre gravée, dont l'empreinte étoit unique et fort remarquable.

Cette assurance de l'arrivée de Nelson à Londres, de sa commission remplie à cet égard, dissipa une de mes plus inquiétantes peines. Je cessai d'envisager Emma prête à tomber dans l'indigence; mais quels soupçons se mêloient à l'idée consolante de la savoir à l'abri du besoin! Tous deux disparus, tous deux gardant le silence, tous deux cachant leur retraite! étoient-ils d'intelligence, un secret intérêt, un même sentiment les unissoient-ils contre moi? Nelson m'enlevoit-il Emma?

Rejetant encore la pensée d'une si noire perfidie, j'allai trouver les maîtres de la maison, et m'avouant le tuteur de la jeune personne qu'ils avoient logée, je les engageai à me rendre un compte exact de sa conduite et de ses démarches.

La fermière me dit que pendant les premiers jours elle ne recevoit point de visites, excepté celle d'une dame de Londres; mais au commencement du mois, un jeune homme bien fait, d'une figure distinguée, nouvellement arrivé de ses voyages ou de la province, se présenta pour la voir, et se montra fort assidu près d'elle; il venoit le matin de bonne heure, et la quittoit le soir assez tard. Lui-même fit enlever les coffres de miss Nesby, amena une voiture, récompensa libéralement leurs soins, et partit avec elle. Miss Nesby paroissoit abattue, malade même, et sa femme-de-chambre sembloit aussi triste et plus foible qu'elle. Si cette douce et charmante personne vous intéresse, Mylord, ajouta-t-elle, vous devez la plaindre. J'i-

gnore quels sont les droits de cet homme sur elle, mais il la traite souvent avec une sorte de dureté. En aidant Hélène à ranger l'appartement, mes filles l'ont souvent entendu effrayer la jeune dame par des menaces et l'affliger par des reproches; il la gronde sans cesse de s'inquiéter du sort d'un autre; elle l'accuse d'ingratitude, leurs querelles sont vives et longues. Il s'emporte, elle gémit, elle pleure, alors il tombe à ses genoux, il lui demande pardon, il essuie ses larmes, l'appaise, la console, mais ce calme est de peu de durée. Assurément elle n'est point heureuse, et s'il en est temps encore, je souhaite pour son propre avantage que Mylord puisse la séparer d'un homme dont le naturel paroît ombrageux et emporté.

L'espèce de douleur dont me pénétra le discours de cette femme, ne peut être exprimée. Ah! Monglas! quel voile commençoit à se déchirer! Mes yeux longtemps fermés s'ouvrirent enfin; tout s'éclaircissoit devant moi. Amant d'Emma,

Nelson étoit sans doute l'objet de l'article du testament qui excluoit tout étranger de l'alliance de sir Edmond, celui des pleurs que répandoit sa fille en s'éloignant des rives de Beauford. Eh! comment n'avois-je jamais pensé qu'en se précipitant dans la mer, cet homme devoit être poussé à cette action violente par un motif plus pressant que le désir de se soustraire à la tyrannie d'un parent, ou d'abandonner des contrées où il se déplaisoit? . . . . .

Dès qu'un trait de lumière se répand sur nos idées, nous rassemblons rapidement toutes les circonstances que l'erreur ou la prévention rendoient peu importantes à nos yeux. L'apparente contrariété du caractère de Nelson disparoissoit; son amour pour Emma, sa position à mon égard expliquoient des mouvemens, une conduite dont j'avois été souvent surpris et révolté. Mais quel pouvoit être cet homme expressément rejeté par un père prêt à laisser sa fille sans appui dans une terre étrangère?

La tendresse, le devoir pressoient également le Baronnet de lui donner, avant sa mort, un protecteur : qui rendoit Nelson indigne d'être l'époux de miss Nesby? Sa naissance, ses mœurs, ou son peu de fortune l'éloignoient-ils d'elle? excitoit-il le mépris de sir Edmond? méritoit-il de l'exciter? Eh! pouvois-je me dissimuler la bassesse de l'amant d'Emma? le mystère dont il se couvroit ne la prouvoit-il pas? Il m'avoit trompé par un faux récit, par de feintes infortunes; il abusoit lâchement de la bonté de mon cœur; il se servoit, pour me ravir Emma, d'un dépôt qu'il connoissoit être en partie un don de ma libéralité; ne m'avoit-il pas dit en le recevant, *cette somme n'appartient point à miss Nesby*.

A mesure que mon indignation s'élevoit contre Nelson, je sentois redoubler ma sensibilité pour Emma. Une tendre compassion se joignoit à mon amour, me portoit à l'excuser, à la plaindre, à penser qu'en l'arrachant de sa retraite cet

homme audacieux lui faisoit peut-être une sorte de violence. Je me rappelois notre dernier entretien, ses larmes, sa terreur, cette crainte si vivement exprimée, que *l'ami de son père ne subît la rigueur du sort dont elle redoutoit les malignes influences.* Il ne me paroissoit pas impossible que Nelson l'eût suivie en Europe sans son aveu. Peut-être autrefois l'habitude de le voir, la solitude où elle vivoit chez son père, une figure attrayante, des soins assidus lui avoient-ils inspiré ce goût passager qu'une jeune personne élevée loin du monde prend souvent pour une tendre passion? Pourquoi sa constante tristesse, si ses sentimens ne lui causoient pas des peines ou des regrets? Peut-être Nelson conservoit-il plus d'empire sur son esprit que sur son cœur, peut-être se croyoit-elle engagée par des promesses qu'elle ne souhaitoit pas de remplir? Il l'effrayoit par des menaces, il l'affligeoit par des reproches. Eh! quel besoin de l'effrayer, s'il se croyoit aimé? *Il se plaignoit de ses*

*égards pour un autre :* ah, ses plaintes ranimoient mes espérances ! *elle sembloit abattue, malade même.* Est-on triste, abattue en suivant un amant chéri ?..... Douces illusions du désir, que vous avez de force sur une imagination séduite par vous-même ! Tout m'assuroit de l'intelligence de deux ingrats ; ils devoient me paroître également faux, également perfides, mais mon cœur ne vouloit trouver qu'un coupable.

Déterminé à m'opposer aux projets de Nelson, à me servir du droit que me donnoit le titre de tuteur sur miss Nesby, j'envoyai dans tous nos ports prendre les plus exactes informations ; mon dessein étoit de prévenir leur embarquement, ou, si j'apprenois leur départ, de traverser les mers, de réclamer par-tout ma pupille, de ne point revoir ma patrie sans y ramener celle que je devois défendre, protéger, dont l'honneur, dont la félicité m'avoient été confiés. Mais juste encore au milieu des cruelles agitations de mon ame, je ne me proposois point d'u-

ser de violence ; prêt à tout immoler au bonheur d'Emma, si Nelson n'employoit ni la force, ni l'artifice pour la soustraire à mon pouvoir, si elle le suivoit volontairement, si elle l'aimoit, si elle se destinoit à lui, je me sentois capable de lui sacrifier mon amour, même mon ressentiment contre un homme en qui je respecterois son choix, et la préférence dont elle l'honoroit.

Comment avec des dispositions si conformes à l'équité, des intentions si modérées, ai-je été conduit, poussé ?..... Quelle fatalité présidant au sort de Nelson, au mien, à celui de l'infortunée miss Nesby, m'apprit où mes pas devoient s'adresser pour me préparer d'éternels regrets, pour répandre le sang d'un ami malheureux, pour porter la mort, une mort si douloureuse, dans le sein d'une femme adorée... O Monglas ! je ne puis... ma main se refuse... souvenir affreux ! que d'horreurs cet instant me retrace !... je suis contraint de m'arrêter.

Plaignez-moi, compatissez à mes cha-

grins, à l'amertume dont ils remplissent mon cœur. Ce long et triste récit rouvre avec effort des blessures que le temps ne peut fermer. Heureux celui qui dans ce court voyage, appelé la vie, en parcourant des routes difficiles, épineuses, en s'égarant au milieu des traverses, marche au moins sans porter dans son sein le reproche d'avoir arrêté la paisible course d'un autre! Adieu, mon ami, dès qu'il me sera possible de continuer, je m'occuperai du soin de satisfaire cette obligeante curiosité que votre tendre affection peut seule vous inspirer.

---

Bon dieu, ma chère, que cette interruption me fâche! Un intérêt bien vif et bien tendre m'attache à ce récit. Infortunée miss Nesby, pourrois-je vous refuser des larmes? Malheureux Nelson... quelles idées se présentent à mon esprit agité... *du fond de son tombeau Emma me donne un père?* et ce père

est mylord Lindsey! comment, par quel enchaînement... qui moi! je prononcerois un nom si doux, je me sentirois pressée dans les bras d'un père! mais en rapprochant de ce cahier les faits rapportés par madame d'Autrive, je tremble, je frémis... Hortence, Mylord a porté la mort, *une mort douloureuse dans le sein d'Emma;* il a *répandu le sang d'un ami malheureux* : quels funestes rapports... que mon cœur est ému! il l'est trop pour me laisser la liberté de vous exprimer ses mouvemens.

---

## LETTRE

*De madame la marquise de Monglas à mademoiselle de Canteleu, en lui envoyant la suite de l'histoire de mylord Lindsey.*

Avant que notre charmante amie éclaircisse tous ses doutes par la lecture de ce cahier, je vous l'envoie, Mademoiselle,

et vous prie instamment de vouloir bien vous joindre à nous pour engager la sensible, la délicate Sophie, à ne point rejeter les offres de mylord Lindsey. M. de Monglas craint qu'une personne si accoutumée à remplir ses devoirs, ne s'en fasse un romanesque dans une occasion où tout le bonheur de sa vie est intéressé. Daignez vous prêter à nos intentions, Mademoiselle, écrivez-lui : prévenez par d'adroites suppositions, qui conduisent à la vérité, les communications qu'on ne peut se dispenser de lui faire. Représentez-lui combien il seroit injuste de punir Mylord des combinaisons du hasard qui semblent avoir préparé l'événement dont il gémit encore. Il fut malheureux d'accomplir les décrets du sort, les circonstances l'y forcèrent et le plongèrent lui-même dans l'infortune. Dix-huit ans de larmes, de regrets, n'ont pu bannir le remords de son cœur sensible et généreux. Ah ! je le trouve plus à plaindre que Nelson ! Dites à mademoiselle de Vallière qu'elle est destinée à le conso-

ler, qu'elle doit le nommer son ami, qu'elle doit le nommer son père, accepter tous ses dons, tous les titres qu'il veut lui donner. Ah! si vous connoissiez cet aimable Lord, sa douceur, sa bonté, ses vertus, il vous seroit cher: comme nous, vous désireriez sa paix, sa tranquillité, son bonheur: il n'en peut goûter qu'en faisant celui de mademoiselle de Vallière.

L'homme qui vous porte ce paquet, attendra le manuscrit et votre lettre.

*Billet de mylord Lindsey, à M. le marquis de Monglas, en lui envoyant son dernier cahier.*

Avant de laisser lire ce cahier à mademoiselle de Vallière, daignez le parcourir, mon cher Monglas. Les faits qu'il contient doivent lui être communiqués avec précaution et par vous-même. Son ame pourroit recevoir une trop vive impression des images funestes que je suis forcé de mettre sous vos yeux.

Je pars à l'instant pour Paris. Une af-

faire imprévue m'y appelle : vous la connoîtrez. Si le succès répond à mon attente, je vous reverrai vers la fin de la semaine. Je me flatte même de pouvoir vous mener un ami qui souhaite avec ardeur de vous être présenté, et dont tout le bonheur dépend de recevoir un tendre accueil à Malzais. Adieu.

SUITE.

Sûr par mes recherches que dans les ports voisins de Londres les trois personnes désignées ne s'étoient point embarquées, j'attendois impatiemment le retour des courriers dépêchés sur les côtes éloignées de la capitale, quand un jeune marchand qui faisoit commerce de toiles, et passoit souvent en Hollande pour s'en fournir, arrivé d'un de ses voyages, vint à son ordinaire m'offrir le choix de ses ballots. Apprenant chez moi combien je m'inquiétois du sort de Nelson, disparu depuis un peu de temps, cet homme assura mes gens qu'il pou-

voit m'en donner des nouvelles. On se hâta de me l'amener. Il me dit que la veille de son départ d'Amsterdam, il avoit vu Nelson entrer et sortir plusieurs fois d'une hôtellerie en face de la maison où lui-même logeoit. Pensant que peut-être je serois en Hollande aussi, il voulut s'en instruire. Une fille de l'hôtesse répondit à ses questions, que l'étranger dont elle ignoroit le pays et le nom, étoit venu seul, paroissoit fort triste, ne voyoit personne, et devoit probablement partir bientôt.

Le rapport de cet homme dérangeoit toutes mes idées; il s'accordoit mal avec celui de la fermière. Nelson séparé de miss Nesby, seul à Amsterdam! eh! qui m'enlevoit donc Emma, qui l'engageoit à me cacher sa retraite? Si Nelson n'étoit pas mon rival, comment expliquer son silence, ce départ furtif? Un procédé si révoltant pouvoit-il être sans motif? Si sa passion pour Emma ne le rendoit pas mon ennemi, me livreroit-il volontairement à de si vives, à de si

tourmentantes inquiétudes ? et comment méconnoître le sauvage Nelson au portrait qu'on m'en avoit fait à la ferme ? Quel autre eût *traité durement* la douce, la sensible Emma, eût osé l'effrayer, n'eût pas craint de l'affliger ? Les plaintes de cet homme impérieux ; ses reproches n'annonçoient-ils pas des droits anciens, avoués ? Si le cœur de miss Nesby se fût donné depuis son arrivée en Angleterre, auroit-elle conservé ce goût solitaire, cette tristesse devenue chaque jour plus marquée, plus profonde ? Rien ne gênoit ses inclinations, mon silence la laissoit libre dans son choix : en lui parlant de mon amour, loin de m'autoriser des promesses de sir Edmond, ne la rendois-je pas arbitre souveraine de son sort et du mien ? Pourquoi donc ces pleurs, ces alarmes, cette conduite mystérieuse, incompréhensible ?

Au milieu de ces réflexions confuses, une foible espérance renaissoit au fond de mon cœur. Je sentois une sorte de consolation à me dire : on a vu miss

Nesby, elle n'a pas quitté Londres : Nelson est seul en Hollande ; pourquoi leur séparation ne seroit-elle pas l'effet d'une querelle, d'une rupture entr'eux ? n'est-elle pas volontaire, cette séparation? qui les empêchoit de partir ensemble ? Attaché à cette idée, je résolus de traverser la mer ; de voir Nelson, de lui parler, d'éclaircir tous mes doutes. Dès le soir même, je donnai les ordres nécessaires pour mon voyage ; je me rendis le lendemain à Harwick, où trouvant un yacht prêt à mettre à la voile, je m'y embarquai avec John, mon valet-de-chambre, le seul de mes gens dont je voulus être accompagné.

Mon passage fut prompt et sans accident. J'arrivai à Rotterdam, d'où je me fis mener à Amsterdam. J'allai descendre sur le canal du Prince, chez Georges Vandenz, un riche négociant que j'avois connu pendant le cours de mes voyages, et reçu plusieurs fois à Londres, où ses affaires, et plus encore le désir de me voir, l'attiroient assez souvent.

Je ne le trouvai point à sa maison: Sans me connoître, sans même s'informer de mon nom, sa femme de charge m'ouvrit un fort bel appartement, me pria de m'y reposer, et me fit servir du thé. J'appris d'elle que ce jour on rappeloit au peuple le souvenir d'un heureux événement par une fête maritime, renouvelée chaque année. Les jeux des matelots attiroient toute la ville sur le port, son maître donnoit un des prix. Mais il ne tarderoit point à revenir, me dit-elle; ce soir même il partoit pour Bruxelles, ses gens et ses chevaux l'attendoient à sa maison de campagne, où il se rendroit dans sa barque; mais en suivant le canal, il s'arrêteroit chez lui, devant prendre à son passage des papiers qu'un de ses commis tenoit prêts pour les lui remettre.

Mon impatience ne me permettoit pas d'attendre le retour de Vandenz; les réponses de cette femme à mes questions m'apprenoient que j'étois peu éloigné de la demeure de Nelson. Je feignis de

vouloir me promener du côté du port, et laissant John avec elle, je sortis, suivis les bords du canal, et remontai vers l'endroit indiqué par le marchand. Cette ville si peuplée me parut alors déserte, je marchai long-temps sans rencontrer une seule personne : au détour d'une rue, j'aperçus l'hôtellerie que je cherchois. Avec quelle émotion je m'en approchai ! prêt à dévoiler un mystère si intéressant pour moi, comment me serois-je défendu d'une violente agitation ? Je m'efforçai de la calmer. L'ingratitude de Nelson devoit exciter dans mon cœur plus de mépris que de colère ; je me promettois de ne lui montrer aucun ressentiment ; je voulois m'instruire ; je ne voulois pas me plaindre. Après avoir obligé cet homme, devois-je l'humilier par mes reproches ? Je le jure, Monglas, je le cherchois avec de paisibles dispositions ; pourquoi son emportement, sa fureur.... malheureux Henry ! ta férocité seule a causé ta perte. Ah ! j'en atteste le ciel, je ne méditois point une

cruelle vengeance. Jour affreux! moment à jamais détesté! que tu m'as coûté de larmes, de regrets! que ton souvenir répand encore d'amertume dans mon ame!

A l'entrée de la maison, le premier objet qui s'offre à ma vue, c'est Nelson, s'entretenant avec deux ou trois femmes. Il m'aperçoit, frémit, s'avance à ma rencontre. Pâle, interdit, il me contemple d'un air farouche, et s'exprimant en espagnol; Vous ici? vous! me dit-il, est-ce ainsi que Lindsey se montre généreux? Un langage si déplacé dans la bouche de Nelson, me surprit et me révolta; mais sa consternation, l'espèce de terreur peinte sur son visage, excitèrent ma pitié et m'aidèrent à contenir un premier mouvement. Vous me devez plus d'une explication, lui répondis-je froidement; en droit de les exiger, je viens vous les demander. Un homme d'honneur ne peut refuser.... Je vous entends, interrompit-il avec feu, je consens à vous donner une entière satisfaction; mais j'espérois ne vous la voir

jamais chercher. Trompé par ces paroles, dont j'interprétois mal le sens, disposé à l'écouter ; je voulois entrer ; il m'arrêta, porta des regards inquiets autour de lui, et s'opposant à mon passage : Ce lieu n'est pas propre à votre dessein, dit-il, venez, éloignons-nous, vous serez content. Il sortit, et marcha précipitamment vers le canal du Prince, en m'invitant à le suivre.

Arrivé sur ses bords, il s'arrête, m'attend; je le joins. Eh bien, me dit-il, quel aveu vous dois-je encore ? quel droit vous croyez-vous? qu'osez-vous me demander? Rien qui vous concerne seul, répondis-je, indigné de ses questions et du ton altier dont il m'interrogeoit. Je ne prends à vous aucun intérêt, vous êtes à mon égard comme si vous n'existiez pas. Mais je n'ai pas la même indifférence pour une fille confiée à mes soins; où est miss Nesby? m'avez-vous cru capable de renoncer...... Eh, voilà l'homme que j'estimois, interrompit-il encore, voilà le cœur que je pensois si noble, dont les

fausses vertus excitoient tant de remords dans le mien ! tu te dévoiles enfin ; je remercie le ciel de ton injustice, elle efface le souvenir de tes bienfaits : viens, s'écria-t-il, en mettant l'épée à la main, viens, essaie de me ravir une vie que je rougis de te devoir.

Irrité de sa provocante audace, prêt à l'en punir, je ne sais quel mouvement émut encore mon ame en faveur d'un insensé dont les expressions me paroissoient aussi déraisonnables qu'offensantes. En parlant, il venoit de s'avancer sur moi : je reculai deux pas, et baissant mon épée : Henry, lui dis-je, vous m'attaquez, et n'êtes point en état de vous défendre. Calmez ce transport, ne m'exposez point à répandre votre sang. Vous m'avez été cher, je ne vous hais pas..... Et moi, je te déteste, cria-t-il en s'avançant une seconde fois ; l'amant d'Emma est un monstre à mes yeux. Contraint d'opposer l'adresse à la fureur, je pare les coups qu'il s'efforce de me porter, je cherche à le désarmer ; emporté par sa

rage, il s'abandonne, se découvre, rencontre le fer..... Ah! je frémis encore..... O Monglas! de quelle horreur je me sentis pénétrer en voyant tomber à mes pieds celui que j'avois si souvent et si tendrement pressé contre mon sein! A l'aspect de son sang, dont la terre s'inonde, un cri terrible s'élève du fond de mon cœur. J'embrasse cet infortuné, je lui parle, je veux le secourir, arrêter son sang, rappeler ses esprits, quand du côté de la rive plusieurs hommes accourent, me saisissent, m'entraînent, m'emportent malgré ma résistance. Ils me placent au milieu d'une petite barque; elle part rapidement. En vain je m'écrie, en vain j'ordonne aux rameurs de regagner le rivage; on les presse de s'éloigner, de redoubler de vitesse. Je reconnois Vandenz, j'aperçois John; leur opposition à mes efforts aigrit ma peine, mêle l'impatience à la douleur; ma voix s'éteint, mon cœur se serre, et je tombe sans sentiment entre leurs bras.

Ma foiblesse dura peu. En reprenant

l'usage de mes sens, je conjurai Vandenz de me faire remettre à terre. Il me représentoit en vain le danger où m'exposoit une compassion imprudente, et peut-être inutile ; je continuois à le presser de céder à mes désirs. Ce n'est point un ennemi que vous me forcez d'abandonner si durement, lui répétois-je, n'est-il pas inhumain de le priver de mes secours ? Etranger ici, de qui ce malheureux peut-il en attendre ? Ah ! s'il respire encore, laissez-moi le rendre une seconde fois à la vie.

John, pénétré de l'état d'un maître qu'il chérissoit, supplia Vandenz de l'approcher du rivage. Il lui rappela que n'ayant point paru avec moi, il pouvoit se montrer sans crainte ; il iroit s'instruire, il me rapporteroit des nouvelles sûres et peut-être consolantes. Vandenz consentit à le laisser retourner sur nos pas ; il lui dit de reprendre dans sa maison ce qu'il venoit d'y apporter pour mon usage, de s'y faire donner un cheval, et de revenir en toute diligence à sa campagne,

dont il lui indiqua la route. John descendit sur la rive, et nous continuâmes de voguer.

Toute cette aventure me paroissoit aussi extraordinaire que désolante. Je ne concevois pas comment John avoit pu rencontrer Vandenz, le conduire, l'amener précisément où j'étois. Rien de plus simple que l'événement dont vous êtes surpris, me dit mon ami. Au moment où vous sortiez de chez moi, je revenois du port : arrêté devant ma maison, j'ai fait appeler un de mes commis : pendant que je lui parlois, John s'est avancé sur le bord de l'eau : instruit par lui de votre arrivée, j'allois descendre de ma barque, vous attendre chez moi, quand ce garçon jetant un grand cri, me montrant de la main le sujet de son effroi, s'est mis à courir en répétant, mon maître, ah, mon dieu, c'est mon maître! Pressant mes rameurs, je l'ai suivi, j'ai vu tomber votre adversaire ; j'ai secondé le zèle de John, nous vous avons enlevé d'un lieu où le peuple

alloit bientôt se répandre ; déjà même un homme accouroit, mais il n'aura distingué dans l'éloignement ni votre personne, ni la barque où vous êtes entré. Cessez de vous plaindre, ajouta-t-il, d'une violence nécessaire à votre sûreté, et ne diminuez pas, par d'injustes reproches, le plaisir que je sens d'avoir pu vous être utile.

J'embrassai Vandenz en silence ; l'oppression de mon cœur ne me laissoit pas la liberté de lui exprimer ma reconnoissance. En moins de deux heures nous arrivâmes à sa maison. Tout y étoit préparé pour son départ. En entrant, il fit dételer sa chaise, en demanda une autre. On lui servit un léger repas, il me fut impossible de rien prendre. Cet homme honnête et sensible employa tous ses soins à calmer le trouble de mon ame. Il n'osoit s'informer des particularités de cette affaire. Malgré l'extrême abattement de mes esprits, je crus devoir à son affection un récit succinct de ma connoissance et de mes liaisons avec

celui qui venoit d'attaquer ma vie, de me forcer à la défendre contre sa fureur; je lui découvris les motifs de mon voyage en Hollande, et pendant ce court récit mes soupirs et mes gémissemens lui prouvèrent combien, en cherchant Nelson, je prévoyois peu l'issue de cette fatale rencontre.

Vandenz blâma doucement l'amertume de mes regrets. En se montrant touché de ma douleur, il s'étendit sur toutes les considérations qui devoient en modérer l'excès. Nelson lui paroissoit mériter le sort qu'il venoit de subir. Un heureux enchaînement de circonstances, continua-t-il, peut cacher à jamais la part que vous avez au malheur de cet homme. Mes rameurs, seuls témoins du combat, sont des matelots d'un navire à moi, qui met à la voile demain au point du jour. En me quittant, ils se rendoient à bord, et le temps ne leur a pas permis d'approcher de la terre. D'ailleurs ils ne vous connoissent point, et leur intérêt n'est pas de me nuire. Une affaire im-

portante m'appelle en Flandre ; au retour de John nous partirons ensemble, et jamais votre passage à Amsterdam ne sera ni découvert, ni soupçonné.

Je consentis à partir avec Vandenz. Le soin de ma propre sûreté ne m'occupoit guères en ce moment ; mais la crainte d'embarasser un ami me détermina sans peine à me laisser guider par lui.

John tardoit à revenir ; je l'attendois avec inquiétude, avec trouble : des idées vagues me remplissoient de terreur : à chaque instant je frémissois, mes pensées erroient sur des objets lugubres et terribles ; l'image d'Emma s'y mêloit : je croyois voir couler ses larmes, entendre ses cris... Monglas, est-il des pressentimens ? La sensible, la triste émotion de notre cœur nous avertit-elle en secret, quand un voile étendu devant nos yeux nous cache encore l'espèce et la grandeur du mal dont nous commençons à sentir les atteintes ?

John parut enfin, mais abattu, changé

se soutenant à peine. Dès qu'il s'offrit à mes regards, je lus sur son visage l'accablante certitude de la mort de Nelson. Il pleuroit, il ne pouvoit parler : l'épouvante et l'horreur se peignoient sur tous ses traits. Il fit un effort pour s'exprimer, et joignant les mains d'un air pressant : Partez, Mylord, partez, me dit-il, rien ne doit vous arrêter sur ces rives funestes, et plût au ciel que jamais vous n'y eussiez abordé !

Ce souhait, son action, ses larmes m'interdirent, un froid mortel glaça mes sens. Quel étoit donc le sujet de la consternation où je voyois John ? Je craignois de l'apprendre, et pourtant je lui demandois des détails ; Vandenz ne me laissa pas le temps de l'interroger ; il saisit ma main, me conduisit à sa chaise, j'y pris place, nous partîmes escortés de plusieurs hommes à cheval : le serrement de mon cœur ne se dissipa point pendant la route ; foible, incapable de maîtriser les mouvemens de mon ame, je me sé-

parai de Vandenz à Anvers, me fis mener à Dunkerque, où je m'embarquai pour repasser en Angleterre.

En me rappelant toute ma conduite depuis l'instant où le hasard m'avoit fait connoître Nelson, je devois trouver dans sa férocité, dans son ingratitude, dans sa perfide dissimulation, des motifs d'adoucir un regret que l'humanité seule pouvoit exciter; mais mon attendrissement détournoit ma pensée de ces considérations; cet infortuné se présentoit à mon esprit comme un homme jeté par le sort sous ma protection, comme un étranger dépendant de mes soins, de mes secours, à qui cette dépendance même donnoit de justes droits à mon indulgence, à ma compassion; j'oubliois ses fautes, je pleurois son destin : sans cesse son image sanglante s'offroit à mon idée, et toutes mes réflexions aigrissoient le reproche de mon cœur.

J'interrogeai vainement John, pendant la traversée, sur la cause de cette terreur si fortement exprimée sur son

visage au moment de son retour chez Vandenz ; l'embarras de ses réponses, son adresse à éluder mes questions, m'assuroient qu'il me cachoit d'affligeantes particularités ; mais ni mes ordres, ni mes prières ne purent l'engager à me les découvrir. J'arrivai à Londres sans prévoir l'affreux événement dont son zèle me déroboit la connoissance. Déjà si malheureux dans mes propres idées, devois-je m'attendre que des douleurs plus vives, plus aiguës, alloient se faire sentir à mon ame, et la pénétrer de mille traits déchirans ?

En entrant chez moi, je trouvai plusieurs paquets de lettres renvoyées d'Edimbourg à ma maison de Londres. L'écriture de Nelson sur le plus gros de ces paquets, me fit tressaillir. Je le pris en tremblant, je frémissois ; je ne me sentois pas la force de l'ouvrir ; que devins-je en parcourant cet écrit ! O mon ami, lisez-le, et jugez de l'effet qu'il produisit sur mon cœur.

*Henry Maubray, à mylord Lindsey.*

C'est avec rougeur, avec honte, que je me détermine à vous dévoiler les secrets motifs d'une conduite révoltante. Les larmes d'une femme adorée, trop puissantes sur mon ame, m'ont écarté du sentier de l'honneur, m'ont contraint à suivre des voies obliques : ah ! combien je me reproche cette longue, cette basse dissimulation ! ai-je pu vous tromper, manquer de candeur, de reconnoissance, porter un trait imprévu, cruel, à celui dont la tendre compassion sauva mes jours, dont les bienfaits, dont les égards, dont l'amitié... je me hais. Méprisable à mes propres yeux, quel vil malheureux dois-je paroître à ceux du noble, du généreux Lindsey !

Apprenez qui je suis, Mylord, quels desseins me firent demander le passage sur le vaisseau où vous veniez de vous embarquer. En s'élançant dans la mer, ce furieux, devenu l'objet de votre pitié,

n'exposoit ses jours que pour attaquer les vôtres, vous disputer miss Nesby, vous l'enlever ou périr par vos coups. En l'éloignant de nos contrées, en vous confiant le soin de la conduire dans sa patrie, en la mettant sous votre protection, le vindicatif Edmond me punissoit d'un crime involontaire, sacrifioit le bonheur de sa fille au barbare plaisir de m'accabler sous le poids de sa haine, de venger sur moi les dédains de mon oncle, dont les durs procédés m'avoient fait souffrir, m'avoient fait gémir comme lui.

Je ne me nomme point Nelson, mais Henry Maubray. Dans la confidence que vous exigeâtes de moi, jusqu'à l'instant où, vous trompant vous-même à mes expressions, vous me plaignîtes d'avoir donné la mort à celle que j'aimois, mon récit fut conforme à la vérité. Je ne vous désabusai point, sans pourtant former alors aucun projet sur votre erreur. Des obligations si grandes, si récentes, venoient de changer mes dispositions. Je

me flattois de ne pas trouver un rival dans l'ami du père de miss Nesby ; mon cœur se calmoit, de douces espérances y renaissoient, l'amitié s'y introduisoit avec la reconnoissance. Bientôt un aveu plus sincère eût suivi ces mouvemens, si ceux d'une passion cruelle ne les eussent combattus, si des sentimens jaloux ne s'étoient continuellement mêlés à la tendre sympathie qui me portoit à vous aimer.

La crainte que sir Edmond ne vous eût instruit du penchant de sa fille pour un habitant du pays dont il venoit de s'éloigner, qu'il ne vous eût prévenu contre moi, me força de vous taire mon nom, de vous cacher ma patrie. Ce n'est point à la Caroline, c'est à la Virginie, c'est à James-Town où le Baronnet, après avoir erré six ans dans nos colonies, vint fixer sa résidence, que mon cœur s'enflamma pour miss Nesby. Richard Hervey, mon oncle, y commandoit alors. Mes soins réussirent auprès d'Emma ; ses parens l'accordèrent

à mes vœux, mais ils exigèrent le consentement de mon oncle. Ce parent altier méprisa l'alliance d'un homme sans fortune et sans appui; il me fit enlever, comme je vous l'ai dit, dans le dessein de me séparer à jamais de la charmante fille qui possédoit toutes les affections de mon cœur.

Pendant qu'il me retenoit prisonnier loin d'elle, il employoit son adresse et son pouvoir à dégoûter sir Edmond d'un séjour où il lui faisoit éprouver à chaque instant de nouvelles mortifications. Le Baronnet résolut de quitter la Virginie; mais avant de l'abandonner, il obligea sa fille à me dégager de mes sermens, à renoncer à moi, à me demander une promesse formelle de plus nourrir l'espoir d'être à elle. C'est alors que m'échappant du fort où l'on me gardoit encore, au risque de périr sur une mer agitée par des vents contraires à ma route, je m'embarque, je m'efforce de gagner les bords désirés où l'amour m'attire; j'arrive à James-Town; introduit

à la faveur des ténèbres dans la maison du Baronnet, je me saisis du bien précieux qu'il vouloit me ravir. Attaqué par lui, par ses esclaves, ce fut lady Nesby, ce fut la mère d'Emma qui, blessée de ma main, reçut le coup destiné à l'audacieux assez hardi pour se jeter entre sa fille et moi.

A la vue du sang de cette femme respectée, chérie, que mille fois j'avois nommée ma mère, le temple retentit de mes cris douloureux ; je cesse de me défendre, j'oublie le soin de ma vie ; sir Edmond ordonne aux siens de ne pas la ménager ; lady Nesby m'embrasse, s'oppose à la fureur du Baronnet ; elle assure que sa blessure est légère, elle me pardonne, elle me plaint ; mon oncle paroît suivi de plusieurs hommes armés ; la générosité de lady Nesby le touche, l'attendrit ; elle saisit cet instant, elle lui parle ; sa douceur, ses larmes redoublent l'émotion de mon oncle, l'emportent sur son orgueil, il consent à ses désirs, aux miens ; il ordonne que miss Nesby, ra-

menée à l'autel, vienne y recevoir ma foi. La tremblante Emma s'avance d'un pas lent, je m'élance vers elle ; l'inflexible Baronnet nous sépare, me repousse, lui défend de m'approcher ; il me traite de ravisseur, d'assassin ; il prononce contre sa fille les plus terribles malédictions si elle ose se donner au meurtrier de sa mère. Je tombe à ses pieds, je lui demande la mort ou la main de miss Nesby; il rejette avec hauteur mes prières et mes soumissions : mon oncle indigné me fait saisir, on m'entraîne chez lui, on m'y retient malgré mes cris et mes gémissemens, on m'y garde à vue comme un insensé dont tous les mouvemens sont à craindre.

Pendant plus d'un mois ma raison égarée me rendit presqu'insensible à mon malheur. Une fièvre desséchante me consumoit, m'ôtoit l'usage de mes sens ; les transports où me jetoient ses redoublemens, me ranimoient assez pour me faire sentir ma triste existence, je retombois ensuite dans une morne stupi-

dité ; état heureux, comparé à la douloureuse situation de mon ame, quand le sentiment et la réflexion revinrent l'agiter !

J'ignorai long-temps la mort de lady Nesby et le départ de sir Edmond. Que de larmes je donnai à la perte de la mère d'Emma ! quelle barrière elle élevoit entre sa fille et moi, si le Baronnet m'en accusoit ! sa blessure ne la causa point, elle en guérit en peu de jours ; mais l'éclat de cette aventure, les durs traitemens que sir Edmond fit éprouver à la triste, à l'innocente Emma, épuisèrent son courage, réveillèrent le sentiment de ses disgrâces, et brisèrent enfin son cœur. Miss Nesby désolée suivit son père, sans savoir où il la conduisoit, sans pouvoir m'instruire du sort qu'il lui préparoit ; et moi, retenu dans une étroite captivité, menacé de n'en point sortir si je ne consentois à rompre tous les liens qui m'attachoient à la fille de sir Edmond, si je n'en formois de nouveaux pour rassurer mon oncle contre un

penchant si condamnable à ses yeux ; livré aux regrets , à la plus noire mélancolie , je tombai dans un anéantissement qui mit une seconde fois ma vie en danger.

Mon oncle alarmé crut devoir me traiter avec moins de rigueur ; il cessa de me retenir prisonnier , il me permit de sortir accompagné de deux hommes à lui , chargés de veiller sur mes démarches , et de s'opposer à ma fuite s'ils apercevoient en moi le désir de m'éloigner de James-Town.

Le premier usage que je fis d'une liberté si bornée , fut de parcourir les lieux où j'avois vu miss Nesby , où j'avois goûté la douceur de lui parler , de l'entendre : mon cœur la redemandoit à tous les objets qui me rappeloient cet heureux temps où je passois des heures entières auprès d'elle ; la maison où elle n'habitoit plus , ses jardins devenus un triste désert , m'attiroient encore dans leur enceinte ; mes yeux noyés de larmes y cherchoient la trace de ses pas ; j'allois

pleurer sur le tombeau de sa mère, j'allois gémir au pied de cet autel où mon bonheur s'étoit évanoui; j'appelois Emma avec des cris de douleur; mon esprit affoibli ne formoit aucun projet, ne s'attachoit à aucune idée; je m'abîmois dans la contemplation de mon malheur, et la faculté de souffrir sembloit être la seule qui me fût restée.

On me cachoit soigneusement le lieu de la retraite de sir Edmond. Mes recherches me conduisirent enfin à la découvrir. Une des jeunes compagnes d'Emma, dont la sœur venoit d'épouser un habitant de la Caroline, m'apprit que le Baronnet vivoit près de Beauford, à peu de distance de l'habitation de son beau-frère. Touchée de l'embarras où elle me voyoit pour faire parvenir sûrement une de mes lettres entre les mains de son amie, elle m'offrit d'engager sa sœur à lui remettre en secret celle dont je la chargerois. Avec quelle reconnoissance, quel transport j'acceptai cette offre! avec quelle promptitude je saisis cette heu-

reuse occasion d'écrire à miss Nesby! mon cœur avoit tant de sentimens à lui exprimer, tant de grâces à obtenir d'elle! ma main trembloit en lui demandant un pardon que je n'osois attendre, des faveurs que je n'osois espérer; méritois-je de la toucher, moi, dont l'imprudence causoit toutes ses peines!

De quelle joie me pénétra la réponse de la fidelle, de la constante Emma! quelle douceur consolante de ne trouver dans sa lettre ni plaintes, ni reproches! Elle souffroit pour moi, et son ame généreuse ne m'accusoit point de ses malheurs; elle daignoit calmer mes douleurs par les assurances de sa tendresse, elle me renouveloit le serment d'être à moi; elle me promettoit de surmonter tous les obstacles qui s'opposoient à notre union, mais elle me défendoit de songer à me rapprocher d'elle, de rien tenter, de rien entreprendre dans le dessein de la voir; peut-être *me dispenseroit-elle bientôt des lois qu'elle m'imposoit.* Ah! ses ordres étoient sacrés pour moi!

ma charmante amie m'aimoit, elle s'occupoit de l'infortuné qui gémissoit loin d'elle ; il lui étoit toujours cher, elle lui conservoit son cœur, elle lui promettoit sa foi, elle lui faisoit entrevoir un temps où leur commun bonheur renaîtroit ! mes lèvres pressoient avec délices les traits de cette main chérie ; cent fois le jour je relisois, je me répétois les touchantes expressions d'Emma ; être aimé d'elle, recevoir quelquefois des preuves de sa tendre affection, il me sembloit que c'étoit assez pour me faire supporter les rigueurs de l'absence, pour suspendre mon impatiente ardeur, pour m'inspirer toute la modération qu'elle exigeoit de moi ; je jurois de ne jamais enfreindre ses lois, de lui obéir ; mais ces douces dispositions furent bientôt altérées, et les plus vives inquiétudes revinrent troubler mon ame.

Miss Arthur, la jeune amie d'Emma, m'instruisit de votre séjour chez sir Edmond, du projet qu'il formoit de faire repasser sa fille en Angleterre, et de vous

confier le soin de l'y conduire. Cette intelligence, qu'elle tenoit de sa sœur, me fit éprouver le seul tourment dont une passion si traversée n'eût point encore affligé mon cœur. J'en repoussai les premières atteintes par mon extrême confiance dans les promesses réitérées d'Emma ; elle venoit de m'écrire ; elle me parloit de la maladie de son père, du danger qui menaçoit sa vie, et ne me disoit rien de ses projets ni de l'ami dont il vouloit faire l'instrument de sa haine et de sa vengeance. Je doutai du rapport de miss Arthur: on pouvoit avoir formé de fausses conjectures ; peut-être n'étiez-vous plus à Beauford : quoi ! miss Nesby eût-elle gardé le silence sur un sujet si intéressant ? ne m'eût-elle pas averti de tout tenter pour prévenir son départ, pour l'enlever à l'étranger qui devoit l'éloigner de nos contrées, nous séparer à jamais ? Je lui écrivis. Après une longue, une inquiète attente, sa réponse détruisit mon incertitude, livra mon ame à toutes les fureurs de la jalousie : poison péné-

trant et funeste, dont la trace est ineffaçable.

Miss Nesby m'apprenoit la mort de son père, arrivée depuis un mois, les sermens exigés d'elle par ce père injuste et rigoureux. Forcée de les prononcer, d'attester le ciel de sa fidélité à les observer, elle s'étoit vue contrainte de promettre, de jurer d'obéir à de dures lois, de n'être jamais *la femme de Henry Maubray*, de renoncer à son amour, à lui, au bonheur dont elle avoit si long-temps nourri la flatteuse espérance. D'effrayantes menaces qui s'étendoient sur moi, la remplissoient d'horreur et d'épouvante, la faisoient frémir à la seule idée d'un coupable parjure. Elle passoit en Europe, sous la conduite d'un ami de son père; elle ne prendroit jamais d'engagemens contraires à ceux dont elle chériroit toujours le souvenir; elle pleureroit sous un autre ciel des pertes irréparables; elle regretteroit pendant tout le cours de sa vie les biens qu'elle laissoit dans nos heureuses contrées.

Grand dieu ! quels mouvemens cette lettre excita ! de quels traits elle déchira mon ame ! Je me crus trahi, je me crus oublié. Elle, Emma, promettre, jurer de n'être jamais à moi ! démentir, par de lâches sermens, ceux que sa bouche avoit tant de fois répétés ! Quoi ! du fond de son tombeau le barbare Edmond disposoit de sa fille ! quoi ! miss Nesby étoit libre, et renonçoit à moi ! elle pouvoit se donner, et je la perdois ! la cruelle consentoit à m'abandonner, à me fuir ! elle me condamnoit volontairement à d'éternelles douleurs ! il me sembla que l'amour s'éteignoit dans mon cœur; toutes les passions dont j'éprouvois la violence, ne me paroissoient plus tenir à ce sentiment ; le dépit, la colère, le désir de la vengeance m'occupoient seuls ; je voulois punir une ingrate, immoler à ses yeux cet ami de son père, destiné sans doute à recevoir la main qu'elle avoit osé jurer de ne me donner jamais.

Dès la nuit même je force un cabinet où mon oncle renfermoit ses effets

les plus précieux. Je me saisis d'une cassette remplie de lingots d'or ; j'en emploie à l'instant une partie à corrompre la fidélité de mes surveillans ; ils promettent de seconder mes desseins. Par leurs soins je m'échappe avant le jour ; ils secondent mon empressement ; je m'embarque, les vents favorables me guident vers les rives où je veux aborder. Je frémis en apercevant les côtes de la Caroline ; j'arrive à Beauford : ô fureur ! ô désespoir ! Emma vient d'en partir ; on me montre de la main le vaisseau qui me l'enlève, qui vous dérobe à ma vengeance. Désolé, je pousse des cris, j'appelle Emma, je tends les bras vers ces voiles qui l'éloignent rapidement de moi ; mes mariniers m'offrent de se remettre en mer, ils espèrent me conduire au vaisseau ; je me rembarque, j'encourage les rameurs, ils emploient toutes leurs forces, je vous joins ; prêt à passer sur votre bord, un coup de vent trompe mon attente, et me rejette au loin : cette contradiction du sort me fit sentir un

mouvement d'impatience si pénible et si violent, que résolu de regagner le navire à la nage, ou de périr au fond des eaux, je me précipitai dans la mer; mais l'agitation de mes sens avoit déjà sans doute épuisé mes forces; elles m'abandonnèrent, et sans votre pitié je devenois la victime de ma propre imprudence.

Quelle fut ma surprise, ma consternation, quand on m'apprit à qui je devois la vie! me voir sous la protection de mylord Lindsey, de celui que je cherchois avec de si cruelles intentions! ne pouvoir plus attaquer ses jours sans m'accuser d'une basse ingratitude, sans mériter le reproche de mon propre cœur! ah! combien ce renversement de mes projets me causa de douleur! mais en peu de momens entraîné malgré moi par cet attrait puissant, attaché aux vertus, à la bonté, je me vis contraint de respecter, je me sentis forcé de chérir le bienfaiteur généreux qui, rejetant ce titre, m'invitoit à lui donner celui d'ami.

Insensiblement mon ame se calma. Le plaisir de revoir Emma, de lire dans ses yeux que son cœur n'étoit point changé, votre conduite avec elle, où la seule amitié se laissoit apercevoir, les marques touchantes de l'affection dont vous m'honoriez, dissipèrent une partie de mes chagrins ; chaque instant me lioit plus fortement à vous ; je rougissois d'avoir manqué de sincérité ; je me proposois de vous traiter avec plus de confiance, de réparer ma faute par une exposition fidèle de la vérité ; je me flattois d'obtenir du sensible tuteur d'Emma cette main désirée, dont les dernières volontés de sir Edmond sembloient le rendre dépositaire, lui donner le droit de disposer. Un cœur si noble se prêteroit-il à seconder ses volontés, quand il en connoîtroit l'injustice, quand il seroit sûr que l'orgueil et le ressentiment les avoient seuls dictées ? Rempli de ces idées, de la plus douce espérance, j'instruisis Emma de mon dessein ; elle s'en alarma, elle me conjura d'y renoncer ;

elle exigea de moi une promesse de ne point vous révéler le secret de notre intelligence. En vain je la pressai de m'apprendre la raison d'une défense si positive, elle refusa de m'en expliquer les motifs cachés ; son obstination à me les taire me causa du trouble, de l'inquiétude, et bannit de mon ame la paix qui commençoit à s'y établir.

Notre arrivée à Londres redoubla mes chagrins ; le silence où vous m'engageâtes sur votre pupille, le soin mystérieux de cacher à mylady Lindsey la fille d'un ami, que vous deviez naturellement lui présenter, mettre sous sa protection, et votre tristesse sur la route de Bath, réveillèrent mes soupçons ; avec quelle véhémence ils se ranimèrent par les cruelles lettres de miss Nesby, par ses prières ardentes de renoncer à l'union où j'attachois tout le bonheur de ma vie ! Le don de sa main ne seroit plus, me répétoit-elle, qu'un présent funeste, capable de me faire partager les malédictions prononcées sur sa tête. Ses promesses, ses

sermens rompoient nos liens, renversoient toutes nos espérances. Elle vivroit seule, elle ne m'oublieroit point. Son amour, devenu un triste, un douloureux sentiment, seroit à jamais cher au cœur tendre et malheureux dont il avoit fait autrefois les délices, il ne s'éteindroit qu'à l'instant où tout s'anéantiroit pour elle.

De quelle amertume ces expressions me pénétroient, et quelles apparentes idées elles sembloient confirmer ! comment me persuader que les menaces de sir Edmond eussent fait une impression assez vive sur l'esprit juste et raisonnable de sa fille, pour l'engager à sacrifier son bonheur et le mien à des craintes si vaines? Les promesses surprises à sa timide soumission détruisoient-elles la force de tant de sermens libres et volontaires? n'avoit-elle pas mille et mille fois juré d'être à moi? Elle ne m'accusoit point de la mort de sa mère : depuis son départ de la Virginie, toutes ses lettres m'assuroient de sa constance, m'exprimoient

un désir passionné de me rendre heureux : ah ! son cœur les dictoit alors ! pourquoi donc ses dispositions étoient-elles changées? causiez-vous cette différence dans ses projets, dans sa conduite, dans ses sentimens ? feignoit-elle ces alarmes, ces terreurs, pour écarter l'amant infortuné dont l'ardeur cessoit de la toucher? Que ces pensées m'affligeoient ! quels mouvemens tumultueux et terribles m'agitoient ! combien de fois m'y abandonnant, même en votre présence, vous regardant comme l'objet secret des résolutions de miss Nesby, me sentis-je prêt à perdre un reste de modération, à m'avouer votre ennemi, à vous demander raison de toutes les peines qui déchiroient mon cœur !

Revenu à Londres, j'en ressentis de plus grandes encore. Je ne pouvois entretenir miss Nesby qu'en présence de plusieurs témoins, et vous passiez des heures entières dans son appartement. Je connoissois la médiocrité de sa fortune, et je voyois briller sur elle la ri-

chesse et l'éclat. Vos dons la paroient, vos attentions prévenoient ses désirs, vous l'amusiez par des fêtes; souvent cruel, sans le savoir, vous me chargiez de lui porter des preuves de vos soins à l'obliger; sans cesse vous présentiez à ses yeux, des objets capables de séduire; et moi, qu'offrois-je à ses regards? des traits altérés par la tristesse, cet air timide et sombre que donne la disgrâce; accablé de douleur, des soupirs, des larmes, de fatigantes plaintes, d'importuns reproches étoient les seuls tributs d'un amour malheureux, d'un cœur oppressé, dont le courage abattu succomboit sous le poids de la dépendance et de l'humiliation.

Ma profonde affliction toucha vivement la généreuse Emma; elle chercha les moyens de calmer mon ame, mais elle m'écrivoit en vain; en vain elle me rassuroit sur ses sentimens, sur les vôtres; des lettres qui ne me rendoient point l'espérance, qui me prouvoient toujours son attachement à ses désolantes résolutions, aigrissoient encore mes cha-

grins. Elle consentit enfin à m'accorder la liberté de l'entretenir, et pour s'en procurer la facilité elle prit l'habitude de se promener dans les environs de Londres : tous les matins elle sortoit seule avec Hélène. Nous nous vîmes, nous nous parlâmes ; je retrouvai la charmante maîtresse de mon ame aussi sensible, aussi tendre que dans les heureux temps où nos cœurs s'étoient liés par de si douces, par de si fortes chaînes. Sa bonté dissipa mon trouble, mes soupçons s'évanouirent, je me sentis satisfait, je me crus paisible ; mais l'amant qui s'est livré à de jalouses inquiétudes recouvre-t-il jamais une parfaite tranquillité ? Le repos momentanée dont il jouit n'est qu'une suspension de ses craintes, et ses premières agitations sont toujours prêtes à renaître.

En conservant la résolution de n'être point à moi, miss Nesby pouvoit-elle effacer tous mes doutes ; en vain elle m'assuroit que la seule amitié vous intéressoit à son sort, votre conduite décou-

vroit un sentiment plus tendre : si elle ignoroit votre amour, pourquoi, pendant le cours de notre navigation, me défendoit-elle de vous confier le mien ? Sa constante opposition à l'aveu que je voulois vous faire, ne montroit-elle pas la crainte des suites d'une rivalité déclarée? si elle croyoit devoir me refuser sa main, peut-être croyoit-elle aussi devoir l'accorder à mylord Lindsey ; quels étoient mes droits sur elle, si son cœur ne les confirmoit pas, si elle reconnoissoit les vôtres ? L'étranger exclus par sir Edmond, sans appui, sans secours, sans ami dans des lieux où le rang, la naissance et la fortune vous donnoient tant de crédit, oseroit-il réclamer les promesses d'une fille confiée à votre protection, d'une fille dont vous pouviez rejeter le choix, s'il contrarioit les intentions de son père?

Combien je me reprochois mon impétuosité, ma violence ! combien je regrettois cette cassette imprudemment abandonnée ! elle m'eût donné la facilité d'enlever Emma, de l'éloigner à jamais

de l'Angleterre et de vous. Je ne me serois point vu sous votre dépendance ; je ne vous aurois point dû des égards, de la reconnoissance, de l'amitié. Réduit à attendre des réponses de la Virginie, incertain du temps où elles arriveroient, ignorant si elles seroient conformes à mes vœux, je me désolois, je ne goûtois pas un instant de repos : sans cesse je suppliois miss Nesby de se rendre à mes désirs. Je lui représentois que la seule punition de sa désobéissance seroit la perte du petit héritage dont la considération ne pouvoit entrer dans les motifs de ses refus ; je l'attendrissois, je l'affligeois, je ne la déterminois point. Incapable de supporter plus long-temps une situation si pénible, je ne lui dissimulai plus que je voulois en sortir, vous parler, exposer à vos yeux l'exacte vérité, vous ouvrir mon cœur, lire dans le vôtre, m'affranchir enfin du tourment continuel que me causoient vos soins, vos assiduités et cette douloureuse contrainte imposée à tous mes désirs, à tous mes sentimens.

La craintive Emma frémit de mon dessein, elle trembla pour mes jours, pour les vôtres ; l'événement qui avoit banni son père de sa patrie, toujours présent à sa mémoire, fixoit depuis long-temps ses idées sur le danger où elle voyoit exposé l'amant qu'elle aimoit, et l'ami qu'elle respectoit. Cent fois elle s'étoit aperçue des mouvemens de mon ame, et cent fois elle s'en étoit alarmée. Je dus à son effroi le bien où j'aspirois avec tant de passion ; il fut le prix du serment que je fis d'abandonner mon projet, de mettre les mers entre vous et moi avant de vous révéler nos secrets. Rassurée par mes promesses, elle consentit enfin à ma félicité. Nous fûmes unis à cinq milles de Londres, par un obligeant ministre, dont la complaisance nous procura un petit appartement près de la ville, chez une de ses nièces, où nous goûtions presque tous les matins la douceur de nous voir et de nous entretenir sans témoins.

O charme inexprimable de l'amour

heureux ! plaisirs délicieux ! flatteuses sensations toujours renaissantes, toujours nouvelles, que vous avez de puissance sur une ame sensible ! J'oubliai, dans les bras de ma chère Emma, les amertumes de l'absence, les douleurs de l'attente, et pendant plusieurs mois mon bonheur effaça jusqu'à la trace des peines dont l'incertitude et la jalousie me rendoient depuis si long-temps la triste victime.

Tous mes vœux se tournèrent alors vers ma patrie. En arrivant de Bath, j'avois écrit à Robert Stanley, mon compatriote et mon ami. Son affection pour moi m'assuroit de son zèle à me servir : je l'instruisois de mon aventure, du désir qui me pressoit de revoir la Virginie. Je le chargeois de présenter à mon oncle une lettre soumise ; je demandois pardon à mon parent, justement irrité ; je le suppliois de m'envoyer des secours, pour m'acquitter à Londres, et me mettre en état d'aller réparer par mon attention à lui plaire, toutes les imprudences, toutes

les fautes qui devoient exciter sa colère contre moi. Je reçus la réponse de Stanley, environ un mois avant que la maladie de mylady Lindsey déterminât son voyage en Ecosse. Il me donnoit peu d'espérance d'appaiser mon oncle ; cependant il m'exhortoit à prendre courage, à vivre sans inquiétude, et me promettoit de trouver les moyens de me faire repasser à la Virginie.

Heureux quand sa lettre arriva, j'aurois attendu sans impatience l'effet de ses soins, si ce retardement n'eût jeté ma timide compagne dans la plus noire mélancolie. En s'apercevant qu'elle ne pourroit cacher long-temps les suites de notre union, son esprit se remplit des plus funestes idées ; la découverte nécessaire de notre mariage lui faisoit envisager des malheurs inévitables. Comment recevriez-vous cette confidence tardive et forcée ? comment oseroit-elle avouer une défiance si offensante, une dissimulation si condamnable ? qui excuseroit à vos yeux son ingratitude, la mienne, et

comment en soutiendrois-je le juste reproche ? Ces considérations livrèrent son ame à la terreur ; elle se croyoit au moment de subir la punition de sa désobéissance, de la violation de ses sermens ; elle ne se rassuroit plus sur les miens ; les menaces de son père lui causoient une continuelle épouvante ; sans cesse elle me conjuroit de ne point attendre le succès des soins de Stanley, d'employer ses bijoux et ses pierreries à nous mettre en état de fuir, de perdre à jamais de vue les bords de la Tamise.

Je rejetai constamment un projet qu'Emma n'auroit point formé, si son esprit n'eût été troublé par la crainte. Elle ne regardoit pas vos dons comme un bien qu'elle dût s'approprier, et l'honneur ne me permettoit pas de m'en servir pour quitter l'Angleterre. Ses chagrins, ses larmes me replongèrent dans un extrême abattement. Vous vîtes ma tristesse, vous découvrîtes au fond de mon cœur le désir que je sentois de repasser les mers ; vous m'offrîtes les moyens de

le satisfaire : je dus vous paroître insensé. Que pouviez-vous penser des mouvemens dont j'étois agité en refusant cette offre généreuse ? Vivement tenté de l'accepter, mais retenu par les circonstances, j'aimai mieux souffrir encore, qu'ajouter la bassesse à l'ingratitude.

Depuis l'heureux jour où la possession d'Emma remplissoit mes vœux les plus chers, aucun sentiment jaloux ne s'étoit introduit dans mon cœur. Je vous voyois sans trouble auprès d'elle, je ne vous observois plus avec cette attention inquiète, cette pente à donner une cruelle interprétation aux actions les plus indifférentes, aux discours les plus simples ; je ne doutois point qu'Emma ne vous inspirât de la tendresse ; mais ma confiance en elle, votre réserve, sa vertu, son amour entretenoient le calme dont je jouissois. Ah ! pourquoi, la veille de notre départ pour l'Ecosse, rallumâtes-vous tous deux ce feu que je croyois éteint ? J'entre chez Emma, je la trouve

en pleurs, je vous vois interdit; elle est pâle, vous êtes troublé; elle évite mes regards, ma présence semble vous étonner : grand dieu, quels mouvemens s'élevèrent dans mon ame! Emma pleuroit-elle votre prochain éloignement? veniez-vous de l'instruire de votre passion? ses larmes étoient-elles données au regret de s'être ôté la liberté de partager vos sentimens, de les rendre heureux? Avec quelle rapidité mille idées se présentèrent à mon esprit, elles serrèrent mon cœur, elles me privèrent de l'usage de mes sens! Vous sortîtes, on demanda mistriss Howard, elle nous quitta; seul avec Emma, je l'interroge sur votre confusion, sur sa douleur, sur l'extrême agitation où je la vois encore. Elle hésite, elle tremble, elle lève ses yeux et ses mains vers le ciel : Je suis malheureuse, s'écrie-t-elle tout en pleurs, je suis vraiment malheureuse! En prononçant ces tristes paroles, elle tombe sans connoissance entre mes bras; les cris

d'Hélène attirent du monde ; on m'oblige de sortir, et du reste du jour je ne puis ni la voir, ni lui parler.

Le lendemain je partis avec vous, emportant au fond de mon cœur un chagrin profond, de funestes soupçons, et cette dévorante inquiétude, plus difficile à supporter que l'extrême douleur, que le plus fâcheux éclaircissement.

Aucun changement dans votre conduite à mon égard ne me persuadoit que vous fussiez instruit des secrets d'Emma ; comment vous les auroit-elle découverts, elle qui craignoit tant de vous les laisser pénétrer ? quel avoit donc été le sujet d'un entretien capable de vous jeter tous deux dans un si grand désordre ? Les lettres d'Emma ne me donnoient point de lumières sur cet étrange incident, mais sa tendresse s'exprimoit avec tant de force et de vérité, que souvent je me reprochois de douter d'un cœur si sensible et si sincèrement touché de mes plus légères inquiétudes.

La tristesse où vous étiez plongé, vos

alarmes sur le danger de mylady Lindsey, cette piété filiale qui vous attachoit près d'elle, qui vous arrachoit des larmes, ranimèrent des sentimens, trop souvent affoiblis dans mon ame par ceux de la jalousie ; je cessai de vous envisager sous l'aspect d'un rival, je ne vis plus en vous qu'un ami, je partageai vos peines, mes pleurs coulèrent avec les vôtres, je déplorai la fatalité qui me forçoit à vous rendre malheureux, et cent fois je souhaitai que votre généreuse compassion n'eût point sauvé des jours destinés à troubler, peut-être à détruire pour jamais la tranquillité des vôtres.

Vous me confiâtes votre amour, vos chagrins, les larmes et les étranges discours de miss Nesby, les inquiétudes, les tristes impressions qui vous restoient de votre dernier entretien avec elle. Cette confidence éclaircit un doute dont j'étois vivement occupé ; heureux si mon cœur n'en eût point formé sur l'étonnante constance de vos sentimens ! Plus je m'attachois à vous représenter tout ce

qui devoit vous conduire à étouffer une passion inutile, contraire à vos intérêts, à votre repos, à votre bonheur, plus vous paroissiez déterminé à la conserver. Comment me persuader qu'un amour si violent n'eût jamais été animé par l'espérance ? Comment ne pas penser qu'Emma avoit autrefois reçu vos soins avec assez de bonté pour vous laisser croire qu'elle en étoit flattée ? Cette cruelle idée n'a pu s'effacer ; elle blesse, elle alarme un cœur délicat ; ah ! sans le charme attaché à la préférence, l'amour a-t-il des douceurs, a-t-il des plaisirs ? Si je ne dois mon bonheur qu'à la crainte, à la condescendance, à la pitié, je cesse à jamais de le priser, je cesse à jamais de le goûter.

Mais par quels vains détails je fatigue votre attention, pardonnez-les à un esprit agité. Emma reçut les lettres impatiemment attendues par elle. A l'instant même elle quitta la maison de mistriss Howard, et me pressa de retourner à Londres, où je recevrois la

somme que j'avois demandée à Stanley. Vous m'offrîtes le prétexte d'aller la trouver : ah ! pourquoi le saisis-je avec tant de bassesse ? pourquoi trop fidelle à mes engagemens, n'osai-je rompre un coupable silence, manquer à une parole imprudemment donnée ? Je devois vous désabuser, vous montrer un ingrat, renoncer à cette vile dissimulation qui me livre à la douleur, à la honte, aux remords ! à chaque instant une voix intérieure me crie : pour prix de ses bontés, Lindsey trompé, trahi, gémit de la perte d'Emma, menace son ravisseur, le traite de perfide, de lâche.... Ai-je pu mériter ces noms infâmes ! Oh ! quelle réparation.... il en est une.... je frémis d'y penser.

Quel sort bizarre nous force à nous affliger mutuellement ? Vous êtes malheureux par moi : j'ai cessé d'être heureux par vous. Après avoir si vivement désiré de quitter l'Angleterre, de s'éloigner de vous, pourquoi vois-je Emma dans une tristesse profonde ? Pourquoi

pâlit-elle en entendant prononcer votre nom ? pourquoi ses yeux sont-ils noyés de larmes ?.... Ah ! quand vous lui exprimâtes vos sentimens, lui seroit-il échappé un regret ? d'où vient me força-t-elle à partir seul, à quitter Londres six jours avant elle ? vous auroit-elle écrit ?.... disparoissez, noirs soupçons... mais hélas ! mon bonheur peut-il renaître ? la paix peut-elle habiter au fond d'un cœur coupable ?

Noble, généreux Lindsey, mon libérateur, mon ami ! vous, dont je connois l'équité, dont je révère les vertus, soyez l'arbitre de mon destin ; pesez mes droits, examinez les vôtres ; jugez l'offense, et prononcez sur la satisfaction : si vous ne pouvez me pardonner, venez me punir : si vous ne pouvez renoncer à la fille de sir Edmond, venez l'arracher de mes bras. Tant qu'un souffle m'anime, elle ne sauroit être à vous ; mais quand je n'existerai plus, s'il est possible qu'elle survive à ma perte, qu'une ame si sensible soutienne un malheur si long-temps

redouté, si ce cœur fidèle peut recevoir une nouvelle impression, que Lindsey sèche ses pleurs, la console, soit heureux par elle.... oh! non : que jamais un autre n'élève en elle un tendre sentiment; chère Emma, pourrois-tu m'oublier?

Vous trouverez à Londres chez Norton, banquier, les douze mille liv. sterl. dont vous me chargeâtes à Edimbourg. Les bijoux et les pierreries, présent de votre libéralité, vous seront remis par lui avec la totalité des avances que vous avez bien voulu faire à l'homme dont la reconnoissance oseroit éclater en cet instant, si sa conduite lui permettoit de l'exprimer sans aggraver les justes reproches de son cœur.

Hélène, restée malade à Londres, attendue ici avec tous nos effets, me donne la facilité d'y prolonger mon séjour sans inquiéter Emma sur mes desseins. Mylord, je le répète, si vous vous croyez insulté, si mon sang répandu par vos mains peut seul effacer l'injure, je vous attendrai.... Mais non, épargnons

Emma, n'élevons point ses craintes, je puis repasser en Angleterre si vous l'exigez, et vous donner la satisfaction que vous me demanderez.

D'où vient mon cœur se révolte-t-il? quel mouvement m'agite, me trouble au-dedans de moi-même? me tromperois-je aux lois que l'honneur semble m'imposer? ah! j'offense peut-être mylord Lindsey en lui supposant des désirs de vengeance, quand son ame élévée, son naturel doux et sensible peuvent le porter à plaindre un malheureux qu'une passion tyrannique a forcé d'être coupable, que ses remords ont déjà trop puni. S'il vous est possible, Mylord, de ne pas me mépriser, de me remettre une faute si grande, si vivement sentie, daignez m'en assurer par une ligne de votre main. Je partirai, j'irai jouir dans ma patrie de la paix que vous m'aurez rendue; et si perdant le souvenir d'une tendresse que le temps, l'éloignement, les circonstances doivent éteindre, vous devenez capable de revoir en nous des amis pénétrés de

vos bontés, charmés de vos vertus, faites-nous parvenir cette heureuse nouvelle ; nous abandonnerons tout pour nous fixer près de vous, pour vous prouver notre zèle, notre amour, notre tendresse, notre éternelle reconnoissance.

---

Ah ! Monglas ! qu'un regret inutile est un regret amer ! de quel prix j'aurois acheté la possibilité d'accorder ce pardon demandé, de dire à ces infortunés : partez paisibles, et vivez heureux. Mais qui peut rappeler le jour passé !

Toutes mes pensées se fixèrent sur la triste compagne de Maubray. Ils étoient ensemble à Amsterdam ! grand dieu, quel spectacle ma main cruelle avoit présenté aux yeux d'Emma ! A cette idée, un saisissement affreux serra mon cœur. Dans quel état devoit la réduire ce funeste événement ! m'accusoit-elle de ses larmes ? connoissoit-elle l'inhumain qui la livroit à de mortelles douleurs ? Ah ! dût-elle venger son époux, poursuivre

ma vie, faire tomber ma tête, je ne voulois point abandonner celle dont je causois le deuil et les pleurs. La compassion, l'honneur, tant de sentimens que je n'osois plus m'avouer, le devoir, l'équité me pressoient de voler au secours d'Emma, d'Emma désolée, plongée par moi-même dans la plus accablante affliction.

Résolu de retourner à l'instant sur mes pas, j'ordonnai de tout préparer pour mon départ. Pendant que mes gens se disposoient à m'obéir, John, pâle, tremblant, tout en larmes, se présente devant moi; il me prie, il me conjure de ne point aller à Amsterdam : la douleur, le désespoir m'y attendent, dit-il, miss Nesby *n'a plus besoin de mes secours, je ne puis rien pour miss Nesby.*

Quelle impression les paroles et les pleurs de cet homme affectionné firent sur mon esprit! respirant à peine, je lui ordonne de s'expliquer; il hésite; j'insiste; il parle enfin..... O mon ami, quel horrible récit! rappelez-vous les

faits exposés dans ce cahier dont la lecture m'ôta l'usage de mes sens. Cette belle et malheureuse étrangère, objet de la généreuse pitié de madame d'Auterive, c'étoit....... puis-je le dire sans que mon cœur se brise ? c'étoit la fille de sir Edmond, c'étoit ma pupille, c'étoit la femme dont le bonheur m'avoit été confié, dont l'amitié, dont l'amour, dont mes sermens m'engageoient à rendre le sort à jamais heureux.

En arrivant à la maison où je l'envoyois, John apprit la mort du blessé et le danger d'une jeune dame, évanouie entre les bras de plusieurs personnes empressées à la soulager. Perçant la foule qui l'en éloignoit, il reconnut avec une surprise mêlée d'horreur les traits de miss Nesby dans celle que l'on nommoit l'épouse de l'étranger. Craignant de laisser apercevoir son extrême émotion, il se retira promptement; mais voulant prendre de nouvelles informations avant de venir me retrouver, après un peu de temps il retourna dans

la maison, ne vit personne en bas, et monta l'escalier. Ce fut à lui que madame d'Auterive parla, elle l'instruisit de la fin déplorable d'une intéressante créature dont la mort lui causoit le plus tendre attendrissement. C'est dans l'écrit de cette dame que j'ai trouvé les tristes particularités de cette mort prématurée et cruelle. Avec quel redoublement de douleur j'ai lu..... Emma, chère Emma! quoi! ton sein déchiré...... Ah! détournons les yeux de cette horrible image; épouse infortunée, malheureuse mère, pardonnez, ah! pardonnez-moi! dix-huit années de regrets, de gémissemens, de remords, n'ont-elles point expié mon crime, mon crime involontaire?

Une maladie dangereuse et longue fut la suite du chagrin inexprimable dont mon cœur étoit pénétré. Pendant plusieurs mois on craignit pour ma vie. Je souhaitois avec une sorte d'ardeur qu'on pût retrouver Hélène; elle me sembloit l'unique créature dont la vue, dont l'entretien pût m'intéresser encore.

Je voulois l'établir avantageusement en Angleterre, ou la renvoyer à la Caroline, comblée de mes bienfaits. On feignoit de la chercher pour me satisfaire, mais mistriss Howard m'apprit enfin que la pauvre fille, restée malade à Londres, y étoit morte six jours après le départ de sa maîtresse, au moment où on la croyoit rétablie et prête à l'aller rejoindre en Hollande.

Le temps me rendit mes forces, il ne ranima point mes esprits. Une sombre langueur, une noire mélancolie venoient de s'emparer pour jamais de mon ame. Je me sentis incapable de reprendre mes premières occupations, ou de m'en former de nouvelles. Je ne goûtois plus rien, je ne préférois plus rien. En portant mes regards autour de moi, je n'apercevois dans la nature, attristée à mes yeux, qu'un vaste désert où j'allois errer sans désirs et sans espérances : plus de société, plus d'amusemens, plus de plaisirs! l'image de Henry mourant, d'Emma expirante, m'arrachoit à chaque ins-

tant des larmes, des cris de douleur. Combien leur longue tendresse, leur union, le bonheur dont je les avois privés, me rendoient leur perte plus amère! Quoi! me répétois-je à tout moment, quoi! j'ai fait disparoître de la terre deux personnes heureuses! sans ma funeste passion, sans ce cruel empressement de chercher Nelson, de retrouver les traces d'Emma, je ne serois point en proie aux reproches de mon cœur: deux jours de plus, et je recevois cet écrit; ils vivroient, ils m'aimeroient; je pleurerois peut-être, mais si l'amour me forçoit à répandre des larmes, l'amitié m'offriroit au moins ses douces consolations, je ne me verrois pas seul dans l'univers, je ne me dirois point: tout est fini pour moi, rien ne peut plus me plaire, rien ne peut plus me toucher.

Il me fut impossible de reparoître à la cour; le séjour de Londres me devint insupportable: je quittai l'Angleterre, traversai la France, visitai l'Allemagne, revis l'Italie et passai au Levant, où nous

félicité. Cette mère ambitieuse, dont vous lui ménagiez la faveur, va désirer de donner à son fils l'héritière d'une immense fortune. J'en estimai l'avantage, quand je la destinai à miss Nesby, quand je la regardai comme un moyen de la rendre heureuse ; depuis sa perte, tant de riches possessions n'ont pu me donner un instant de joie, jouissez-en, elles feront mon bonheur. Vous ne me devrez rien, vous ne tiendrez rien de ma main ; c'est la fortune, c'est l'héritage de votre mère dont je vous assurerai la propriété. Ah ! n'hésitez point à combler mes désirs, consentez à nommer votre père l'homme qui s'éloigne en ce moment de vous, pour prendre le soin le plus tendre qu'exige ce titre, pour lier à jamais la charmante Sophie à l'amant le plus sensible et le plus aimable.

---

*Réponse de mademoiselle de Canteleu, à madame de Monglas, en lui renvoyant le cahier de mylord Lindsey.*

Je me suis conformée sans peine à vos intentions, Madame, en écrivant à mademoiselle de Vallière. Je m'applaudis de penser comme vous dans cette occasion importante à son bonheur. Mais, je l'avoue à regret, avec beaucoup de pouvoir sur son cœur j'ai très-peu d'ascendant sur son esprit. Si vous saviez, Madame, quel triste sacrifice elle médite, à quel état elle se destine, la cruelle fermeté qu'elle oppose à mes tendres représentations, à mes vœux, à mes prières, et si vous connoissiez toute mon amitié pour elle, vous ne douteriez pas de l'extrême désir que je sens de la persuader.

Je ne me suis jamais offensée de la voir rejeter mes avis ; une personne aussi réfléchie n'a pas dû soumettre sa conduite à mon peu d'expérience, je n'ai pu

lui inspirer cette confiance qui détermine à suivre, sans hésiter, les conseils de l'amitié; mais en manqueroit-elle pour M. de Monglas? C'est de lui, c'est de vous, Madame, que j'attends un bien ardemment souhaité, la certitude de passer une partie de mes jours avec l'aimable compagne de mon enfance et des plus heureuses années de ma vie.

Le cœur de Sophie s'attendrira sans doute sur le sort de ses infortunés parens; mais, qui l'irriteroit contre mylord Lindsey? quel reproche a-t-il mérité? Etoit-il l'ennemi de Henri? vouloit-il sa perte, lui qui gémit encore de n'avoir pu sauver un insensé de sa propre fureur? Dans cette longue et triste histoire, Mylord est le seul objet intéressant pour moi; si le hasard semble en diriger les événemens, la réflexion conduit à s'assurer que l'ingratitude les a préparés.

Comment ceux qui lui devoient tant d'estime, tant de reconnoissance, ont-ils

osé douter un instant de la noblesse, de la générosité de son ame ? Comment miss Nesby put-elle se taire ? comment n'apprit-elle point à son tuteur les raisons de l'étrange conduite de son père ? comment ne détruisit-elle pas ses naissantes espérances par l'aveu de ses engagemens avec le jeune Maubray ? En la mettant sous la protection de son ami, sir Edmond laissa-t-il ignorer à sa fille ses desseins sur elle, sur lui ? En le supposant, pouvoit-elle méconnoître un amant dans les soins empressés de Mylord ? Et comment ce passionné, cet impétueux Henri conserva-t-il, au milieu de ses transports, ce long empire sur lui-même ? comment, à son départ d'Edimbourg, en pressant son bienfaiteur entre ses bras, en le baignant de ses pleurs, ne lui avoua-t-il pas son amour, son mariage ? Ah ! Madame ! être retenu par une promesse, par un serment que l'honneur, l'amitié, la reconnoissance n'auroient jamais dû lui permettre de faire! Toute

dissimulation est une perfidie ; je me sens révoltée contre cet homme fougueux, bizarre, et je bénis le ciel que ma charmante amie n'ait point été nourrie, élevée, sous les yeux de ce père violent, emporté. Lui eût-il inspiré ces vertus douces, aimables, attrayantes, qu'elle doit à madame d'Auterive, dont l'active tendresse, dont la vigilante attention firent germer dans le cœur de Sophie toutes les qualités qui la distinguoient elle-même ?

Permettez-moi, Madame, de ne point vous nommer cet amant de mademoiselle de Vallière, à qui Mylord veut l'unir. Elle s'est reproché plus d'une fois sa timidité, unique cause du secret qu'elle garda sur ses sentimens. La découverte de ce secret redoublera votre estime pour elle. Je lui laisse le soin de vous dévoiler ce mystère.

Je joins mes vœux aux désirs de M. de Monglas, aux vôtres, Madame, à ceux de mylord Lindsey, et j'espère que la

douce, la condescendante Sophie ne trompera point l'attente de tant de cœurs intéressés à sa gloire et à son bonheur.

*Lettre de mylord Lindsey, à monsieur de Monglas.*

Je conçois votre embarras, et la surprise que mes expressions ont causée à madame de Monglas. Vous ignoriez tous deux l'attachement du marquis de Germeuil pour mademoiselle de Vallière, et le généreux désintéressement qui, depuis la mort de madame d'Auterive, faisoit préférer à votre amie la dépendance et la pauvreté à l'état brillant où l'amour offroit de la placer.

En observant cette jeune personne, je n'ai jamais douté qu'un tendre penchant, contrarié par la fortune, ne fût la source de la triste rêverie où je la surprenois souvent. Combien cette idée m'intéressoit à son sort! combien de fois ai-je souhaité pouvoir répandre la joie sur ses

traits animés et charmans ! Que j'aime le marquis de Germeuil ! il rendra Sophie heureuse, et son bonheur fera le mien.

Regardé depuis long-temps dans les environs de ma demeure comme un sauvage inaccessible, j'appris avec étonnement que le marquis de Germeuil s'étoit présenté chez moi. N'ayant pu me parler, il m'écrivit. Une affaire très-importante le forçoit, disoit-il, d'insister pour obtenir l'entrée de ma maison, et la faveur d'un entretien particulier avec moi. Je consentis à recevoir la visite dont il s'obstinoit à m'honorer. Ah, Monglas ! pourquoi ne trouvai-je point dans l'époux de miss Nesby la sincérité, la candeur qui distinguent l'amant aimable et passionné de sa fille ! Une intention violente l'attiroit peut-être chez l'homme qu'il croyoit son rival. Sa noble franchise a bientôt excité la mienne ; nos cœurs se sont ouverts, ma confiance a été le prix de la sienne ; j'ai reçu, j'ai serré dans mes

bras celui qui craignoit de trouver en moi le ravisseur de son bien le plus cher.

Que la conduite et les sentimens de mademoiselle de Vallière redoublent mon admiration et ma tendresse ! Si jeune, si sensible, et conserver tant de prudence ! combien de preuves d'un amour delicat dans ses lettres, dans les innocentes et fortes assurances de son amitié, dans ses conseils à M. de Germeuil ! Quelle générosité dans ses refus ! quelle grandeur d'ame dans leurs motifs! qui jamais fut plus digne des biens dont l'amour et l'amitié s'apprêtent à la combler !

Devenu l'ami du Marquis, je me suis prêté sans peine à tous ses désirs. A l'instant où je vous envoyai mon dernier cahier, je partois avec lui pour disposer l'esprit de sa mère à remplir ses vœux. Vous verrez par la lettre de la comtesse de Germeuil à mademoiselle de Vallière, combien le cœur de cette dame est changé

en faveur de *l'orpheline élevée par madame d'Auterive.*

Mon ami, ce n'est point cette orpheline, ce n'est point la fille de Maubray, dont l'état seroit à présent si difficile à prouver, dont sans doute les biens sont passés en des mains étrangères, que j'ai offerte à madame de Germeuil, pour être la compagne de son fils; c'est ma fille adoptive, c'est sophie Lindsey, reconnue en Angleterre sous ce titre; c'est l'héritière de ma fortune qu'une mère jalouse de la grandeur de sa maison, reçoit de ma main, et consent à nommer marquise de Germeuil.

Sophie connoît-elle mes malheurs? en est-elle touchée? me pardonne-t-elle? pourra-t-elle me revoir, pourra-elle m'aimer? J'attends votre réponse avec impatience. Si sa décision m'est favorable, hâtez-vous de me le dire, tous nos arrangemens sont déjà pris. Si madame de Monglas veut bien inviter la comtesse de Germeuil et son fils à lui faire une visite, au

moment où mon exprès arrivera de Malzais nous partirons tous trois pour nous y rendre. N'est-ce pas à vous à régler les articles qui doivent assurer le sort de votre *pupille*?

Monsieur de Germeuil n'a pu laisser partir ce courrier sans écrire à mademoiselle de Vallière. Il craint de l'avoir offensée, il se reproche d'injustes soupçons, de plus injustes plaintes. Il désire que sa lettre lui soit donnée après celle de sa mère. Ménagez tous nos intérêts, mon cher Monglas, et daignez m'instruire promptement du succès de vos soins.

---

## XLIVe. LETTRE.

*Sophie de Vallière, à Hortence de Canteleu.*

Que depuis peu de jours mon cœur éprouve de différentes émotions! ah! ma chère, mille sentimens l'agitent; dans quelle confusion d'idées je réponds à votre

étrange, à votre véhémente lettre ! est-ce un songe ? est-ce une réalité ? mes sens ne me trompent-ils point ? suis-je connue ? suis-je la fille de Henry Maubray, de miss Nesby ? suis-je descendue d'une famille noble ? ma naissance ne m'éloigne-t-elle plus de cet ami généreux qui daigna me choisir dans mon abaissement, me respecter dans ma misère ? puis-je lever les yeux, jeter autour de moi des regards assurés, ne plus me compter au rang de ces innocentes et malheureuses victimes du plus barbare des préjugés ?

O ma tendre amie ! comment *passerois-je rapidement* sur ces *détails* dont vous m'annonciez la communication ? pourrois-je refuser des larmes à deux infortunés, dont le sort paroît vous intéresser si peu ! Eh bon dieu ! c'est mon père, c'est ma mère que vous semblez me défendre de pleurer ! quoi, je ne gémirois pas de leur destin rigoureux ? M. de Monglas, la Marquise, vous-même m'assurez que je ne dois point l'imputer

à mylord Lindsey : vous me demandez *quel juge oseroit le condamner?* Ah! je ne l'accuse point : jamais ma bouche ne s'ouvrira pour irriter ses douleurs par mes plaintes : non, je n'aigrirai point l'amertume des reproches de son cœur. Je plains Mylord, je ne conteste point les vérités que vous mettez sous mes yeux. *Attaqué, forcé de se défendre, sa bonté ménageoit encore....* il le ménageoit, Hortence, et pourtant.... mais *ses longs regrets, ses vertus, ses intentions...* Ma chère, son amitié pour moi m'attendrit, me touche; la fille de miss Nesby peut *mêler ses pleurs aux larmes de mylord Lindsey*, peut le nommer *son ami, son père;* mais la fille de Henry Maubray ne doit-elle rien à sa mémoire? deviendra-t-elle l'enfant adoptif de celui qui perça son sein? Ah! je ne prétends pas *me guider obstinément par mes propres lumières;* je ne veux point *rejeter toujours les conseils de l'amitié.* Je vous l'ai dit plusieurs fois, je n'ai point un *esprit*

*indocile*, un *caractère inflexible*. Dans un temps où ma conduite m'intéressoit seule, j'ai pu suivre mes *propres inspirations*, me déterminer par mes *propres principes*. Ma position est changée : des cœurs sensibles se font une affaire de ma décision ; la joie de mes tendres protecteurs semble attachée à ma condescendance, ils souhaitent le repos de Mylord ; ils désirent ardemment mon bonheur ; quelle attrayante perspective me présentent ces mots : *devenez ma fille et l'heureuse épouse de celui qui vous aime*..... peut-être ont-ils trop de poids sur les autres considérations.... On m'apporte une lettre.... Bon dieu ! elle est, oui, en vérité, elle est de madame de Germeuil !

Avec quelle surprise, quelle émotion je l'ai lue, cette lettre ! jugez-en, ma chère, par la copie que je joins à la mienne.

*Madame la comtesse de Germeuil, à mademoiselle de Vallière.*

C'est avec beaucoup de confusion et de regrets, ma chère Sophie, que j'avoue la dureté de ma conduite à votre égard. Ma complaisance pour une famille violemment irritée contre vous, suspendit l'effet de mon amitié. Le dépit de s'être vus long-temps trompés par ma tante, une jalousie que l'événement devoit éteindre, vous attiroient l'inimitié de tous les parens de madame d'Auterive. J'eus l'impardonnable foiblesse de céder à leurs instances, de vous abandonner dans un moment où votre situation exigeoit les secours les plus prompts et les consolations les plus tendres. Rien ne peut excuser ce cruel procédé : et si mon fils ne m'assuroit pas que le cœur noble de sa constante amie est incapable de haïr la nièce de madame d'Auterive et la mère du marquis de Germeuil, je n'oserois me flatter de voir ja-

mais renaître les sentimens qui vous attachoïent autrefois à moi.

Oublierez-vous, ma chère enfant, une si révoltante insensibilité? daignerez-vous accepter le titre de ma fille? Avec quelle joie je me préparé à vous le donner, à presser dans mes bras celle qui tient entre ses mains le bonheur d'un fils, l'objet de mon amour, de mes complaisances, de ma vanité, de toutes les flatteuses sensations de mon cœur! Quoi! depuis plus d'un an vous vous immolez vous-même à sa fortune, à sa gloire? quoi! vous avez pu lui représenter avec tant de force, tant de désintéressement, les égards qu'il devoit à sa mère, à sa mère qui vous abandonnoit! Fille charmante! combien l'abaissement où vous avez paru tomber, a fait éclater en vous de noblesse et de vertus! sans cette épreuve, on eût peut-être toujours ignoré une partie de vos brillantes qualités. Les héritiers de madame d'Auterive rougiront sans cesse de vous y avoir

réduite. Et vous, mon aimable fille, vous devez nous pardonner, votre supériorité vous y oblige.

---

Pardonner, moi! Eh! qu'ai-je à pardonner? de quels droits m'a-t-on privée? que me devoient les parens de madame d'Auterive? Ah! tout ce qui tient à elle m'est encore cher. Quoi! je me reverrois entourée de mes premiers amis? je me sentirois *pressée dans les bras* de madame de Germeuil, elle me nommeroit *sa fille*.... en vérité, ma chère Hortence, j'ai besoin de calmer mes sens, je respire avec peine.... la joie est-elle plus difficile à supporter que la douleur? fait-elle répandre des larmes? Eh! d'où vient l'espèce d'oppression qui serre mon cœur?

L'exprès de mylord Lindsey attend, dit-on, ma réponse pour repartir? suis-je en état de penser, de réfléchir? O mes tendres, mes chers amis, répondez vous-

mêmes : que M. de Monglas prononce, je soumets mon sort à sa décision.

*Madame de Monglas, à mademoiselle de Canteleu.*

J'ai reçu vos lettres, Mademoiselle, et celles de M. le marquis de Melville. Je vous félicite de l'heureux événement dont vous voulez bien tous deux nous faire part. Je ne doute point du plaisir qu'auroit votre amie d'assister à cette brillante fête, mais nous partons précisément le jour de votre mariage pour conduire Sophie de Vallière à Londres, où elle va prendre le nom de Sophie Lindsey : préparation nécessaire à recevoir le titre de marquise de Germeuil. Je ne lui ai point encore remis votre lettre ; je me hâte de vous le dire, dans la crainte que son silence ne vous causât de l'inquiétude.

Son attendrissante entrevue avec mylord Lindsey, l'arrivée de madame de Germeuil, la présence de son fils, un

changement de situation si grand, de si touchantes explications, les caresses de la Comtesse, les transports du jeune Marquis ont si vivement agité l'ame de la sensible Sophie, que sa santé en paroît un peu altérée. Si elle vous écrivoit à présent, les détails où elle entreroit augmenteroient peut-être cette espèce de trouble, d'émotion dont on craint les suites.

Je n'imaginois pas que la joie s'exprimât par des larmes, par des soupirs, par une sorte de tristesse. Ces deux amans m'étonnent en vérité. Je connois peu l'amour; mes idées sont très-bornées sur les mouvemens qu'il excite; mais si ces mouvemens sont plus forts que ceux de l'amitié, ils le sont trop, ils doivent causer des sensations pénibles. En considérant ces *deux amans*, que l'on nomme ici *amans heureux*, je m'assure avec bien du plaisir que la douce paix de mon ame est préférable à un sentiment dont les délices si vantés peuvent produire le même effet que la douleur.

---

On a cru devoir supprimer plusieurs lettres écrites de Londres à la nouvelle marquise de Melville. Des détails très-intéressans aux yeux d'une amie, lassent souvent l'attention d'une personne indifférente. Reconnue fille et héritière de mylord Lindsey, Sophie est unie au marquis de Germeuil dans la chapelle de l'ambassadeur de France. Après la cérémonie, elle se rend avec tous ses amis à une terre de Mylord, située près de la forêt de Windsor. Elle peint fort naturellement, et même avec assez de gaieté, la joie vive et bruyante excitée par le retour de Mylord; une fête amusante et magnifique a rempli tous les momens de ce jour, qu'elle nomme embarrassant et heureux.

Dans une autre lettre elle s'étend sur les bontés de Mylord. Son attentive bienveillance n'a point été arrêtée, dit-elle,

par son éloignement. En tout temps sa libéralité, ses soins prévoyans entretiennent l'abondance autour de ses domaines. Il est chéri, respecté des habitans de ses terres ; sa présence leur cause des transports de joie, et tout ce qui dépend de lui est heureux par lui.

Prête à repasser en France, elle annonce son retour à madame de Melville, et lui fait part d'une rencontre aussi agréable qu'inattendue, qu'elle vient de faire à Londres. Sans vouloir se nommer, une dame s'est présentée chez elle, s'est obstinée à la voir, à lui parler. Comme elle entroit dans son cabinet, la jeune Marquise l'a reconnue, a volé vers elle, et cent fois elles se sont embrassées avant de pouvoir se demander compte du hasard qui les rassembloit.

Cette dame est Cécile, dont la protection adoucissoit les chagrins de mademoiselle de Vallière pendant son séjour à l'hôtel de Terville. Le plaisir de se trouver toutes deux dans une situation très-

heureuse, ajoute à la satisfaction qu'elles sentent de se revoir.

Fille d'un gentilhomme Irlandais mort au service de la France, restée fort jeune sans parens, élevée aux Nouvelles Catholiques, Cécile n'ayant rien, n'espérant rien, âgée de dix-sept ans, se disposoit à embrasser l'état religieux : une dame pieuse vouloit bien lui donner la facilité de prendre le voile; mais l'amour dérangea les projets de la jeune novice, en l'offrant aux yeux du fils aîné d'un riche négociant de Londres, âgé d'environ dix-neuf ans. Il terminoit à Paris le cours de ses voyages, son gouverneur venoit d'y mourir; il alloit partir quand il vit Cécile. Il prit une forte passion pour elle, et lui inspira les plus tendres sentimens. Il lui persuada de quitter le couvent; elle y consentit, elle en sortit, ils se marièrent; et pendant six mois, ces deux aimables enfans goûtèrent tous les plaisirs que donne une union formée par l'amour.

Peu-à-peu leur bonheur diminua. M. Belton, père du jeune époux de Cécile, irrité du long séjour de son fils à Paris, le rappela par des ordres pressans, et bientôt il lui ôta les moyens d'y subsister. Forcé de repasser en Angleterre, Charles Belton conduisit sa compagne désolée à l'abbaye de Panthemont, où madame de Monglas étoit encore. Ils pleurèrent amèrement. Le tendre mari ne pouvoit consentir à se séparer de sa charmante femme; il paya sa pension pour six mois; il lui jura de revenir avant ce temps, et de ne plus la quitter. En débarquant à Douvres, il lui renouvela cette promesse dans une lettre très-passionnée où s'exprimoient à-la-fois et la douleur d'être éloigné d'elle, et l'ardent désir de s'en rapprocher. Mais elle attendit en vain une lettre de Londres, et l'adresse où elle devoit écrire à son mari; elle ne reçut plus de ses nouvelles.

Pendant les premiers jours elle le crut malade; elle s'inquiéta, s'affligea,

pleura, se désola; mais le temps et la réflexion lui persuadèrent enfin qu'elle étoit la victime de son amour et de sa crédulité.

Elle se vit trahie, abandonnée, sans ressource, sans appui, livrée à l'indigence, à la douleur, à d'amers regrets. Dans une position si cruelle, la force de son esprit et l'heureuse singularité de son caractère la garantirent du désespoir. Loin de se reprocher sa bonne foi, elle rejeta la honte de cet abandon sur le perfide qui avoit osé la tromper, abuser lâchement de sa confiance et de sa sensibilité. Elle le méprisa et conserva pour elle-même toute l'estime que la franchise et la bonté sont en droit de s'accorder. Elle détesta l'auteur de ses peines, et les adoucit en ne mêlant point le regret de sa perte à la haine qu'elle prit pour lui et pour tout son sexe.

Madame de Terville la vit au parloir avec sa nièce, et lui offrit un asile auprès d'elle; Cécile l'accepta, en exigeant

de la Comtesse que personne ne connoîtroit jamais sa triste aventure. Son secret fut gardé, et tout le monde dans l'hôtel ignora son sort et son nom.

Cependant ce mari, devenu l'objet de son aversion, de son dédain, tendrement occupé d'elle ; gémissoit d'un éloignement forcé. Avant qu'il quittât Paris, son père avoit appris avec une extrême colère les motifs de son obstination à rester en France. Le jour même de son arrivée à Londres, il le conduisit à Plimouth, où il l'embarqua sur un vaisseau commandé par un de ses parens, et prêt à mettre à la voile pour la Jamaïque. Ce parent fut chargé de veiller sur les démarches du jeune Charles ; en vain il écrivoit à Cécile, aucune de ses lettres ne passa les mers ; et pendant trois ans il se crut oublié d'elle, comme elle se croyoit abandonnée par lui.

La mort de son père lui rendit enfin sa liberté. Il se hâta de revoir l'Angleterre, de revenir en France, de chercher

son aimable compagne. Son retour apprit à la fière Cécile que la haine née de l'amour irrité, n'est pas ce triste, ce cruel sentiment dont rien n'altère l'odieuse constance. A la vue de Charles Belton, la tendresse reprit tous ses droits sur son cœur; elle lui tendit les bras, de douces larmes coulèrent de ses yeux, en peu d'instans la joie dissipa ses longs chagrins, tous deux éprouvèrent ce charme incompréhensible attaché à l'amour, à ses plaisirs, charme si fort, que sa puissance efface en un moment et les maux dont on se plaignoit, et le souvenir de les avoir sentis.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.